

26. Nouv. Série

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ LIÉGEOISE
DE
LITTÉRATURE WALLONNE

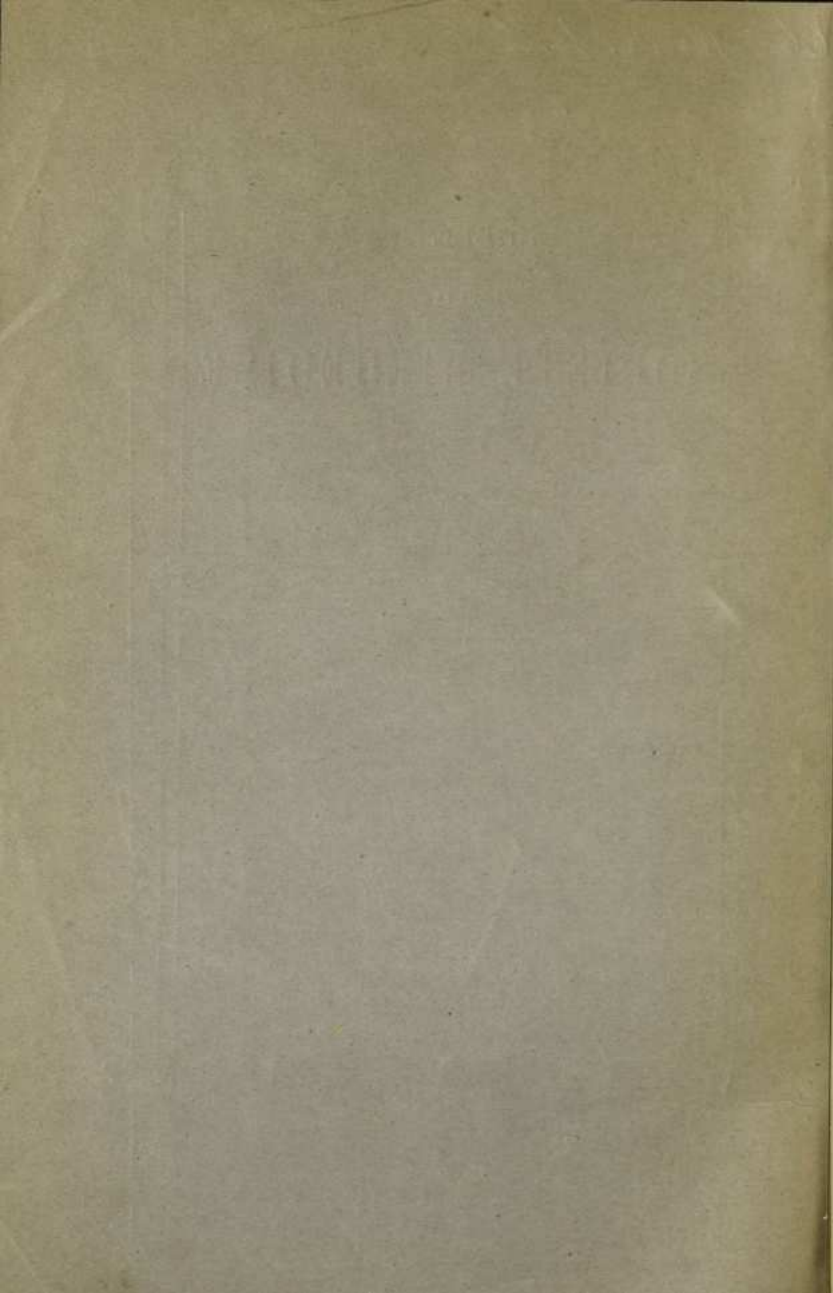
DEUXIÈME SÉRIE

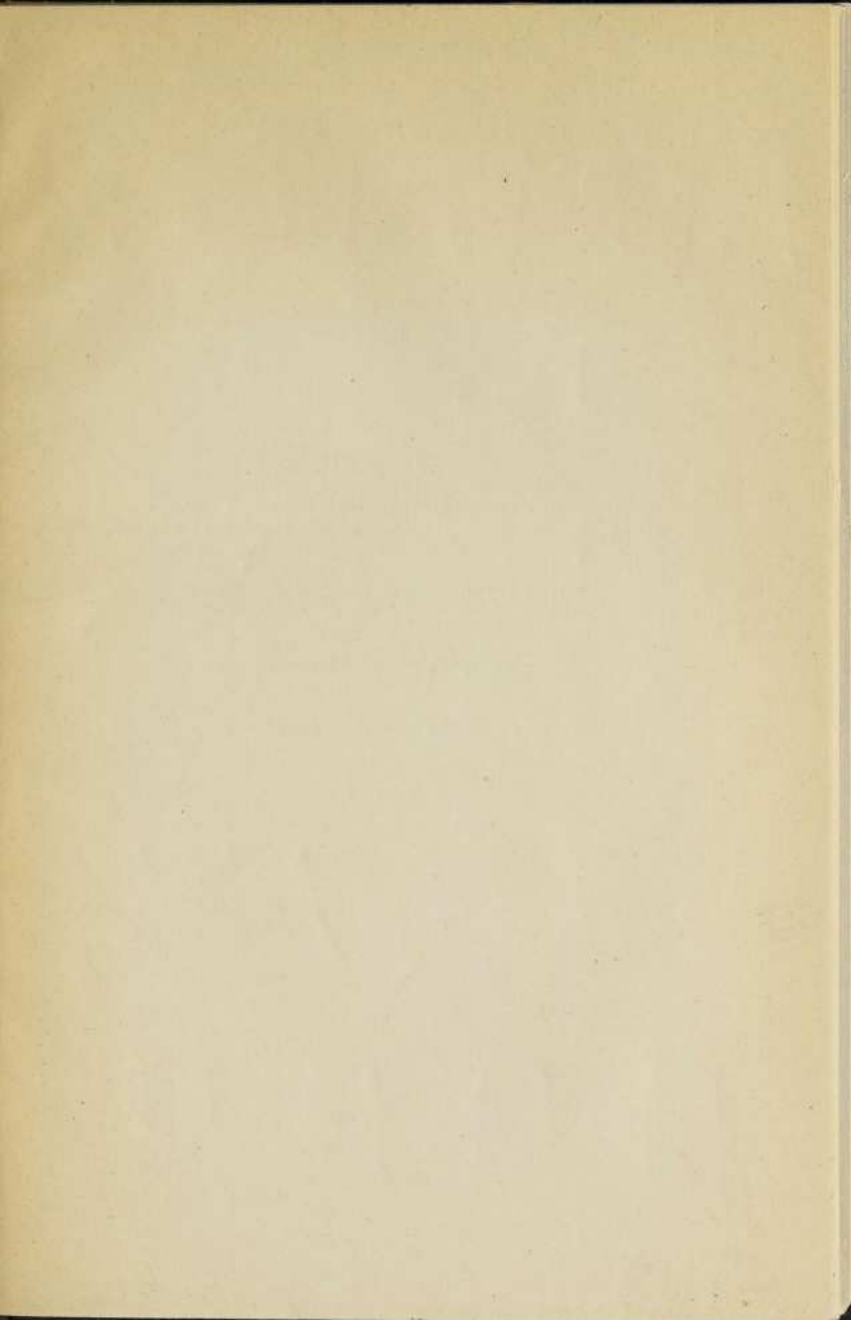
TOME XIII

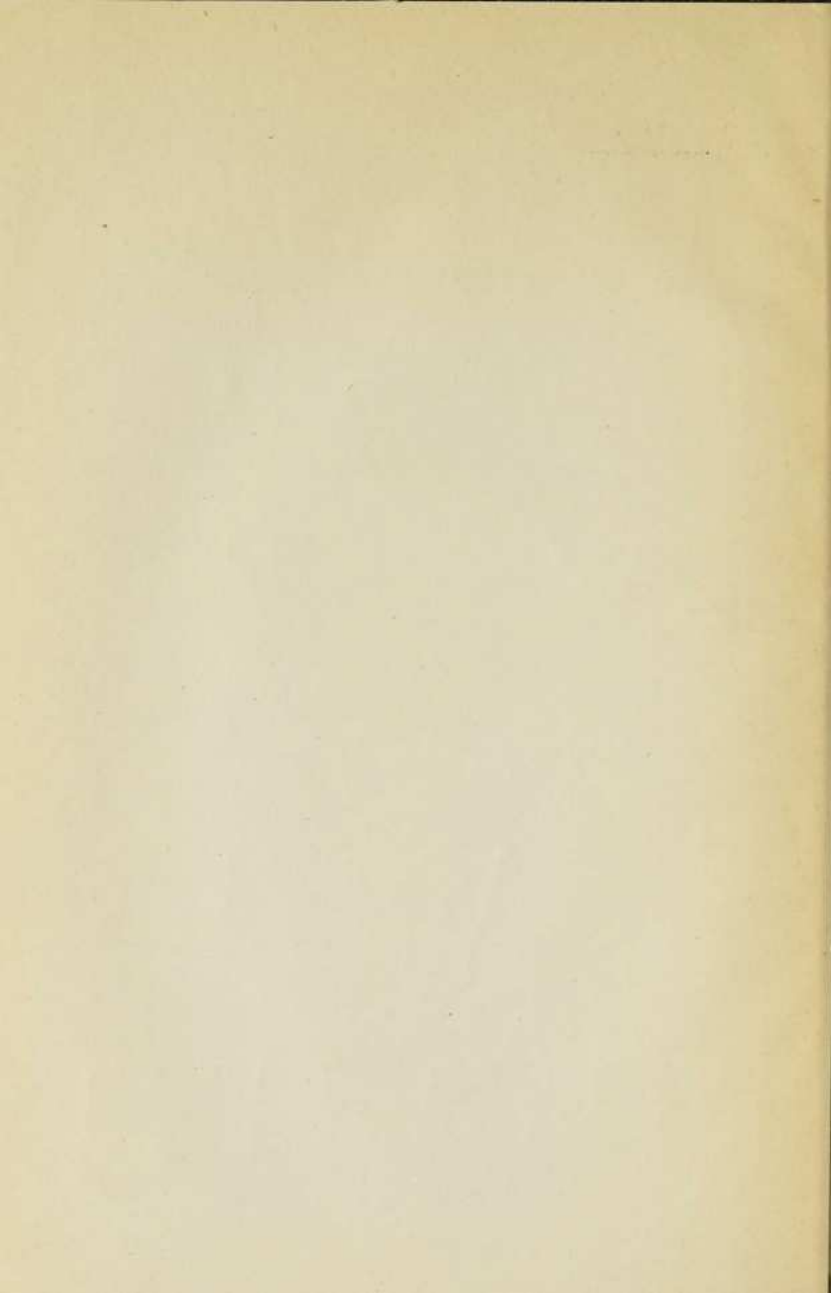


LIÈGE
IMPRIMERIE H. VAILLANT-CARMANNE,
Rue St-Adalbert, 8.

1889







BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ LIÉGEOISE
DE LITTÉRATURE WALLONNE
DEUXIÈME SÉRIE. — TOME XIII.

LIBRARY

OF

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

CHICAGO, ILL.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ LIÉGEOISE
DE
LITTÉRATURE WALLONNE

DEUXIÈME SÉRIE

TOME XIII.



LIÈGE
IMPRIMERIE H. VAILLANT-CARMANNE,
Rue St-Adalbert, 8.

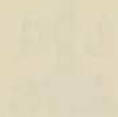
—
1889

ÉTAT DES SOCIÉTÉS

DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES

ET DES LETTRES

DE LA SOCIÉTÉ



DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES

ET DES LETTRES

DE LA SOCIÉTÉ

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS DE 1887.

RAPPORT DU JURY SUR LE 12^e CONCOURS.

MESSIEURS,

Votre Commission a eu, cette année, onze pièces dramatiques à examiner : ce chiffre n'avait jamais été atteint. Quelle réponse, Messieurs, à ces Flamini-gants outrés, qui, en plein corps législatif, ont osé nier que le wallon fût une langue et ont eu l'audace de prétendre que c'était simplement un jargon sans valeur, sans consistance. Semblables au philosophe antique qui prouvait le mouvement en marchant, nos poètes ont établi non seulement l'existence mais encore la vitalité de la langue de la Wallonie en sou-mettant, au concours de notre Société, onze pièces de genres différents. Nous croyons devoir insister sur

ce point : toutes ces pièces ont, chacune, leur intrigue, chacune, leur scénario, différents ; elles ne se ressemblent en rien, chacune d'elles traite un sujet distinct. N'est-ce pas une preuve certaine, palpable, du génie dramatique, inné en quelque sorte dans les populations lettrées de la Wallonie ?

Si l'on reprochait à nos auteurs de ne retracer que des scènes de la vie de la classe ouvrière ou de la petite bourgeoisie, qu'on se rappelle que le wallon est la langue usuelle des ouvriers, des petits bourgeois ; il n'est, en général, parlé ni par les classes élevées, ni par les magistrats, ni par les professeurs, ni par la classe aisée. De là, comme conséquence, l'obligation pour nos auteurs dramatiques de s'en tenir à la photographie de certaines mœurs, habitudes, traditions populaires.

Cela dit, remarquons que si le nombre des pièces soumises à notre examen a été très élevé, la qualité n'en a malheureusement pas répondu à la quantité. C'est un devoir pénible pour nous de constater que les résultats du concours ont été, en général, moins que passables ; nous nous sommes départis de la sévérité que nous avons montrée les années précédentes et, disons-le tout d'abord, pas une seule pièce n'a été jugée digne d'obtenir un premier prix.

Votre Commission vous propose d'allouer le second prix, médaille d'argent, à la pièce n° 7, *li Manège Cockraimont* et d'en ordonner l'impression.

Cette comédie a rallié nos suffrages parce que l'intrigue en est bonne quoique simple ; l'auteur

montre qu'il connaît bien la scène et ses exigences ; nous sommes persuadés qu'elle réussira à la représentation.

Cockraimont, rentier, qui vit à la campagne, a placé sa fille Mentine en pension à Liège ; il a prié un de ses amis de veiller sur Mentine et de le prévenir si quelque fait anomal se produisait. Il reçoit une lettre, dans laquelle l'ami le prévient que Mentine est recherchée par un jeune homme d'une conduite et d'une moralité au moins douteuses, et craint des mères en possession de filles à marier. Cockraimont, caractère irritable, cédant au premier mouvement, part pour rechercher sa fille ; il ne peut pas attendre le lendemain, malgré les sollicitations de sa femme, qui lui montre en vain le ciel chargé de nuages menaçants. M^{me} Cockraimont craint de rester seule et elle prie son voisin, le menuisier Rabot, de passer la nuit dans la salle à manger. Rabot accepte. L'orage éclate et un voyageur transi, mouillé jusqu'aux os, pénètre chez Cockraimont et demande asile. Ce voyageur est précisément l'amoureux Joliet, de Mentine. Rabot conseille au jeune homme de sécher dans la cuisine ses vêtements mouillés et de revêtir en attendant une robe et un mouchoir oubliés par M^{me} Cockraimont ; ce qui est fait par Joliet. Nos nouveaux amis causent en se versant force rasades de genièvre. Rabot, surtout, qui en est très amateur donne de nombreuses accolades à la dive bouteille ; ils finissent par s'endormir. Cockraimont, suivi de sa fille et de l'ami Houba, entre très surpris de trou-

ver ouverte la porte de sa demeure. Au moment où il pénètre dans la place, Rabot et Joliet s'enfuient sans que ce dernier songe même à reprendre ses habits masculins.

M^{me} Cockraimont descend et tous cherchent à comprendre la scène qui vient de se passer, ainsi que la fuite des deux personnes trouvées dans la cuisine et dont l'une porte des vêtements de femme. Émoi du ménage, jalousie du mari. Peu après, le garde champêtre Godinasse — un excellent type — ramène le jeune voyageur de commerce, toujours revêtu des habits de M^{me} Cockraimont. Mentine reconnaît son amoureux en celui que tous regardent comme un malfaiteur, et cette jeune fille, dont la confiance est un peu bien robuste, n'éprouve pas le moindre doute sur la conduite de celui qu'elle aime. Rabot, qui, en se sauvant, est tombé dans une fosse à purin et qui, aux dépens de la force comique de la pièce, rentre débarbouillé et nettoyé, explique la présence et le travestissement de Joliet. Tout s'éclaircit enfin : l'ami Houba s'est trompé; il a eu en vue un sien neveu, s'appelant également Joliet, et dont les mœurs sont dissolues, il le reconnaît; alors, comme dans toute comédie qui se respecte, la pièce finit par le mariage des deux jeunes gens.

Disons seulement que le dénouement se dessine trop tôt. L'exposition est bonne : on ne rencontre pas trop de monologues ni d'*à parte*; le wallon, sans être défectueux, n'est pas trop pur; il y a trop, beaucoup trop d'expressions françaises wallonisées;

mais la pièce est si mouvementée, les entrées et sorties des divers personnages sont si bien amenées que nous ne doutons pas du succès à la scène.

Le jury vous propose d'accorder une médaille de bronze à l'auteur de *Fête di s'êtinde* (n° 2) et de voter l'impression de la pièce. Ce qui l'a déterminé, ce sont les vers bien faits, le dialogue parfaitement conduit, dont la coupe est à l'abri de tout reproche. Ici l'auteur s'en prend à l'un des mauvais procédés les plus en vogue malheureusement dans nos classes ouvrières, la lettre anonyme, parfois si perfide et si dangereuse. Chanchet s'est amusé à écrire ainsi à son camarade Joseph que sa femme Daditte sortait peu, parce qu'elle avait une intrigue amoureuse avec un jeune homme, habitant un appartement dans une maison située vis à vis de celle qu'occupe Joseph. D'autre part, se servant de la même arme empoisonnée, il a fait savoir à Daditte que son mari avait des rendez-vous derrière l'église St-Jacques. De là des péripéties assez comiques et très lestement menées. Enfin, tout est bien qui finit bien. Chanchet, craignant les suites de son escapade, envoie Lorint près des époux pour prier ceux-ci de lui pardonner sa conduite plus inconsciente que méchante. Les époux le font et une réconciliation générale se célébrera, verre en main, chez Guérin, au Pré Binet. Inutile de dire que Chanchet paiera et il trouve lui-même bien douce la punition de sa conduite au moins légère.

Nous proposons également d'accorder une mé-

daille de bronze à l'auteur des *Trim'leu*, comédie vaudeville en 3 actes (n° 10 du concours). Ici aussi, la pièce prend au corps un des travers, plutôt un des vices ancrés dans les classes laborieuses, les combats de coqs. Que de malheureux ouvriers laissent, en effet, femmes et enfants manquer parfois de pain et jettent le produit de leur travail en paris sur la tête de tel ou tel coq. Nous savons, nous, que ces joutes sont souvent, très souvent suivies de combats entre les assistants, que la justice doit punir malheureusement au détriment du ménage, de la femme, des enfants. Le législateur a réprimé, et sévèrement, ces plaisirs par où nos mœurs se rapprochent trop de celles de certaines classes de la société anglaise.

C'est donc une donnée bien morale, que celle qui consiste à montrer que les vices des amateurs passionnés de combats de coqs peuvent les conduire à tout, même au vol.

Les deux premiers actes de cette comédie sont excellents, le dialogue est bon, les vers sont en général à l'abri de reproche, sauf quelques légères imperfections qui ont été signalées à l'auteur. Le personnage de Joseph, l'ouvrier au caractère faible, hésitant, subissant tantôt l'influence de sa femme, tantôt celle du camarade Jacques, est fort bien tracé. Celui de Jacques, le mauvais ouvrier, l'amateur passionné de combats de coqs, qui va jusqu'à voler pour satisfaire sa funeste passion, est aussi bien fouillé, bien observé et parfaitement tracé.

Le troisième acte, malheureusement, est loin de valoir les deux premiers; il est, disons-le, manqué et c'est à cette cause que l'auteur doit de ne pas obtenir une récompense supérieure. Nous proposons l'impression des deux premiers actes; de plus, nous demandons à l'auteur de faire disparaître, du 2^e acte, la chanson dite contre les Flamands, un vrai hors d'œuvre, beaucoup trop long et nuisant à la marche de l'intrigue.

Une autre bonne comédie, écrite en wallon très pur, pleine de gaieté et de mouvement, ne remplissait pas les conditions du concours: *Li fraque èma-crallèie* est, en effet, écrite en prose.

Cependant le langage parlé par les personnages est un wallon si correct, il a un accent de terroir si prononcé, les expressions du bas peuple sont si bien photographiées, que nous avons cru, à l'unanimité, devoir vous proposer d'accorder à l'auteur une médaille de bronze et de voter l'impression hors concours.

Voici le sujet de la pièce. Wathy, ivrogne des plus caractérisés, va se marier; il lui manque une redingote et il ne peut gravir les degrés de l'Hôtel de ville sans ce vêtement; il va l'emprunter à un sien parent, mais, en revenant, il se livre à sa passion favorite, tant et si bien qu'il tombe, ivre-mort, au milieu d'une rue. Thoumas, ovri da Houbert, le rencontre en ce bel état, le relève et le reconduit. Pour le remercier, Wathy lui donne la capote empruntée; Thoumas la vend à la viwaresse Garitte

et celle-ci, à son tour, la cède, moyennant bénéfice, à Houbert Wastay, le camarade de Wàthy et son principal témoin lors du mariage. On voit ce qui va arriver. Wàthy débarrassé des fumées de l'ivresse, cherche la capote, mais en vain ; il la croit volée. Arrivant chez Houbert, il le trouve couvert du vêtement acheté à Garitte ; il le reconnaît et court se plaindre à la police. Un Commissaire — pourquoi pas un agent — se présente, écoute plaignant et prétendu voleur. On entend Garitte crier dans la rue ; le Commissaire la fait entrer et la force à s'expliquer : Thoumas, à son tour, narre ce qui s'est passé : le pot aux roses est découvert et le Commissaire envoie promener Wàthy. On ignore si le mariage ratra à la suite de cette jolie découverte. Disons-le : cette pièce, pleine de force comique, réussira : nos Liégeois y retrouveront leur parler franc, sincère, gouailleur, essentiellement naturaliste, sans recherches et sans afféterie.

Votre jury a lu aussi, avec beaucoup d'attention, la pièce n° 1 : *Les Bat'li*, comédie en trois actes. A regret, il n'a pu accorder aucune récompense ; cette pièce, du genre sérieux, est, il est vrai, bien conçue, très morale, pure de toute expression grossière ou injurieuse. Seulement les personnages, très moraux, s'admirent trop les uns les autres. Et puis que de longueurs ! Certain personnage dit ce qu'il va faire ; il le raconte au moment où il le fait, et, enfin, il le narre à nouveau quand il l'a fait. L'auteur ferait bien de condenser. Qu'il mette plusieurs fois encore

sa pièce sur le métier et qu'il la polisse ; la Société de Littérature wallonne sera heureuse alors de la couronner.

Les mêmes observations et les mêmes conseils s'adressent également à l'auteur de *Li quowe dè Diale*. Lui aussi a été long, très long, trop long ; si, au lieu d'écrire trois actes, il avait su se borner à un acte seulement, peut-être le résultat eût-il été différent.

L'auteur de la pièce, n° 11 : *On côp bin agerci* ne doit pas non plus se décourager. Dans cette comédie-vaudeville, le wallon est bon, l'intrigue amusante, certains vers sont bien frappés ; on rencontre beaucoup de dictons heureux : l'auteur connaît les mœurs populaires, mais nous devons blâmer le langage trop grossier de l'une des femmes, le trop brusque et trop naïf revirement d'une autre, le défaut de préparation du dénouement. Ajoutons que l'exposition est bien embarrassée et que la pièce renferme beaucoup de chevilles. Si l'auteur veut se mettre résolument à l'œuvre, tenir compte des observations que nous venons de lui présenter, nul doute que, avant peu, il ne voie ses efforts couronnés de succès.

Un conseil pour finir. La force comique manque dans plusieurs des pièces qui nous ont été soumises. C'est qu'elles sont trop peu étudiées. Nos poètes ne doivent pas écrire à la vapeur : produire n'est pas tout. Qu'ils lisent et relisent les pièces de leurs devanciers et surtout celles qui faisaient tant rire nos chanoines du 18^e siècle ou celles dont, de nos jours,

de spirituels auteurs, les Remouchamps, les Delchef, ont enrichi notre littérature. Ils verront qu'elles n'ont pas été faites en un jour, ni, par suite, pour un seul jour. Qu'ils travaillent donc, qu'ils réussissent : nous n'aurons jamais trop de chefs-d'œuvre.

Les Membres du Jury :

J. DELBOEUF.

I. DORY.

A. FALLOISE.

J. PEROT, *rapporteur.*

La Société a donné acte au Jury de ses conclusions dans la séance du 15 mars 1888.

L'ouverture des billets cachetés, accompagnant les pièces couronnées, fait connaître que M. J. Brahy est l'auteur de *li Manège Cockraimont* ; M. DD. Salme, celui de *Fâte di s'êtinde* ; M. H. Baron, celui de *les Trim'leu* et M. J. Bury, celui de *li Fraque èmacrallèie*.

Les autres billets cachetés ont été brûlés séance tenante.

LI MANÈGE COCKRAIMONT

COMÉDIE EN TNE AKE

PAR

Toussaint BRAHY.

DEVISE :

I n' fât qu'ine blawette.....

PERSONNÈGE.

COCKRAIMONT, <i>s'crieu</i>	MM. T. QUINTIN.
HOUBA, <i>rinti, camarâde da Cockraimont</i>	A. NONDONFAZ.
JOLIET, <i>voyègu d'commerce, galant da Mentine.</i>	J. VAN ESSEN.
RABOT, <i>scriint, voisin da Cockraimont</i>	J. LANBREMONT.
GODINASSE, <i>gârd'champette</i>	V. RASKIN.
M ^{me} COCKRAIMONT	M ^{mes} COLETTE
MENTINE, <i>si feie</i>	JOACHIMS.

Li scène si passe è l'mohonne Cockraimont, divins on viège à treus heure di Lige.

ABESSE :

COCKRAIMONT, *bonne moussœur d'hivier*.
HOUBA, " " "
JOLIET, " " " *et mantai.*

A l'scène XIV, ine cotte di couleur et gros noret d'laine à grands kwârai rimarquâve,
da M^{me} COCKRAIMONT.

RABOT, *moussœur d'ovrège* ; à l'scène XXXI, i rinteure rinteti.

GODINASSE, *sârot, claque, band'lire blanke soupôrtant s'sâbe qui n'a qui l'pouqueie.*

M^{me} COCKRAIMONT, *bonne moussœur borgeuse.*

MENTINE, " " " *chapai et houp'lande en arrivant.*

Ine bôteie, des verre et on rûle po RABOT.

LI MANÈGE COCKRAIMONT

COMÉDIE EN UNE ACTE.

Li théâtre riprésinte on salón bourgeois. Ê fond, ine finiesse. A dreute, ine poite dinant so l'chambe da Madame Cockraimont. A gauche, ine poite dinant so l'rowe. A prûmi plan, à gauche, ine poite dinant so l'couhenné. Ê mitan, ine ronde tâte, des chaire.

Li mise en scène si fait à dreute dè public.

Scène prûmfre.

M. et Mme COCKRAIMONT.

(Cockraimont tint n' lette è s'main.)

Mme COCKRAIMONT.

Finihez-è n' bonne feie. Qui trovez-v' là d' si drole ?
I fât ess ou n'nin ess, ine homme n'a qu'ine parole.

COCKRAIMONT.

Volà déjà treus feie qui jè l' rilé.

Mme COCKRAIMONT.

Et bin,

Riléhez l' ine qwatrainme, çoulà n'y cang'rè rin.

COCKRAIMONT, *lèhant*.

Liège, le 27 novembre 1887.

Mon cher Cockraimont,

Lors du placement à Liège de votre chère enfant, vous me fîtes la demande d'aller la voir de temps en temps afin de vous tenir en éveil sur sa conduite et sa santé, ce que je fis avec le plus grand plaisir.

Je croirais manquer à un devoir impérieux si je ne vous mettais au courant des assiduités d'un certain Joliet, voyageur de commerce, et très connu ici pour sa conduite plus que légère.

Il est grand temps, cher ami, de mettre fin à ces entrevues qui pourraient avoir des suites bien regrettables.

Votre ami,
JOSEPH HOUBART.

COCKRAIMONT, *riloukant s'feume*.

Qu'ènnè direz-v' à c'ste heure ?

M^{me} COCKRAIMONT.

Qui volez-v' qui jî v' deie,
Si vos n' mi hoûtez nin qwand jî v' donne on conseie ?

COCKRAIMONT.

Qui fât-i qui jî hoûte po qu' vos m' dinéze raison ?

M^{me} COCKRAIMONT.

Hoûtez quî qu' vos volez ; qwand j'dirè n'saquoi d'bon,
Jî sés bin qui j' sèrè tofêr contràriaie.
Nos estis bin pâhûl, hoûie volà qu' po n' chichaie.....

COCKRAIMONT.

Où ! ho ! c'est ine chichaie, çoû qu' nos a s'crit Houbà !

M^{me} COCKRAIMONT.

C'est sûr.

COCKRAIMONT.

Por vos, mutoi ?

M^{me} COCKRAIMONT.

Nonna, vos pinsez m^a.

Ji v's èl répète èco, vos n'estez qu'ine gerwette.
Vos tournez à tos vint comme li cocrai d' Mermoitte.

COCKRAIMONT.

Mi, qui toune à tos vint ! Dispôie qwand don, si v' plait ?

M^{me} COCKRAIMONT.

Dispôie todi, surmint.

COCKRAIMONT.

Qwand est-ce qui j' l'a co fait ?

M^{me} COCKRAIMONT.

Toratte.

COCKRAIMONT.

Kimint çoulà ?

M^{me} COCKRAIMONT.

Vos volez r'prinde vosse feie.

COCKRAIMONT.

Et bin ?

M^{me} COCKRAIMONT.

Dèjà là d'sus v's aviz cangî d'ideie.

COCKRAIMONT.

Houïe, c'esst affaire fineie, ji vas l'aller r'kwèri.

M^{me} COCKRAIMONT.

Qui vont pinser les maisse ?

COCKRAIMONT.

Nè l's a-j' nin fait prév'ni.

Vos savez qu' nosst éfant n'est todi qu'ine wihette,
C'est l'moumint qu'à l'amour on droûve aheiemint l'poite.

M^{me} COCKRAIMONT.

A des si bassès hàie, elle mi surprindreut foirt,
S'elle mettév' si bouwaie, on jâse quéque feie à toirt.

COCKRAIMONT.

Vos v'llà co. Ji v's èl dit, ci n'est nin qui ji v' flatte,
Min v' ravisez les chet qui r'toumet so leus patte.
Ni sèriz-v' mutoi nin à fait di tot çoulà ?
Qui vos tourniquez tant..... Pa j' veus vosst imbarras.

M^{me} COCKRAIMONT, *giunnaie*.

Ji n' vous nin v's èl cachî, l'aute jou è s' dierraine lette,
Mentine foirt adret'mint m'enne a d'né des sonnette.

COCKRAIMONT, *épointé*.

Vos veyez bin. Portant si ji nè l' dimande nin,
Ji m'allév' fer passer po l' pus rare ènnocint,
Et vos âriz stu câse, avou vos calmous-ège,
Qu'on âreut dit qu' ji n' sés çou qui s'passe è m'manège.

M^{me} COCKRAIMONT.

Volà n' fameuse affaire po v's épointer ainsi.

COCKRAIMONT, *todi mâva*.

C'esteut pus vite à vos qu'à Houbâ di m' prév'ni.

M^{me} COCKRAIMONT.

I n'a rin d' sérieux là !

COCKRAIMONT.

Qu'est-ce qui vos sâriz dire ?

A k'minc'mint d' nos hantreie, vos d'hiz qu' c'esteut po rire,
Qui vos estîz trop jône po tûser à l'amour,
Qui v' volîz co rattinde divant dè d'ner vosse cœur.
Çoulà n'espécha nin qu'ami deux ou treus feie
Nos hantîs po tot d'bon : s'elle lév' ainsi, vosse feie ?

M^{me} COCKRAIMONT.

Vos veyez dè l'foumlre wiss qu'ine aute nî veut rin.

COCKRAIMONT.

S'elle s'emmourachév'-mâie ?

Mme COCKRAIMONT.

Ah ! feu di strin n' deure nin.

COCKRAIMONT.

Li jônesse si lait prindz comme l'ouhai à l' vergialle.

Mme COCKRAIMONT.

Mentine nos prévinreut, elle ni sé fer l' macralle.

COCKRAIMONT.

Ta, ta, ta, ji m'y k'nohe, tot coulà c'est foirt bai,
J'ainme mix dè touer l'biesse divant dè vinde li pai ;
Ji sèrè pus à mi âhe avou m' feie è l' mohonne.

Mme COCKRAIMONT.

Rèssèrez-l' divins n' boîte.

COCKRAIMONT.

Ji n' vous nin qu'on m' couïonne,

Ji jâse tot tou des dint.

(On étind bouthi.)

Mme COCKRAIMONT.

Chutt, vochal ine saqui.

COCKRAIMONT.

Intrez. C'est Godinasse qui j'aveus fait houki.

Scène II.

Mme COCKRAIMONT, COCKRAIMONT et GODINASSE.

COCKRAIMONT, à Godinasse qu'intreur.

Vinez, Maisse Godinasse, i fât qu' j' ènnè vâie hoûie
Jusqu'à d'main. Po qui m' feume seûie tranquille tinez l'ouïe
So l' mohonne.

GODINASSE.

Vos polez ess è pâie, j'y louk'rè,
Avar chal, totte li nute, sèyiz sûr ji pass'rè.

M^{me} COCKRAIMONT.

Passez l' pus qui v' polez.

GODINASSE, *mettant l' main so l' pougneie di s' sâbe.*

Madame, so mi honneur prôpe,
Si n' saqui v' fêv' dè l' pône, au nom d' la loi, jè l' côpe
È deux.

COCKRAIMONT.

Allons, ji compte sor vos, nos nos r'veurans.

GODINASSE.

Sèyiz tranquille, Moncheu.

(A part.)

Vochal li novel an.

(I sôrie.)

Scène III.

M. et M^{me} COCKRAIMONT.

COCKRAIMONT, *mostrant l' finiesse.*

Ji vas trover Rabot, qui vinsse prinde li mèseure
Dè l' vitrine. Il est m' tims, li train pâte à qwatre heure.

M^{me} COCKRAIMONT.

Est-ce qui c'est po n' bonne fin ?

COCKRAIMONT.

Rin n' sâreut m' distourné.

(I sôrie.)

M^{me} COCKRAIMONT, *tot l' loukant 'nn aller.*

On pinse quéque feie fer mix et s' fait-on todi pé.

Scène IV.

M^{me} COCKRAIMONT *(seûle).*

Ni s'êware-t-i nin troppe ? Voleur etàbli s' feie

Chal divins on viège, fer n' botique di s'pèceie!
Qui sàreut todi tot, ni pièdreut jamàie rin,
Dist-on.... Avou s' hantreie, Mentine mi tourmette bin.
C'est çou qui m' fait l' pus sogne, Cockraimont est d'vins l' vraie
Qwand i dit qui l' pus brave poreut esse affrontaie.
J'a tofér oyou dire qui c'est l' hasàrd qui fait
Sovint à l' bonne rēcènnè toumer l' màva pourçai.

(Hôtant.)

Ji creus qui r'vint dèjà.

Scène V.

M^{me} COCKRAIMONT, COCKRAIMONT et RABOT.

COCKRAIMONT, à Rabot què l' sut.

Comme ji vins di v's èl dire
Nos volans fer botique.

RABOT.

L'ideie est à m' manfre,
Vos polez rèussi.

COCKRAIMONT, à Rabot.

Ji v's a bin espliké
Comme vos d'vez fer l' vitrine, min ji sos st'èhâsté
Ji v' lait tot sos les rein.

(A s'feume.)

Comme c'est conv'nou, Fifine,
Pusqui n's estans d'accoird, ji vas r'kwèri Mentine.

M^{me} COCKRAIMONT.

Saï dè riv'ni d'main avou l'prumî convoi.
Qwand c'est qu' vos logtz fou. ji trônne, ji n' sés poquoi.

COCKRAIMONT, tot prindant s' canne et s' chapax.

Rabot n'esst-i nin là ! Ji n' sàreus pus rawåde,
Ji m' sàve à pus abeie. Rabot, Fifine, Dièwåde !

(I s'ôrie.)

Scène VI.

M^{me} COCKRAIMONT et RABOT.

M^{me} COCKRAIMONT, *rid'hindant l' scène.*

Kimint trovez-v' çoulà, vos l'pus près d' nos voisin,
Cockraimont v's a-t-i dit poquoi qu' Mentine rivint ?

RABOT.

Nenni.

M^{me} COCKRAIMONT.

I fât pau d'choi po troubler on manège.

RABOT.

A qui l'dihez-v', Madame !.... Ji vas k'minci l'mès'rège.

(I prind s' rôle fôû di s' poche et i mèseure li f'nicase.)

Nos avans dit deux mette di làge so treus di haut.

M^{me} COCKRAIMONT.

Vos évoyerez l'mèseure à Mossieu Moyano ;

Il ovrév' po m'papa qwand j'èsteut è l'mohonne.

RABOT, *finihant d' mès'r'er.*

Madame, j'a déjà fait, li mèseure est foirt bonne.

M^{me} COCKRAIMONT, *loukant à l' finiesse.*

Volà l'timps qu' s'ennûlaie, ètindez-v' qué grand vint ?

RABOT.

Nos ârans co dè l'plaive, volà d'jà l'nutte qui vint.

M^{me} COCKRAIMONT.

Et lu qu' vint d'enn' aller. Ji sos bin tourmettaie

Qui pâte ainsi dè l'nutte.

RABOT.

I n'est qu' qwatre heure et d'mée.

Il irè vite, li train ni s'arrestaie nol pâ.

M^{me} COCKRAIMONT.

Voux-j' esprinde li quinquet ?

RABOT.

Ji creus qu' vos n'fritz nin mâ ;

Mi ji vas nn'èraller.

M^{me} COCKRAIMONT, *esprindant l' quinquet.*

Rabot, rawârdez n'gotte,

Tinez-m' on pau k'pagueie, ca ji sos comme ine sottè.

RABOT.

Si ji v' deus fer plaisir, ji voux co bin d'morer :

Ottant chal qu'è m' mohonne, pusqui j' n'a rin à fer.

M^{me} COCKRAIMONT, *allant à l' finiesse.*

Mon Diu ! qué tims qui fait, c'est v'aimint ine dilouhe !

RABOT.

I fâreut ess sins coûr po mette on chin à l'ouhe.

(On veut passer Jollet raffulé è s' mantai.)

Volà st'ine homme qui passe, vâreut-i monz qu'on chin ?

Tint, vollà qui vint chal.

M^{me} COCKRAIMONT.

Rabot ! ni m'qwitez nin.

(On étind bouht à l' potte.)

RABOT.

C'est lu qu' vint dè bouht, fât-i droviér li poite ?

M^{me} COCKRAIMONT.

Est-ce qui nos n'polans mâ ?

(A part.)

Mon Diu, j' sos comme ine moite.

(Haut.)

Ji n' sés çou qu' fât qu' ji faisse..... ley-l' tot l'maîume intrer.

RABOT.

Et bin ji droûve, Madame, pusqui vos mè l' dihez.

(Rabot droûve li poite.)

Scène VII.

M^{me} COCKRAIMONT, RABOT, JOLIET.

RABOT.

Intrez, Mossieu.

JOLIET, *intranant, i trônne di freud.*

Merci. Sos-ju lon d'ine auberge ?

RABOT.

N'a co n' bonne tape di chal.

M^{me} COCKRAIMONT, *à part.*

Cou qui ravisse, Sainte-Vierge !

JOLIET.

Ji sos nèyi.

RABOT.

Jè l'ereus, divins on pareie tims !

M^{me} COCKRAIMONT, *à Rabot.*

Lèyans-l' si rischâffer.

(A part.)

J'ètinds dag'der ses dint.

RABOT.

Madame, è vosse couhenne i n'at on bon feu qu' âde,
I sèrè vite souwé.

(A part.)

I toum'rè sûr malâde.

M^{me} COCKRAIMONT, *à part.*

Il a l'air d'on brave homme.

(Haut, à Rabot.)

D'nez-li n' tasse di café,

Li cocqu'mâr est so l'iâve et çoulà l' rimettrè.

Vraimint j' m'ennè fait mâ ; divins on cas pareie

Pôrti foirt bin s' trover Cockraimont avou m'feie.

RABOT, *mostrant l'couhenné et fant passer Joliet d'vant lu.*

Vinez, pusqui Madame vis donne li permission.

On n' si trouve nin à l'fiesse divins vosse position.

(Joliet fait on salut à Madame Cockraimont.)

JOLIET.

Madame, ji v' rimercihe.

(Is intrèt è l'couhenné.)

Scène VIII.

M^{me} COCKRAIMONT.

Ji sos tot l'mainme ginnaie.

Si Cockraimont rintrév, j'âreus sûr mi manaie ;

Et çoulà sins raison, c'est çou qu'est co l'pus sot.

Sins qui vôiè è l'rik'noh, il est on pau jalot,

Houïe, cisse maladeie là fait baicôp des ravage ;

Li çî qu' ennè st'acsu est pé qu'ine biesse sâvage.

Scène IX.

M^{me} COCKRAIMONT, RABOT.

RABOT, *vinant foû de l'couhenné.*

Vochal ine aute ; i d'mande s'i n' poreut nin logi.

M^{me} COCKRAIMONT.

Logi, chal è l'mohonne ! min ji creus qu' vos songi.

RABOT.

Avou l'plaive qu'a toumé les voie sont malâheie.

M^{me} COCKRAIMONT.

Logiz l'è vosse mohonne.

RABOT.

Min v' savez qu' j'a n' jône feie,
Ci n' sèreut nin duhâve. Vos portz bin, m' sônne-t-i,
El' leyi passer l'nutte è l'couhenne avou mi ;
Seyiz bonne jusqu'à l' fin, leyi-l' là quéquès heure.
Si vos l'mettiz t'à l'ouhe, vos frîz st'ine bin laide keure ;
I mousse è li ch'minaie ; il est là tot trônant.

M^{me} COCKRAIMONT.

D' quoi trevez-v' qu'il a l'air ?

RABOT, *riant*.

D'on chet d'après l'Saint-J'han.

M^{me} COCKRAIMONT.

Est-ce qui vos m' promettez qui v' li tinrez k'pagueie ?

RABOT.

Awet, Madame, jè l'jeure ; min volez-v' qui ji v' deie,
Vos, rintrez è vosse chambre et rêssèrez-v' à l'clé,
Allez, sèyiz tranquille.

(*A part*).

J'aim'reu portant mix m'lé.

(*Madame Cockraimont rinteure è s'chambe.*)

Scène X.

RABOT, puis JOLIET.

RABOT.

Volà st'ine cåse wangneie sins m'avu d'né grande pône.
Jè l'frè v'nî chal è l'plèce po passer l'nutte essônne.

JOLIET, *stiernihant à l'iatraie di l'ouhe de l'couhenne.*

Mossieu, vo m'là horré ?

RABOT.

Awet, aviz-v' compris ?

JOLIET.

J' houtév.

RABOT.

Madame est bonne et ji n' sos nin surpris
Qu'elle vis âie accepté.

JOLIET.

J' trônne di freud et d'estimeure,
A tot moumint i m'prind comme des mattès souweure.

RABOT, à part.

S'il allév mâie flâwi, j' sèreus gâie inte zels deux ;
Ji m'freu sûr avu chaud malgré qui faisse bin freud.

(On étind Madame Cockraimont qui r'vint.)

(Haut, à Joliet.)

Rintrez.

(Joliet rinteure è l'couhenne.)

Scène XI.

RABOT, M^{me} COCKRAIMONT.

M^{me} COCKRAIMONT, rintrant.

Ji n' fait nou bin. Rabot, est-ce qui j' n'a wåde ?

RABOT, riant.

On dit qu'est bin wârdé tot çou qui l'bon Diu wåde.

M^{me} COCKRAIMONT.

Ayiz sogne è l'couhenne qui l' feu ni s'distinssé nin.
Hoûie i fait on neur freud qui v' happe divins les rein.

(Elle frusthe.)

RABOT.

N'ayiz nolle sogne, Madame, ji responds d'çou qu'atome.

Mme COCKRAIMONT.

Ji v' va priiz l'bonne nutte. Allez r'trover vosst homme.

(Elle s'ôte tot disant s'noret qu'elle mette so n'chèire.)

Scène XII.

RABOT, JOLIET.

RABOT, *houkant*.

Mossieu ?

JOLIET, *intran à purette*.

Plaiss-t-i !

RABOT.

Vinez.

JOLIET.

Quoi don ?

RABOT.

Hie ! sâbe di bois,

Mossieu, comme vos trônnez.

JOLIET, *mostrant s'pantalon tot frêhe*.

Dihez, n'a-t-i nin d'quoi ?

Et rin po m' discangl.

RABOT, *loukant tot âtoû d'lu et mostrant l'couhenne*.

Mettez l'cotte da Madame

JOLIET.

Est-ce qui ji wès'reu bin ?

RABOT, *tot riant*.

Dimandez-l' à vosse mame.

Mettez-l' todi so l'timps qu' vosse pantalon r'souw'ret

(Là mostrant l'noret qu'est so l'chèire.)

Adon v's ârez çouchal comme pal'tot et gilet.

Jans, mettez vite li cotte sins piède nou tims à l'vûde,
Ca vos trônnez téll'mint qu' vos n' sâriz jouwer l' flûte.
Et puis nos frans n' coppenne qwand vos l'ârez mettou ;
Vos n'sâriz d'mani chal estant à panai-cou.

(Joliet va mette li cotte da Madame Cockraimont è l'couhenne.)

Scène XIII.

RABOT.

Ci valet-là m'ahâie, i m'a l'air d'ine bonne pâse.
Po r'souwer s'pantalon i fât bin qu'è l' dishâsse.

(Riant.)

Ci sèreut st'ine belle jowe si m' voisin v'néy' trover,
Avou les hâre di s' feume, nosse gaillârd raffulé ;
Li brut qu'est tappé fou li sonn'reut vraie appreume :
Godinasse dit qu'ine homme coviért di hâre di feume
Rôle dè l' nutte tos costé avou n' hiette di calin,
Happant poïe et robette et s' fant daucer d' l'ârgint.

(On ètind Joliet qui stiernihe.)

Vol' richal, sâbe di bois, ji l'ètinds qui stiernihe
Il a st'on bon moihnai.

Scène XIV.

RABOT, JOLIET, *qu'a mettou l' cotte da Madame Cockraimont ;
il inteure tot stiernihant.*

RABOT.

Eco, Dieu vis bènihe !

(Riant.)

Qui v's estez gâie ainsi ; li cotte vis va foirt bin.....
Vos sèrez tot r'souwé po nn'aller à matin.

JOLIET.

Souhe ! comme j'a freud mes rein.

RABOT, li tappant l' gros noret so les rein.

Tinez, volà l' mousseure.

I fât èco qui j' reie qwand j' tuse à l'avinteur
Qui v's a st'aminer chal. Achez-v', nos avans l' tims,
Nos polans jâspinner. Min dihez m' on pœu, k'mint
Ni v's avez-v' nin r'trové ?

JOLIET.

Li ci qui d'mande si vôie,
Est pierdou, ji l'esteus. Quéque feie on nos évôie,
Po z'aller toucher n' notte, à diale èco pus lon,
Et po n' nin nos paï on trouve todi n' raison,
On nos fait des promesse. Po vinde dè l' marchandeie
Qwand nos allans st'aute pâ, on dit l' botique rimpleie,
Et sovint hâre et hotte on nos r'çût sins d'mander
Si n' n'estans nin nâhl po co nos fer r'passer.
Ji sos prête à d'fali, ji sins m' vinte qui barbotte.

RABOT.

Volez-v' prinde ine saquoi ?

JOLIET.

Ji voreus st'avu n' gotte.

RABOT.

Ji n' pinse nin qu'enn' âie chal. Comme ji d'meurê ad'divant
Et qu' j'è wâde ine boteie dispôie li novel an,
Ji vas l'aller k'wèri, c'est dè çî qui s' lait beure ;
I v' vas r'mette l'âme è coirps. On moumint, ji rinteure.

(I sôrte tot corant.)

Scène XV.

JOLIET.

Si m' mononk saveut mâie wisse qui j' sos rêtrôklé,
Ji donne mi âme à neur si n' mi fév' nin sonner.
Qui dis-j', lu m' fer sonner ? Estant chéf di police,

Il a tot çou qui fât po discovîer mi pisse.
Lu qui m' louke comme si fils, veyez-v' quel imbarras
Si m' vinév' mâie trover moussi tût comme çoulà.....
Min ji sos toumé chal divins n' drôle di mohonne,
Il est vraie qu'à l' campagne les gins sont sovint bonne
On m' risowe, on m' rischâffe, mi qu'on n'a mâie veyou,
Sins d'mander wisse qui j' vas, ni d'wisse qui ji sos v'nou.

Scène XVI.

JOLIET, RABOT.

RABOT, rintrant avou n' boteie et deux verre.

Les feume sont bin curieuse; à pône sos-j' è l' pavaie,
Ji veus qui patte-à-patte li meune diliind l' montaie,
Min ji v' t'a fait r'tourner à l' vole.

JOLIET.

Çoula, poquoi ?

RABOT, rimplihant les verre.

Ci n' sont nin ses affaire si n' buvans st'on chiquet.
A vosse santé.

JOLIET.

A l' vosse.

RABOT.

Et bin, kimini l' trovez-v' ?

JOLIET.

J' n'a mâie rin bu d' meyeus.

RABOT.

Jè l' voux creure, jè l' wârdéve

Po les rârès fiesse.

JOLIET.

Min vos n'y louki nin don
Po l' beure chal avou mi d' vins n' si p'hite occasion.

RABOT.

C'est d' bon cœur qui jè l' donne. Finihez voste histoire.

JOLIET.

Ji n' sèrè nin foirt long.

(A part.)

Il est curieux, l' compère.

RABOT.

D'abôrd di wisse vinez-v' ?

JOLIET.

Di wisse qui j' vins ?

RABOT.

Awet.

JOLIET.

I fât ètinde èdon qui j'aveus passé l' bois ;
Ji m'aveus marrî d' voie, estèné par l'orège,
Ji m'abouta vèrs chal à pus près dè viège.
C'est m' bonne ange qui m'a k'dût.

RABOT.

Sav' bin wisse qui v' estez ?

JOLIET.

Ah ! nenni. Justumint ji v' l'allève dimander.

RABOT.

Vûdiz vosse verre.

JOLIET.

Allons.

(Is buvet.)

RABOT, *rimplihant les verre.*

On direut qu' vos fez l' mowe !

Çoulà n' fait nin dè toirt, vos ârez pus d'èhowe.

(Il li fait sègne dè beure.)

JOLIET.

Cichal, c'est po l' dierrain.

RABOT, *boûtant s' verre foû.*

Jans, n' fâns nin des façon.

JOLIET, *buvant on p'tit côp.*

Vos veyez qui ji beus.

RABOT.

Awet, po fer raison.

Vos n'avez nin portant sogne qui vosse feume barbotte
Qwand vos ârez houmé saqwantès p'titès gotte ?

JOLIET.

J'enn'nè sos co wère là.

RABOT.

V's avez l' timps, råwârdez.

On n'a mâie rin à piède à n' nin trope si presser.

JOLIET, *riant.*

Si ji m' fève capuçin !

RABOT.

Totte parole si lait dire.

Nos jâsans po jâser ; dihez, n' fât-i nin rire ?

(I rimplihe les verre.)

Ji vôreus bin wâgi qui v' hantez ?

JOLIET.

On p'tit pau.

RABOT, *prindant s' verre.*

Co n' foice.

JOLIET.

Ji beus.

RABOT, *qui k'mince à esse so l'houpe-di-guet.*

Tibi. Allez-v' fer on bai saut ?

JOLIET.

Ni parlans nin d'çoulà.

(A part.)

Ji creus qui d'vint makasse.

RABOT.

Vos estez t'on rusé.

(A part.)

Comme l'ennocint quatwasse.

(Haut.)

Vosse crapaude à des cense ?

JOLIET.

Ji n' sés nin çou qu'elle a,

Min s' n'a-t-inc saquoi d' sûr, ji l'ainme bin comme çoulà.

Elle est jusse comme è l' fât po fer passer n' belle veie

A ci qu'elle sipos'rè.

RABOT.

Qwèrez-m' éco n' pareie !

Des oùhai di s' sôr là sont bin rare à trover.

Et l' ci qu'ènn' a t'on s'fait èl divreut fer broûler.

JOLIET.

Broûler ???

RABOT, riant et rimplissant les verre.

Awet. So l's aute les cinde estant sèmaie,

Çoulà les freut mutoi div'ni pus binamaie,

Ci sèrent on moyen d' fer fini nos guignon,

Pusqui les málignante rivinrit à l' raison.

Allons ! à vosse santé !

JOLIET.

Vos buvez st'à l'ideie.

(A part di c' moumint chat on ô qu'is div'net toti pus makasse et qu'is jâet pus málâchieimint et dé l' crâsse linwe.)

RABOT, riant malicieus'mint.

Ji n'a mâie, comme on dit, gretté l' cou de l' boteie.

JOLIET.

Vos n' buvez nin portant po nèyl vos chagrin ?

RABOT.

Nenni. Quoiqu'è manège on n' vike nin comme des saint.....
Séchans l' gordenne là-d'sus.

(I vout co rimpli les verre.)

JOLIET.

Assez, li tiesse mi hoûle.

RABOT.

Vos v'là bin èwaré, l' meune va comme ine sipoûle. (*)

JOLIET, *sternihant.*

Ji sins qu' j'a m' cœur tot wake.

RABOT, *à part.*

I n' suppoite nin l' boisson.

(Haut.)

Volez-v' beure on verre d'aiwe ?

(A part.)

Mi j' sos d'vins po tot d' bon.

JOLIET.

Si vos drovîz l' finiesse.

(I couke si tiesse so l' tâte.)

RABOT, *jàsant comme ine homme èbu.*

Vollà. ... divins les vègne.....

I m' fait avu sommeie..... rin qu'à vèyi ses hègne.....

(Loukant l' finiesse.)

Dè l'rowe on veut l' loumire..... i n'a nin des volet.....

Ji creus qu' ji n' l'reus nin mû. ... si j' soffléve li quinquet.

(Rabot soffèle li quinquet et s' couke so l' tâte. On les étind ronfler tos les deux.)

(*) *Sipoûle*, petite bobine à l'usage des tisserands.

Scène XVII.

RABOT et JOLIET, édoirmou, COCKRAIMONT.

COCKRAIMONT, *intrant tot éwaré.*

Li poite n'est nin sèraie ! Qu'est-ce qui coulà vout dire ?

(I hoâte.)

Qui pout ronfler ainsi ? Fans bin vite dè l' loupire.

(Il esprind ine allumette.)

Qu'est-ce qui j' veus ! Sos-j' hablou ! Est-ce qui ji d'vinreut sot ?

Mi feume plainte comme ine trippe, et doirmant conte Rabot !

(Kwérant tos costé comme ine homme sot.)

Ah ! i fât qui ji m' vinge. Wesst-elle méttowe, mi hache ?

C'esste à chère di sâcisse qui fât qui ji les k'hache.

Ah ! canaïe, vos m' trompez.

(I bouhe sor zel avou s' canne. — Rabot et Joliet coret tot avd l' scène riviersant deux chère.)

JOLIET.

A feu !

RABOT.

A l'aiwe !

COCKRAIMONT.

Vârin.

JOLIET.

Qui fez-v' ?

RABOT.

Waïe don !

JOLIET.

Assez.

COCKRAIMONT.

Vos pass'rez po mes main.

(Is coret tos les deux à l'ouhe et Cockraïmont les sût.)

Scène XVIII.

M^{me} COCKRAIMONT, puis COCKRAIMONT.

M^{me} COCKRAIMONT, *vinant foû di s'chambe avou n'chandelle alloumaie
qu'elle mette so l'givâ.*

A secours !!!

COCKRAIMONT, *rintrant et rik'nohant s'feume.*

(A part.)

Volà m'feume ! On m'jowe on tour.

(Haut.)

Fifine ?

M^{me} COCKRAIMONT.

Qui n'a-t-i ?

COCKRAIMONT.

Dihez-m'èl.

M^{me} COCKRAIMONT.

Min qu'avez-v' fait d' Mentine ?

Wisse est-elle ? Ah !

(Elle tome flâve so n'chèire.)

COCKRAIMONT, *boûhant d'vins ses main.*

Mi feume ! Fifine, riv'nez à vos,

Droviez-don vos deux ouïe. Jans i n'a rin, c'est tot.

(Loukant tot atou d' lu.)

Godinasse, wisse est-i ? Ji donreus gros po l' veie,
I m'aveut dit qu' dè l' nutte i pass'reut plusieurs feie.

M^{me} COCKRAIMONT, *riv'nant à leie tot douc'mint.*

Mon Diu don, qué disdu ! Qui na-t-i d'arrivé ?

Poquoi riv'nez-v' tot seu ? Vos l' diviz raminer,

Loukl, j' vas co flâwi.

COCKRAIMONT.

D'vant qui n' si passe ine heure

Houbâ nos l' ramôn'ret, crèyez-m' don, ji v's è l' jeure.

M^{me} COCKRAIMONT.

Ji voux r'vèyi mi èfant, i na rin à m' rat'ni.

COCKRAIMONT.

Min houtez-m' on p'tit pau. Volez-v' vis fer mori ?

M^{me} COCKRAIMONT.

K'mint s' fait-i qu'avou vos elle ni seuie nin riv'nowe ?

COCKRAIMONT, *tot ralloumant l' quinquet.*

A pône esteus j' à Lige, v'là qui l' téléphone jowe :
On m' houkive à bureau po d'ner des renseign'mint
Qui falléve tini prête po d'main tot à matin.
Po les malle da Mentine comme on d'éve trope rattinde,
Houbâ s'enn' a chergt, çoulà n' deut nin v' surprinde.
Min d' wisse vint cisse feume là qu'a mettou vos mouss'mint ?

M^{me} COCKRAIMONT.

Kimint ? ine feume, dihez-v' ?

COCKRAIMONT.

Vos l' savez bin surmint.

Toratte, à mi arrivaie, ji trouve li poite droviette,
Et comme j'oyéve ronfler, j'esprind ine allumette
Et ji veus là so l'tâve, coukeie disconte Rabot,
Ine feume avou vos hâre qui ji prinda por vos.

M^{me} COCKRAIMONT.

V's avez pris bouf po vache, estant divins l'nutteie,
C'esteut ine homme à qui Rabot t'néve kipagneie.

COCKRAIMONT.

Ine homme avou vos hâre, à l'nutte, chal è salon !
Nonna, tot çoulà d'mande ine aute esplication.

M^{me} COCKRAIMONT, *rilèvant eune des deux chêtre rivieraië.*

Houtez, ji v' èl va d'ner. Vos savez qu'à l'vespraie
I plovéve téll'mint foirt qu'on crèyéve l'air trawaie.

Ine homme, on mâlhûreux qui n' polève si r'trover,
Vina tot moirt di freud, d'mander po s' rischâffer.

COCKRAIMONT.

Ah ! qu' ji v' rik'nohe bin là

M^{me} COCKRAIMONT.

D'vins on cas ossi trisse

Si vos v' aviz trové.....

COCKRAIMONT.

V' cortiz tot l' mainme grand risse.

M^{me} COCKRAIMONT.

Min Rabot esteut chal et mi r'sèrraie à l' clé.

COCKRAIMONT.

Ci n'est nin l' carnaval portant po s' diguïser.

M^{me} COCKRAIMONT, *loukaut so l' tâte.*

A çou qu'ji veus so l' tâte, is âront sûr bu l' gotte.

COCKRAIMONT.

I fât qui j' sèpe d'ou vint qu'il a mettou vosse cotte,

(On étind bouht.)

Intrez.

Scène XIX.

M. et M^{me} COCKRAIMONT, GODINASSE.

GODINASSE, *intrait, à Cockraimont.*

Vos estez d'jà riv'nou ?

COCKRAIMONT.

N'ave nin veyou

Deux qui s' sâvit foû d'chal ?

GODINASSE.

Ji les a porsuvou.

COCKRAIMONT.

Vos l's avez porsuvou sins poleur les raskûre ?

GODINASSE.

Ah ! ji les râre bin et j' sârè wisse les k'dûre.
C'est bin chal qu'on a brait, toratte, à l'aiwe, à feu ?

COCKRAIMONT.

Awet.

GODINASSE.

Au nom d' la loi, jè l's ârette tos les deux.

COCKRAIMONT, à part.

Ji m'y piède.

(Haut.)

Deux quoi, jans ?

Mme COCKRAIMONT, à Cockraimont.

Pa, Rabot avou l'aute.

COCKRAIMONT.

Taihîz-v', Fîfine.

(A Godinasse.)

Jâsez.

GODINASSE.

C'esteut n' homme et n' crapaude.

On a brait à secours, à l'aiwe, à leu, pout-on
Saveur çou qu' s'a passé chal, Mossieu Cockraimont ?

COCKRAIMONT.

Çou qui s'a passé chal c'esst ine laide comèdeie.

GODINASSE.

Ji remplace li mayeur si v' volez qu' ji v' èl deie.

COCKRAIMONT.

Min poquoi n'avez-v' nin pici ces deux gins là ?

GODINASSE.

V' polez les compter pris comme si l'estit déjà.

COCKRAIMONT.

Kimint les rattraper, vos n'è polez pus hoppe !...
Mi qu'èl y a fait prinde Notru-Dame di Galoppe...

GODINASSE.

I fât qui ji les âie et s' sâront-i poquoi.
Vos veurez qu' Godinasse fait respecter la loi.

Mme COCKRAIMONT, voyant qu' tint l' pougneie di s' sâbe.

Fer todi tot douc'mint, leyîz doirmi vosse sâbe.

GODINASSE.

Vochal, sins savonnette, di quoi les y fer l' bâbe.

(I vont sêché s' sâbe foû dè forrat, min i n' li d'meure qu' l' pougneie è l' main.)

(A part.)

C'est m' feume tot hachant l' jotte qui m' l'ârè sûr cassé!
S'on l' saveut è viège on nnè blag'reut st'assez.

(Haut.)

Ji m' vas po fer m' chervice èco n' feie batte carasse
Ji v' jeure dè l' z'appougni so l' foi da Godinasse.

(I sôrte.)

Scène XX.

M. et Mme COCKRAIMONT.

COCKRAIMONT.

Veyez-v' à c'ste heure, Fifine, kimint v' justifiîz ?
A çî qu'on n' kînohe nin n' fât jamâie si fiî,
L'homme qui vos avez r'çu, c'est qui c' n'est nin po rire,
Esst-i brave ou calin ? On sâreut bin pau l' dire.

M^{me} COCKRAIMONT.

Il a l'air comme i fât.

COCKRAIMONT.

Po mette vos hâre, awet !

M^{me} COCKRAIMONT.

Ni jâsans pus d' çoulà, toratte nos sârans quoi.

COCKRAIMONT, *à part*.

Qui sèreut-ce cisste homme là qu'a pris les hâre di m' feume ?
C'est bin toumé qu' c'est mi qu'enn' a st'avu li streume.

M^{me} COCKRAIMONT.

J'a m' coûr qu'enn' èva tot dè u' nin les veie riv'ni.
Houbâ n' mâqu'rè-t-i nin ?

COCKRAIMONT.

N'âyiz nolle sogne, nenni.

M^{me} COCKRAIMONT, *hoûtant*.

Hoûtans, j'êtinds dè brut, on jâse chal divant l'oube.

COCKRAIMONT, *hoûtant*.

C'est Mentine et Houbâ, n' rattindans nin qu'on bouhe.

(Cockraimont va droviér li poîte.

Scène XXI.

M. et M^{me} COCKRAIMONT, HOUBA et MENTINE.

HOUBA, *saluant*

Madame Cockraimont.

MENTINE, *tot corant abressi s' mame*.

Mame ! !

M^{me} COCKRAIMONT.

Mi feie, Houbâ, bonjoû,

Vos n'avez nin cové comme on dit so vos où.

COCKRAIMONT, *dinant l' main à Houbâ.*

Joseph, sèyiz l' bin v'nou, ji n' rouvirè jamâie
Çou qu' vos fez houïe por mi.

M^{me} COCKRAIMONT.

On est plein d' lait'm' è pâie.

MENTINE.

Mame, qui s' passe-t-i don chal ?

HOUBA.

N'a-t-i n' saquoi ?

M^{me} COCKRAIMONT.

On rin.

COCKRAIMONT, *à Houbâ.*

Ji va v' raconter tot.

(A s' feume qui fait on sègne.)

Poquoi n'è l' direu-j' nin ?

MENTINE, *loukant avâ l' plèee et r'levant l' aute chèire.*

Min comme i fait k'taper è l' mohonne à cisse heure.

COCKRAIMONT.

Vosse mame vis racont'rè st'ine bin drole d'avinteure.

(A Houbâ.)

Vinez, Houbâ, vinez, nos estans tot d' talté ;

Nos irans st'è l' aute chambe po nos rattitoter.

(Tot nn'allant, Cockraimont prend l' chandelle qu'est so l' givd.)

Scène XXII.

M^{me} COCKRAIMONT, MENTINE.

M^{me} COCKRAIMONT, *mostrant l' couchenne.*

Mettez là vosse chapai et disfez vosse houp'lande.

MENTINE, *à part.*

Est-ce qu'on sâreut n' saquoi ? Mon Diu, j' ses toute trônante.

M^{me} COCKRAIMONT.

Allez, allez, Mentine, allez, dispéchans nos ;
Chal i n'a rin d' cachi, ji va v' raconter tot.

(Mentine va disfer s' houp'lande et s' chapai è l' couhenne.)

Scène XXIII.

M^{me} COCKRAIMONT.

Pauvre èfant, so s' visège elle nì vout rin fer veie,
Ci n'est nin à l' dozainne qu'on trouv'reut des pareie,
Houïe, elles sont si rusaie èvèrs di nosse jône tims,
On esteut d'jà mariaie qu'on n' kinohève co rin.
Po bin fer, àx èfant, i fât préchi d'eximpe ;
A les mette so bon pid, on n's'y prind mâte trop timpe.

Scène XXIV.

M^{me} COCKRAIMONT, MENTINE.

MENTINE, *rinfrant*

D' wisse vinet ces hâre d'homme là tot àtoû dè feu ?
Et poquoi don m' papa a-t-i l'air annoyeu ?

M^{me} COCKRAIMONT.

Rawârdez on moumint, ji v' èl va dire toraté.

MENTINE.

Tant qui n' n'estans qu' nos deux, dihez-m'èl vite et ratte.

M^{me} COCKRAIMONT.

Vos l' sàrez tot à c'ste heure, çoulà n' presse nin si foirt.
D'abord dihez-m' on pau : est-ce à dreut ou à toirt
Çou qu' Houbà nos apprind divins si dierrainne lette,
Wisse qui dit tot à lon qui v' hantez st'è cachette ?
D'après lu, li jône homme qui v' m'avez tant vanté
Nì sèreut qu'on rin n' vât kinohou d' tos costé.

MENTINE.

Ji n' sés çou qu'on vout dire.

M^{me} COCKRAIMONT.

Ca vos qu'est si suteie,
Ji n' vis comprindreu pus si v' hantiz st'on pareie.

MENTINE.

Sûr qui Houbâ s' mesprind. C'esst on foirt brave valet,
Si ji li rinds raison, c'est qu' ji sé çou qu'il est.

M^{me} COCKRAIMONT.

I nos assertinaie portant bin qu'è l' kinohe,
C'esst ine ouhai, diss-t-i, qui poche so toute les cohe,
Et qu' n'a nolle position.

MENTINE.

Ji n'a qu'a v' dire on mot,
Il est si bin vèyou qu'on l' lait maisse divins tot.
Po n' grosse mohonne di Lige, à l' veie comme àx viège,
C'est lu qu' touche les payemint et qui fait les voyèges.

M^{me} COCKRAIMONT.

Il est don voyègeu ?

MENTINE.

Jusqu'à tant qu' nè l' seûie pus.

(On étind jâser ad foû.)

M^{me} COCKRAIMONT, hoûtant.

Volà n' saqui qu' vint chal.

(A part.)

C'est çoulà, c'est bin lu.

Scène XXV.

M^{me} COCKRAIMONT, MENTINE, GODINASSE et JOLIET, *todi avou les
hâre da Madame Cockraimont.*

GODINASSE, *faut intrer Joliet.*

Intrez, au nom d' la loi.

MENTINE.

Victôr !!

JOLIET.

Mentine ! Qu'elle honte !

GODINASSE.

Au nom d' la loi, vous dis-je, çoulà n' fait pas mon compte.

(A Madame Cockraimont.)

Madame, è vosse mohonne, avez-v' logi cichal ?

I m' fât verbâlisier, li mayeur n'est nin chal.

MENTINE.

Mame ! c'est lu !

M^{me} COCKRAIMONT.

Qui don lu ?

JOLIET.

Hoûtez, Madame.

GODINASSE, à Joliet.

Silence !

M^{me} COCKRAIMONT.

Kimint, Mentine...

MENTINE.

Ah ! Mame !

M^{me} COCKRAIMONT.

C'est là vosse kinohance ?

JOLIET.

Mentine, ji v' jeure...

GODINASSE.

Silence ! vos jâs'rez t'à vosse tour.

Nos n' volans nin étinde vos boigne messège d'amour.

Au nom d' la loi, dihez.....

MENTINE.

Taihlz-v' don, Godinasse.

(*A Joliet.*)

Poquoi don ces mouss'mint ?

JOLIET.

Ji v's è l' va dire.

GODINASSE, *va s' planter tot près d' Mentine.*

En place.

(*I prend s' calpin et s' crayon foû di s' poche.*)

(*A Joliet.*)

Vosse no et vosse micile. Ji vas téléphoner
A Lige.

MENTINE, *à Godinasse.*

Lèyflz-l' pârler.

GODINASSE, *à Mentine.*

On moumint.

(*A Joliet.*)

Respondiez.

JOLIET.

Victôr Joliet.

M^{me} COCKRAIMONT, *à Mentine qui vout co jâser.*

Taihlz-v'.

GODINASSE, *à Joliet.*

Vosse mestî, èco n' feie ?

JOLIET.

Voyègeu di commerce divins tote les s' péc'reie.

(*Godinasse sicrît les response du Joliet.*)

GODINASSE.

Dè commissaire so l' còp ji vas r'çure li papt.

(*A pârt, tot r'séchant s' col è haut.*)

Comme ji freus bin l' mateur.

M^{me} COCKRAIMONT, à Joliet.

Allez vite vis r'moussî.

GODINASSE, à Joliet qui veut n'n'aller.

Arrête ! Vos estîz deux, qu'avez-v' fait d' vosse complice ?

JOLIET.

Il a passé l' lèvaie po cori ji n' sès wisse.

M^{me} COCKRAIMONT.

Godinasse, c'est Rabot.

GODINASSE.

Kimint, c'esteut Rabot ?

MENTINE.

Ji comprinds todi mons.

JOLIET.

I n'a d' quoi div'ni sot.

GODINASSE, à Joliet.

Vos estez m' prisonnier et ji v' tins so parole.

(A Madame Cockraimont, toi sôrtant.)

Si bogive mâie d'ine patte.....

(I fait l'ekwance de sêcht s' sâbe.)

Ji li casse l'aute à l' vole.

(I sôrte.)

Scène XXVI.

M^{me} COCKRAIMONT, MENTINE et JOLIET.

MENTINE.

Mossieu Victôr Joliet, c'est mi qui v' disfindret.

JOLIET.

Merci, Mentine, merci de n' nin creure çou qui d'het.

M^{me} COCKRAIMONT, à Joliet.

Allez disfer mes hâre ; en v' loukant j' sos honteuse.

JOLIET.

Madame vos m' jugîz mâ, vos qu'a stu gènèreuse,
A tél pont qu' di m' rataire.

M^{me} COCKRAIMONT.

Vos m'avez r'compinsé.

JOLIET.

Ji m' raffieie qui v' sèpéze comme tot chal s'a passé.

(I va disfer les hâre da Madame Cockraimont è l' couhenne.)

Scène XXVII.

M^{me} COCKRAIMONT et MENTINE.

M^{me} COCKRAIMONT.

Vos savîz qui vinreut, jans, dihez, n'est-ce nin vraie ?

MENTINE.

Mi ? qwand j' la veyou chal j'a stu totte èwaraie.

M^{me} COCKRAIMONT.

Si vosse père apprend mâie qui c'est lu qu' j'a logi,

I monret n' belle arège, ji n' wesse nin y songi.

On s' fait ! Min qwand ji pinse tot çou qu'on dit so s' compte...

MENTINE.

On àreut bel à fer s'on houtève tos les conte.

Ji v' frè veie à turtos qui l' ci qui j'a chusi,

Esst ine homme comme i fât.

M^{me} COCKRAIMONT.

Qui d'hez-v' ?

MENTINE.

C'est bin ainsi.

M^{me} COCKRAIMONT.

Ah ! louke don cisse glawenne !

MENTINE.

Glawenne ! Vos estez m' mère,
Ji v' respecte et ji v's aîme,

(*A part.*)

Ji pleurreu bin d' colére.

(*Haut.*)

Po pârler ainsi, mame, qui vos l' kînohez pau !
Qwand vos sârez qui c'est, vos toum'rez d' vosse pus haut.

M^{me} COCKRAIMONT.

Qui vorlz-v' dire, mi feie, l'amour vis aveuglaie.

MENTINE.

Nonna, mame, ji l'espére, bin vite vos sârez l' vraie,
Qwand c'est qu' j'ôs qu'on l' kîjâse çoulà fait batte mi coûr,
Et bin ! j' sos fir di lu ; i mèrite tot mi amour.

M^{me} COCKRAIMONT.

Hie ! comme vos v' rêcrèstez. Po disfinde on pareie
Ji veus qu' vos estez prise, vos v's è r'pintirez, m' feie,
On n' respond nin ainsi.

MENTINE.

Ji n' dis qui l' vérité.

M^{me} COCKRAIMONT, *d'ine air moqueur.*

Por vos c'esst ine siteûle.

MENTINE, *avou fermé.*

Divins totte si clârté.

M^{me} COCKRAIMONT.

Rawârdez n' gotte, pus târd vos m' direz des novelle.

MENTINE, *hoûlant.*

J'êtinds d'hinde mi papa.

M^{me} COCKRAIMONT.

Ni fans rin veie.

(*A pârî tot loukant Mentine.*)

Ficelle !

Scène XXVIII.

M^{me} COCKRAIMONT, MENTINE, COCKRAIMONT et HOUBA.

(*Cockraimont et Houbâ intret tot finihant n' conversation.*)

HOUBA.

Si c'esteut maie à Lige, i sèreut vite pici,
On n' li donreut nin l' timps di s'aller dismoussi.

COCKRAIMONT.

Is ont wangnî l' pavaie sins tabeur ni trompette,
I s'ennè sovîront, allez, ji v's è l' promette.

M^{me} COCKRAIMONT, à Cockraimont.

Vos sèrez st'èwaré qwand c'est qu' vos sàrez l' no,
Dè çî qui s'a sâvé fou d' chal avou Rabot.

MENTINE, on pau viv'mint.

Mossieu Houbâ, houôtez, vos avez scrit ine lette,
Po dire à mes parint qui j' hantève è cachette :
C'est vraie ; min estez-v' sûr di çou qu' vos d'hez sor lu ?

HOUBA.

Awet, j'ennè so sûr et j'è poreu dire pus,
Il esst assez k'nohou.

MENTINE.

Nos allans veie toratte,
Qwand on n'afame nin n' saqui, on li tappe vite ine hatte.

COCKRAIMONT.

Houbâ nos veut voltî, il a fait tot po l' bin.

MENTINE.

Et si c' n'esteut nin l' ci qu' Mossieu Houbá prétind,
Papa, mi promettez-v' dè l' riçure è l' mohonne
Po m' pârlar ?

COCKRAIMONT.

Jè l' promette ; tinez m' parole po bonne.

MENTINE.

Mossieu Joliet est chal.

HOUBA.

Kimint chal ?

MENTINE, *mostrant l' couhenne.*

Il est là.

COCKRAIMONT.

Qu'est-ce qui coulà vout dire ?

MENTINE.

Rawârdez n' gotte, papa,

Vos allez savû tot.

COCKRAIMONT.

J' voux qu'on mè l' deie à c'st' heure.

MENTINE.

Ine minute di patiïnce,

(Elle va à l'intraie di l'ouhe dè l' couhenne et fait sègne à Joliet dè v'ni.)

Loukl, c'est lu qu'inteuze.

Scène XXIX.

M. et M^{me} COCKRAIMONT, MENTINE, HOUBA et JOLIET.

(Joliet inteuze rimouast comme à l' septainme scène.)

HOUBA, è l' loukant.

Ji n' kinohe nin Mossieu.

M^{me} COCKRAIMONT, à Houba.

Kimint, ci n' sèreut nin.....

HOUBA.

Nenni

MENTINE.

Veyez-v', papa ? Mame, vos l'êtindez bin.

Scène XXX.

M. et M^{me} COCKRAIMONT, MENTINE, HOUBA, JOLIET et GODINASSE.

GODINASSE, *entrant avou n' dépêche è l' main.*

Au nom d' la loi, ji tins çou qu' va cangi l'affaire,
Vochal çou qui ji r'çu dè l' pàrt dè commissaire.

JOLIET, à Mentine, *après avu loukl li dépêche po d'zeus
li s'pale da Godinasse.*

Ji veus qu' c'est di m' mononk.

MENTINE, à Joliet.

Cilà sûr vis k'nohe bin.

COCKRAIMONT, à Joliet et Mentine.

Qui racontez-v', vos deux ?

M^{me} COCKRAIMONT, à Godinasse.

Veyans les renseign'mint.

GODINASSE, *dinant l' dépêche à Cockraimont.*

Tinez, Moncheu, léhez, là d'vins ji n'y veus gotte,
Mes berrique sont d'manowe divins l' poche di m' capotte.

COCKRAIMONT, *prindant l' dépêche et léhant.*

« Bien connu ici. Est mon propre neveu. Conduite exemplaire. »

HOUBA, à Joliet.

Ji v's aveus pris po n' aute, Mossieu, vos v's è dottz.

M^{me} COCKRAIMONT, à Joliet.

Ji n' sés kimint.....

JOLIET.

Madame !

MENTINE.

Jè l' veus co pus volt.

COCKRAIMONT.

Ji n' m'ètinds pus là d'vins.

(A part.)

Vni l' trover è m' mohonne.

Avou les hâre di m' feume...

JOLIET, à Houbâ.

Vosse marih'mint s' pardonne,
N'a fahenne et fahenne, d'après tot çou qui j' veus.

HOUBA.

Si v' volez qu' ji v's è l' deie, l'aute Joliet, c'est m' nèveu.

(A Cockraimont.)

J'aveus volou v' prév'ni sins n' nè dire davantège,
On n'ainme nin dè r'clamer on pareie parintège.
J'esteus lon di m' doter qui n'aveut deux Joliet,
Ji k'nohéve mi nèveu comme on mâva sujet,
C'est poquoi qui pinsant qu' voléve hanter vosse feie,
A l' vole ji v' sicria, ca ji trônnéve por leie.

MENTINE, à Houbâ.

Mossieu Houbâ, hoûtez, tot çoulà est rouvl.

GODINASSE, à part.

Ji sos téll'mint honteux qui j' n'è l' wesse pus loukt.

COCKRAIMONT.

Ji pass'rè là-d'sus, min.... poquoi les hâre di m' feume.....

GODINASSE, qui loukè à l' finiesse,

Ah ! ha ! Vochal Rabot, n' sallans comprinde appreume.

Scène XXXI.

M. et M^{me} COCKRAIMONT, MENTINE, HOUBA, JOLIET,
GODINASSE et RABOT.

GODINASSE, à Rabot qu'intèure.

Au nom d' la loi, Rabot, nos nos avans marri.....

M^{me} COCKRAIMONT, à Rabot.

Rabot, i n'a qu' vos chal qui pôle tot réclârci,
C'esst ainsî qui v' wârdez les trêsr qu'on v' confeie !

COCKRAIMONT.

Awet, c'est vos qu'est câse di totte cisse comêdeie.

RABOT, à Joliet, li d'nant l' main.

Ah ! vos v'là, camarâde.

(A Madame Cockraimont.)

Ji creus qu' vos m' pardonrez,
Qwand vos sârez turtos comme l'affaire s'a passé.

M^{me} COCKRAIMONT.

Poquoi v' sâver vos deux ainsî d'on reud ravenne ?

RABOT.

Vos l' comprindrîz, Madame, si vos sintîz mi serenne,
(I mette si main so ses rein.)

Nos coris tell'mint foirt sins saveur wisse moussi,
Qui j'alla d'vins on dá toumer jusqu'à gozi.

COCKRAIMONT.

Et Godinasse don lu, qui n'y a veyou gotte.

GODINASSE.

Ji n' mi vas nin doter qu' vosse feume a prusté s' cotte.

COCKRAIMONT.

Min ji n' comprends nin co, çî n'est nin clér assez.

RABOT.

Po mette tot l' monde à l'âhe, ji v's èl va dire, hoûtez :

(*A Cockraimont.*)

A pône estlz-v' sôrti qu'ine timpesse sins pareie,

Vina tot s'dilahant nos aminer l' nutteie;

(*Mostrant Joliet.*)

Divins des vôiê contrâve surmint qu' Mossieu s' pierda

Vèyant chal dè l' loumîre, li pauve coirps nos d'manda

Po zintrer, et Madame, amistâve et si bonne,

Mi dèrit st'ossi vite : rîçuvans-l' è l' mohonne,

V' s'estez chal. Il esteut tot frêhe, ses hâre gotti,

Kimint l' lèyî ainsi ? Min qwand nos n' nos trovi

Qu' nos deux, ji li fa mette les mouss'mint da Madame,

So l' tims qu' les sonke souw'rt.

COCKRAIMONT.

Ah ! j'y sos.

MENTINE, à Madame Cockraimont.

Oyéz v', mame.

(*Madame Cockraimont fait sègne qu'awet.*)

HOUBA.

Li pus coupâbe, c'est mi.

COCKRAIMONT.

Vos ! ji v' sos rik'nohant,

D'avu fait po Mentine comme po vosse prôpre èfant.

JOLIET, à Houbâ.

Binlon d'avu mâ fait, min c'est vos qu'avanche

Çou qu' ji sohaitve tant ; i fât qu' ji v's è r'mercihe.

(*A Cockraimont*)

Si r'sèchant des affaire les maïsse mi r'mettet tot.

Po les r'prinde ji koirève ine feume, comme dit li spot,

Ji l'aveus rescontré,

(*Mostrant Mentine.*)

Elle m'esteut destinaie.

Elle convint po l' commerce, elle est bin ârgotaie,
Et puis si j' deus v's è l' dire, ji creus qu'elle m'ainme on pau.

M^{me} COCKRAIMONT.

On pau ! ni v' giinez nin, vos polez dire baicôp.

JOLIET, à Cockraimont et à Madame Cockraimont après avu hosst
s' tiesse à cisschal po l' rimerci.

C'est poquoi ji v' dimande di m'accoirder Mentine.

MENTINE.

Papa, j'a vosse parole.

COCKRAIMONT.

Qu'ennè direz-v', Fifine ?

GODINASSE.

Il a l' linwe bin pindowe.

HOUBA, à Cockraimont.

Ji creus qu' vos n' sârfz foû.

RABOT.

Qwand c'est qui fait si bai, poquoi d'mander s'i ploût ?

COCKRAIMONT, à Madame Cockraimont.

N'a pus à balziner, i fât dire veste ideie,

C'est l' moumint ou jamâie, on d'mandé li main d' vosse feie.

M^{me} COCKRAIMONT.

Is sont fait onk po l'aute, on n' sâreut l's espéchi
D' s'ainmer.

COCKRAIMONT.

J'a d'né m' parole, ji n' l'iret nin r'sèchi.

GODINASSE.

Tot s' passe par devant moi ! !

MENTINE.

Nosse jôie est bin ètire.

JOLIET.

A fisse qui j' seûie à mi âle et qui Mentine pôie dire,
Qu'elle esst hûreuse.....

MENTINE.

Victôr !!

GODINASSE, *à part.*

On l' dihéve on brigand.

M^{me} COCKRAIMONT, *à Joliet.*

Qwand on n'a qu'ine éfant, vos savez, on l'ainme tant.

JOLIET.

C'est poquoi nos n' frans pus qu'on manège tos essonne,
Pus esst-on à s'ainmer, mix suppoite-t-on ses pône.

GODINASSE, *à Rabot.*

Tonne di bire ! maisse Rabot, ça va tambour battant.

(Rabot fait sègne qu'awet, tot s' frottant les main.)

JOLIET, *à Houba.*

C'est vos qu' sèrè l' pàrrain di nosse prûmî éfant,
Si çoulà pout v' dûre ?

HOUBA.

Mi, ji l'accepte avou jôie.

M^{me} COCKRAIMONT.

Volà qu' tot-à-fait rotte comme so on coron d' soïe.

COCKRAIMONT, *loukant à s' monte.*

A c'ste heure, il est d'jà târd : vos nos là câsi d'main,
Il est tot près d'meie nutte.

RABOT.

Chal d'on còp qué cang'mint !

Avou tot çoulà, mi, ji sos qwitte di l'ovrège.

MENTINE.

C'est vos qui fornih'rè nos aïesse di manège.

M^{me} COCKRAIMONT, *séchant si homme di costé.*

Vos m' promettez qu'à c'ste heure vos n' sèrez pus jalot ?

COCKRAIMONT.

Dire qui j'a crèyou v' veie saule à costé d' Rabot ! ! !

(I s' bouhe so l' front.)

GODINASSE, *à part.*

Vos les là tot contint et mi ji d'meure è l' qwatte,
Tant qui l' fiér est bin chaud, dispaichans-nos dè l' batte :

(Séchant Joliet po l' bresse et fant l' salut militaire.)

Li plèce di gârd'-champète rappoite bin pau d'èidan.

Si vosse mononk polève mi fer noumer agent,

J'a siervou les lancé, ji sàreut è l' police

Fer respecter la loi.

(I vout sécht s' adbe, à part.)

Hie ! comme ji sos rouvisse !

JOLIET.

J'àrè bonne sogne di vos.

GODINASSE, *à Madame Cockraimont.*

Mi qu' l'aveut st'appougnt.

M^{me} COCKRAIMONT.

Vos n'è l' kinohéz nin.

MENTINE.

Jans, c'est déjà rouvi.

JOLIET.

Li hasârd m'a siervou comme ou dit st'à l'ideie,

Ca ji n' m'attindève wère.....

COCKRAIMONT, *li côpant l' parole.*

Vout-on beure ine boteie ?

RABOT.

Quelle belle parole ! ! !

HOUBA.

L'affaire ni sâreut mix fini.

*(Is s'avancet turtos so li d'vant de l'scène divins l'ordre suivant :
Rabot et Houba, Mentine, Joliet, Madame Cockraimont et Cockraimont. Godinasse
qui s'tineve en éri si vint mette inte Joliet et Mentine qui s'rissechet on peu di
chaque costé sins s'lacher les main.)*

GODINASSE, à haute voix tot stindant les deux main.

L' Mayeur n'estant nin chal, Godinasse vous unit.

(Après, Godinasse prind Joliet et Mentine po les main.)

Li teule tome.

FÂTE DI S'ÉTINDE

COMÉDEIE-VAUDEVILLE EN INE ÅKE,
EN VERS

PAR

D.D. SALME.

DEVISE :

Corège, Wallon,
Brôk'tez l'Thon !

OUVRAGE COURONNÉ PAR LA SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE

(MÉDAILLE DE BRONZE.)

PERSONNÈGE :

JOSEPH.

DADITTE, *si femme.*

CHANCHET.

LORINT.

} *camèrâde da Jôseph.*

Li théâtre riprésinte ine pièce borgeuse ; à prumi plan, à l'hainte main, ine finiesse egordineie ; à deuzainme plan, l'ouhe de l'chambe à doirmi ; à prômi plan, à dreute, ine basse gard'roûbe ; è fond l'ouhe d'intréie ; tâve, choire, etc.

ANESSE.

Deux lette ; ine châsse avou des fiér et on lonhai d'laine ; ine boteie et deux verre à pêket ; è l' basse gard'roûbe, on jâgau et on beniket ; on bordon ; ine bagoe.

FÂTE DI S'ETINDE

COMÈDEIE-VAUDEVILLE EN INE AKE.

Scène I.

DADITTE.

DADITTE.

Les homme, les homme ! Qu'on n' mi jâse pus d' ces coide à pinde ;
Qui n' sos-je co l' jou di d'vant qui ji m'a leyî prinde,
On n' m'âreut pus, allez, dè mons si haïet'mint ;
Ji mettreus kesse et messe, et qui n' mi vòreut nin,
Pòreut trossi ses guette. Qué bai hasârd tot l' mainme
Qui j'a fait tot s' posant ç' jojo qui dit qu'i m'ainme
Et qui m' vind, tot m' bâhant, comme li rossai Judas !
Mains v'nez co m' rabressi, ji v' hagn'rè, mi, gaga.
On z-a raison dè dire : dinnez l' pld, on priud l' jambe ;
Après journèie fineie, Moncheu d'manève è s' chambe
Et s'y plaihive ; mains, mains, c'esteut so li k'minc'mint,
On fève si boke di souke ! Pinsant qu' c'est d'anôiemint,
On jou qu' l'esteut grigneux, ji li dis qu'ennè vasse.
I n' rawârdève qui l' mot ; dispôie i batte carasse
Tos les jou dè l' samainne... Et ci n' sèreut co rin
Si n' mi trompève nin co comme el fait, li fâx chin !

(Séchant n' lette foû dè l' poche di s' ventrin.)

Air : *Bonum vinum.*

Cisse lette, comme eune et deux fet treus,
Mi fait veie qui j' sos n' ênoçinne ;
Qui tot çou qu'on m' raconte j'el creus,
Comme mi qu'n'a nin traze è l' dozainne.

Qwand j' pinse bonn'mint qu'à câbaret
Noste homme s'amûse, noste homme côûret,
Après quéques hacha
Qu'ine autè kirècha ;
Mains haltè-là,
Moncheu, v's allez m' payi çoulà ;
Ca ji v' sûrè,
Ji v's attrap'rè,
Po v' fer k'nohe, après vos j' brairè !
Comme vosse Maròie, qwand ji v' tinrè,
Tant qu' j'aré des ongue à mes dengt
Ji v' frè-st-on masse à tos les deux.

(Si ristournant vès l'ouhe dè fond.)

Ni fans l'èqwance di rin, vo l' ricial, li pilâte...

(Elle hoâte.)

C'est lu-mainme.

(Elle va tricoter à l'finiesse.)

Scène II.

DADITTE, JOSEPH.

JÔSEPH, à pàrt, tot loukant s' feumme è cwèce.

Elle mérite d'esse battowe co pé qu' plâte.

Mains fans l' sùti.

(Haut.)

Bonjou poïette !

DADITTE, sins s' ristourner.

Bonjoû coquai !

JÔSEPH, avou moqu'reie.

Qué doux no qu' vos m' mettez !

DADITTE, dè mainme.

Vos m' dinnez 'n' ossi bai.

JÔSEPH.

Av' aponti mes hàre ?

DADITTE.

On v' siève tot fêr à l' lette ;
Qwand vos l's ârez moussi gn'a pus qu'on còp d' hov'lette...
Mains ni sopez-v' nin d'vant ?

JÔSEPH.

Ji n'a nin faim, p'tit cour.

DADITTE, *à part*.

Oh ! coulà j'el vous creure, ine feie qu'on vike d'amour...

JÔSEPH, *à part, tot moussant à gauche*.

Ji creus qui po n' vache d'ôr elle ni qwittreut l' finiesse.

Scène III.

DADITE, *après l'avu louki sorti*.

Qwantes feie, à rése d'à c'ste heure, m'a-t-i louki po n' biesse ?
Mains v' n'el frez nin po rin ; waitiz bin vosse pai,
Vos sârez çou qu'i cosse dè mâ v' kidûre, napai !
Nos avans tos nos creux qu'i fât bin qu' nos poirtanse ;
Fans n' foice so nos aute-mainme po qu'i n'âle nolle dotance.

(Tot tricotant.)

AIR : *Ma tante Urlurette.*

1.

Bâcelle, poquoi tant hanter ? *(bis)*
C'est l' bonheur qui vos r'boutez ; *(bis)*
Po v' marier v's estez haïette.
Turlurette, *(bis)*
Ma tante Urlurette.

2.

Hôtez don voste amoureux, *(bis)*
Vos ârez chache tos les deux. *(bis)*
A l' complaire si v's estez prête.
Turlurette, *(bis)*
Ma tante Urlurette.

3.

Tant qu' n'âret nolle aute qui vos *(bis)*.
I pass'ret s' veie à vos gn' no, *(bis)*
Tot v' rabressant à picette.
Turlurette, *(bis)*
Ma tante Urlurette.

4.

Si vos li dûhez todis *(bis)*
Ottant d'esse è paradis ; *(bis)*
Mains s'il a p'chi quéque jouquette...
Turlurette, *(bis)*
Ma tante Urlurette.

5.

Vos estez-st-ine feumme di mons, *(bis)*
Voste homme sèret on démon. *(bis)*
Et l'infèr vis droûv'ret s' poite !
Turlurette, *(bis)*
Ma tante Urlurette.

Scène IV.

DADITTE, JOSEPH.

JÔSEPH, à l'gucûie di l'ouhe, à pàrt.

Çou qu'elle chante sèreut vraie si ç' n'esteut ristourné.

DADITTE, à leie mainme.

S'il a hoûté cisse-là, bîn sûr qu'i l'a hounmé.

JÔSEPH, bregant.

Hai là !

DADITTE, pochant è l'air.

Quêlle paw !

JÔSEPH, li d'nant l'brousse.

Dihez don, Turlurette,

Ji v' rettinds po m' dinner li dierrain còp d' hov'lette.

DADITE, *tot l' hov'tant avou l' bois dè l' breusse, à pâr.*
Mutoi qu' sèret l' dierrain.

JÔSEPH.

Wâie !

(I sint si spale.)

DADITE.

C'est on còp d'amour.

JÔSEPH.

Eh bin ! wârdèz-l' por vos, qu' ji n' vis el rinse à m' tour.

DADITE.

Vos 'nn' estez bin capâbe !

JÔSEPH.

Ni m' qwèrez nin quarelle,

Ca vos l' friz-st-à mâl-vât.

DADITE, *à pâr.*

Nos n'avans wâde, bai pièle,

Lì moumint n'est nin v'nou.

(Haut, tot li rindant l' breusse.)

Fât s'ètinde po les clé

Si j' sôrte ; liquèlle prindrez-v' ?

JÔSEPH, *mostrant l'ouhe di gauche.*

Lì cisse di cial.

DADITE.

Allez.

(Jôseph sôrte.)

Scène V.

DADITE, *pâmèie.*

Ci còp cial c'est po l' bon, ji veus qu'i n'a pus d'keure.

D'avance i s' cachève co, mains houïe i s' dimosteure...

Eh bin ! j'a p'chi çoulà, ji veus pus clér è s' jeu,
Et j' pous dire, sins minti, qu'il a des laid qwårjeu.

(Elle moussine ine pitite casake et mette on chapai.)

C'est so l' plèce dri Saint-Jâques, conte li meur di l'èglise
Qui les deux oùhai d' nutte ont, dit-st-on, pris leu gise.
Tûsans n' gotte à l' manîre à c'ste-heure qui j' m'y prindrè,

(Elle rapinse.)

S'i m'aparçût jamâie, à l' vole i m' rik'nohret...

Et s'is biset èvôie, li potèie est gâtèie !

(Prise rati'mint d'ine ideie.)

Prustans des hâre à m' fré, qui rin n' nos arrestèie ;
A feumme ji n' pous-st-avu qui mes pogne po bouhi,
Mousseie tot comme ine homme j'ârè 'n' canne po flaht.
Awet l'ideie est bonne... Mains qui frè-je creure à m' mame ?
Dihans-li l' vraie, qui c'est po fer 'n' farce à m' bouname.
Habeie ! dihombrans-nos ; mes plan sont bin tappé,
Et fire-ju di m' herna qu'is seyesse èwalpé.

(Elle sôrte po l' fond, Jôseph boutte si tiessse foû d' l' aute ouhe.)

Scène VI.

JÔSEPH.

C'est-st-on pau drole qu'elle sôrte... Wisse pout-elle esse èvôie,
Elle n'ireut nin quéque feie si poster so ses vôiè ?

(I rid'hind l' scène, après on sospir.)

A tot ji deus m'at'ni ; qwand on vout mâ tourner,
On n' louke nin so 'n' geie près, poquoi don si ginner ?
Mains c'est di m' fâte ossu, qwand l' chin n' wåde pus l' bièg'reie,
Li leup rissainme ses broke... è manège c'est pareie ;
Li feumme est-st-on trèsôr qu'i fât sèpi wårder !

(Ine pause.)

Esteus-je bouhalle ossi dè tot bonn'mint pinser
Qu'on m'èvôie âx plaisir sins qui, po d'sos l' palette,
I n' si passe ine saquoi ? C'est çou qu'on m' dit d'vins ç' lette.

AIR : *Des couplets de Jean Leblanc ; des Bibelots du diable.*

Vo m' là comme li grand hopai,
J'a des groubiotte so m' tiesse ;
Mains qu'is loukesse à leu pai !
Si j'el-z-atrappe so l' chaud fait,
Dabôrd à jônai
Ji casse on vanai...
Leie van' ret po l' finiesse.

(On fire so l'ouhe)

Ji creus qu'on bouhe à c'ste heure ! Intrez.

CHANCHET, *d'à d' foué, po l' trô dè l' sêrre.*

Mains, m' vix solé,
Po poleur droviér l'ouhe i fâreut avu l' clé !

JÔSEPH.

Il a raison tot l' mainme. Allez à l' deuzainme poite.

(I r'monte li scène.)

Scène VII.

JOSEPH, CHANCHET, LORINT, *intran po l' gauche.*

JÔSEPH, *évaré.*

Là, qui vo là, Chanchet ! Qué nouvelle ?

CHANCHET.

Elle est foite !

Hir ni m'avez-v' nin dit qu'ji v' houkasse tot passant ?

JÔSEPH.

Ji l'aveus foué dè l' tiesse.

CHANCHET.

Ou vos 'nnè fez simblant.

LORINT.

Enn' allans-n' ?

JÔSEPH.

Ji n' sàreus, mi feumme ..

CHANCHET.

Nos v'nans dè l' veie

Avou s' mère à cabasse.

(I gougne Lorint.)

LORINT.

C'est vraie.

JÔSEPH, binâhe.

Esteut-ce bin leie ?

CHANCHET.

Si v' n'el volez nin creure, leylz-l' là.

JÔSEPH.

Dian ji v' creus.

CHANCHET.

A la bonne heure paç' qui ji n'ainme nin les vireux.

LORINT, sèchant s' monte.

C'est qu' l'aweie toune, savez.

JÔSEPH, avâ les qwârt comme po l' restant dè l' scène.

Volez-v' rawâde ine gotte ?

LORINT.

Qn'avez-v' ideie dè fer ?

JÔSEPH.

Vos beurez 'n' pitite gotte.

(I tappe on côp d'odîe so l' finiesse, puis mousse è cabinet.)

CHANCHET, à Lorint tot s'assiant à l' tâve.

Fez-v' bin astème ?

LORINT, *tot mostrant l' finiesse.*

Il a pau d' ses oûie po louki.

(I r'gougne Chanchet po li mostrer Jôseph qui rinteûre.)

CHANCHET, à Jôseph.

Kimint, v' buvez l' gotte cial !

JÔSEPH, *implihant deux henna.*

C'est po qwand vint 'n' saki ;

Nin pus qu'à câbaret co jamâie j'enn' adusse.

LORINT.

Po plaire à s' feumme...

JÔSEPH.

S'i v' plaît ?

CHANCHET, *d'in' air di moqu'rie.*

Qwand mainme ci n' sèreut qu' jusse ;

Wisse sont les homme marié qui vont à câbaret

Les six joû dè l' samainne, sins qu'on n' vasse veie après ?

Mi, ji risq'reus l' paquet si j' touméve so 'n' sifaite.

(Jôseph fait l'équance dè quèrî 'n' saquoi so l' finiesse qui r'louke tofér.)

LORINT, *bas à Chanchet.*

I n'ôt gotte, i n'a pus qui l' tims dè fer l'awaite.

(Haut avou intinchon.)

On n' sèt çou qu' c'est d'ine feumme qui dè moumint qu'on l'a.

CHANCHET, *dè mainme.*

Ci n'est nin po Daditte seurmint qu' vos d'hez çoulà ?

Por mi ji n'è k'nohe wère qu'âyesse ottant d'èhowe,

Et si j'esteus Jôseph ji v' freus clòre vosse bajowe.

JÔSEPH, *sins fer astème à çou qu'is d'het.*

Allez-v' leyl hover vos gotte ?

CHANCHET *et* LORINT.

A vosse santé !

JÔSEPH.

Hâie ! on n' rote nin so 'n' jambe.

(Irimplie leu verre.)

LORINT.

Vos vùdiz so l' costé.

JÔSEPH.

Comme si j' n'el kèiève nin.

LORINT, si verre lèvé.

A l' pâie di vosse manège !

CHANCHET.

Dian, Lorint, chantans pour li pasqueie so l' mariège.

(Is s' lèvent.)

AIR : *Cadet Rousselle.*

CHANCHET à JÔSEPH.

Si ji saveus d'esse rescontré
Comme vos l'estez èdon, vix fré,
Vos m' vierriz dè l' Mohone dè l' veie
Gripper les gré treus, qwatte à 'n' feie ;
Mains d'vins meie nîmèro
Di ç' lotreie gn'a nouf cint zérò.

CHANCHET et LORINT.

(Essont.)

Mains, d'vins meie nîmèro
Di ç' lotreie gn'a nouf cint zérò.

JÔSEPH, à part.

Tant qu' gn'âie di nîmèro
Po m' pâr jî creus qu' c'est tos zérò.

LORINT.

N'è veyans-n' nin co tos les jou
Jône feie, l'ognai n'est nin pus doux ?
Qwand 'll' sont sposiè, c'est des houpralle !
Qu'on 'nn'a pawou pé qu' des macralle !
Divins meie nîmèro
Di ç' lotreie gn'a nouf cint zérò.

CHANCHET et LORINT.

Divins meie nîmêrô, etc.

JÔSEPH, à pârî.

Tant qu' gn'âie des nîmêrô, etc.

CHANCHET.

Enn'a qu'ont bin l' pice po v's avu,
Elles fet l' ginteie, li rouffe-tot-ju.
E manège elles flairet d' naw'reie...
J'el dis co : qui mette à ç' lotreie,
Divins meie nîmêrô
I trouv'ret sûr nouf cint zêrô.

CHANCHET et LORINT.

Divins meie nîmêrô
I trouv'ret sûr nouf cint zêrô.

JÔSEPH, à pârî.

Tant qu' gn'âie des nîmêrô, etc.

LORINT.

Des aute, cesse-là c'est co bin pé,
Juret qu' vos n' sêrez mâie trompé.
Mariêie, c'est-st-â deugt qu'on l's acsêgne
(Mettant deux dengt d'zeu s' front.)
Et l' bâbau s' trouve à n' belle essêgne !
Divins meie nîmêrô
Di ç' lotreie gn'a nouf cint zêrô.

CHANCHET et LORINT.

Divins meie nîmêrô, etc.

JÔSEPH, à pârî.

Tant qu' gn'âie des nîmêrô, etc.

CHANCHET, bouhant so li spale da Jôseph.

Les hût heure sont sonnêie, il est pus qui nosse tîmps,
Jâques Bolgi nos rawâde dèjà dispôie longtîmps.
Si nos n' 'nn' allans-st-à l' vole, i pout s' mette è l'ideie
Qui vos cannez.

JÔSEPH.

Nôna, ca s'i fât qu' ji v's el deie,
Tot li rindant dîx point ji wage dè l' batte éco;
El sèt bin.

LORINT.

Tant mix vât, ca l' ci qu' pâyeret li scot,
Si pau d' vin qu'on beuret...

CHANCHET.

Chasconk' si d'mèie boteie...

LORINT.

Tot magnant, mains après...

CHANCHET.

S' on n' fait rin à moiteie
Comme ji pinse bin qu'on fret, qwaite soper mon Guèrin...

JÔSEPH.

Ça costret sûr pus chîr qu'ine salâde âx haring;
Mains j' m'è fous.

CHANCHET.

J'el sohaite. Avez-v' hir voyou s' jowe?
Doze carambole èrote !...

JÔSEPH.

Il îret so l' grande cowe.

CHANCHET.

Estans-n' prêt ?

JÔSEPH.

Ji v' vas sûre.

LORINT.

N'allez nin trope târgi.

(Is volet sôrti po l' fond.)

JÔSEPH, *tot l'est mostrant l'ouhe di gâche.*

Por cial... mes complumint à camêrâde Bolgi.

AIR : *Des Pilules.*

CHANCHET.

N'allez nin trope tourniquer,
Il est grand tîmps d'attaquer.

JÔSEPH.

Si vos n'rotez vite exprès,
Sûr ji v' raksûrê.

(*Riprîse.*)

CHANCHET *et* LORINT.

N'allez nin trope tourniquer,
Il est grand tîmps d'attaquer.
Pusqu'i dit qu'i nos sûret,
I nos raksûret.

JÔSEPH.

Ji n'a wåde dè tourniquer,
Pusqui ji broûle d'attaquer.
Si vos n'rotez vite exprès,
Sûr ji v' raksûrê.

(*Jôseph les vic'dât, puis rid'hind l' scène.*)

Scène VIII.

JÔSEPH.

Il a fallou qui j'fais bon cour so mâtès jambe...
Ji pièdeus vingt soper qui ji n'qwittreus nin l'chambe !
I fât qui ji sêpe hoûie à quoi ji deus m'ê t'ni,
Et s'j'a l'prouve d'ine mâcule j'ârê rat'mint fini ;
Comme ces ênocints m'vé, qui j' lés co so l' gazette,
Ji n'a wåde di m' dinner l'côp dè l'moirt po n' mazette ;
C'est leie qu'âret 'n' daupainne qui comptret à piquet ;
Adon, po nos qwitter, nos frans chaque nosse paquet ;
Après, qu'elle si pormône avou s'mêre à cabasse..
Mains zels, qu'ont v'nou torate, sârlt-is çou qui s'passe ?
Ma frique j'el creureus bin ; l'pasqueie qu'is ont chanté...
Is n'ont mainme dit nou mot qui là d'sus n'aie poirié.

Mutoi qui ç'n'est nin d'hoûie ! Çou qui m'a sonlé drole
C'est qu'leie, todîs fîestante, ni m'a nin dit 'n' parole,
Et portant l'homme qu'on trompe on l' candôsaie. .

(On bouhe.)

Intrez !

Po l'aute ouhe. Qui sèreut-ce ?

(I'happe ine gazette po lère.)

Scène IX.

JOSEPH, CHANCHET.

CHANCHET.

C'est-st-èco mi, savez ;
Est-oe qui vos n' vinez nin ? Vos d'hîz qu' vos alliz m' sûre,
Ji rotte douc'mint, pinsant qui vos m'allez raksûre
Et v' lêhez.

JÔSEPH.

Ji n' sâreus bogî d' cial sins aidan,
Et m' feumme a pris sôr leie totes les clé des ridan.

CHANCHET.

Eh bin ! ji v's è prustrè.

JÔSEPH, *sins s' diringi.*

Vos estes bin oniesse.

CHANCHET, *fourmetté, à pâr.*

Si ji wèséve li dire !

JÔSEPH, *loukant àddirant, à lu mîrime.*

V'là qu'on drouve li finiesse.

CHANCHET, *à pâr.*

C'est qu'à c'ste heure j'a pawou qu' l'affaire ni vasse trop long,
S'i fève on côp d' mâlheur, mi ji freus dè l' prihon !

(Haut, tot pilant avou l' bousse è s' main.)

Dian, Jôseph, pârthans, volez-v' piède li wageure ?

JÔSEPH, di mâle houmeur, sins louki ju di s' gazette.

Seurmint qu'on rawâdret bin 'n' pitite dimèie heure !
On n'a nin dit d'abôrd à l' minute qu'on k'minc'reut.

CHANCHET, à pâr.

Lorint veut clér. Corans podri Saint-Jâques tot dreut ;
Sayans dè veie Daditte et contans li l'affaire
Têlle qu'elle est.

(Haut, avou r'gret.)

Ji m'è vas, Jôseph, ni târgiz wère.

(I sôrte po l' gauche.)

Scène X.

JOSEPH.

JÔSEPH, tapant l' gazette so l' tâve.

On direut qu' ci fourihe vormint po m' couïonner
Qu'i r'toune et puis qu'i vôiè à tote foice m'èminer ?
Ji broûlève qu'enn' allasse, po m' lèyi n' gotte è pâie...

(Amér'mint.)

E pâie ! El sèrè-je co ?

(Tot loukant l' finiesse, è colère.)

Ni s' mosteurret-i mâie ?

(Après on p'ût moumint.)

Enfin, vo là qu'i s' hâgne !

(Tot bawant, avou on ria foiret.)

Eie don ! qué bai valet,

On direut l' pache di cour avou ses rossais ch'vet !
A quoi tûse-t-elle, direus-je, s'enn' aveut qu'ont des gosse,
Qu'è l' plèce d'on bon plat d'zuite ont p'chl' n' assiette di mosse ?

(Si radressant à ci d'addivant.)

Allez don, laid chawî ! Kâkâ ! blanc-moirt navai !

Kimint wèsez-v' louki fou d'vos deux ouïe di vai ?

S'i ravise maie vosse gève, vosse coirps est-st-ine belle kråwe,
Et vosse catte deut pâmer qwand 'll' vis ôt fer : miråwe !

(Pria d'ine ideie.)

Rawårdez, laid marcou, s'elle pout vis eschanter,
Pé qu' six bolèie li joû ji v's ennè vas d'goster
Ou vos n' sèrez wère glot ; cangeans à pus habeie,
I fât qu' ji mousse ses hâre si j' vous qu'i m' prinse por leie.

(I mette on jâgau et on boniket qu'i prind foû de l' basse gard'rôbe.)

Sins avu pris mèseure çoulà m' va comme pondou.
Fans 'n' pitite gotte l'amour avou ç' laid porbolou ;

(I fait l'équance de tricoter.)

C'est-st-apreume qu'i m' prindret po m' feumme si ji tricote.
A c'ste heure fans li veyi qu'elle ainme bin li p'tite gotte.

(I mette li boteie et on verre so l'aspoia de l'finiease ; implihant s'verre, et l'lee, puis beut.)

A vosse santé, gaw' sain ! Volez-v' beure eune avou ?
Allons don, qwand il ainme, l'homme fait çou qui l'feumme vout.
Tot çou qu' vos v' fez hairi ! J'ennè beureus cò traze
Qwand c'est-st-à nos amour...

(I beut treus, quate verre enn'êrotte.)

I n' bâbihe nin, l' laid hasse !

Comme ine soris d'vins 'n' trappe si j' polève l'assèchi
Cial è l' chambre ! C'est-st-adon qui j' pôreus l'agerci.

(Après li aveur fait totes sôrt di sègne po l' houkt.)

AIR : *Ma Normandie.*

Vos, qui m' veut cial todis d' seûlée,
Dihez, n'ârez-v' nin pitié d'mi ?
Ni sos-ju pus vosse binamèie,
Nute et joû mi lairiz-v' gèmi !
Volez-v' mi r'taper d'vins les bresse
D'on bouname qui ji n' pons soffri ?...
Dian, v'nez co m' fer 'n' pitite caresse,
Qwand ji d'veus après còp mori !

(I li ecôte des bêche avou s' main, li drouve ses bresse, etc.)

(Si frottant les oûte.)

Là ! comme ji sos bablou !... C'est drole qui l' plèce valsaie,
Qui tot toune atou d'mi...

(I halkotte, puis s' tint à l' poïre po n' nîn toumer.)

Wisse a-ju mes pinsèie ?

(I s' lait gotter so l' chètre et s'aspôie so l' finiesse.)

(Li nute tome.)

Scène XI.

JOSEPH, DADITTE.

DADITTE, mousseie à homme.

Ji n' l'a veyou nolle pât...

(Dihindant l' scène, elle louke tot avd l' plèce, aparçuvant si homme.)

Odaï, c' n'est nin po rin,

Si madrombelle est cial ! Oh ! v' m'el pâyerez, vârin.

Ji n' voléve pus y creure, mains è m' chambe, à m' narène

Avu l' front dè fer v'ni...

(Corant d' aus, l' canne lèvéie.)

J' vas li casser li s' krène !

(Après l' avu r'louki, èwaréie.)

Kimint don, c'est Jôseph ! Qui vout dire tot coulà,

Estans-n' à Cârnaval ? Hà, hà, hà, hà, hà, hà !

(A boird dè l' scène, sérieux' mint.)

I n'est nin tims dè rire ; cial i gn'a 'n' talmah'reie,

Qui l' diale, po l' dik'mèler, si grettreut dri l'oreie.

D'aveur à m' plaine di lu ji n'ava nou sujet,

Jusqu'à rése d'hoûie todis ; ji r'cûs ci p'tit billet

Qui m' dit qui j' sos trompèie, qui m'ak'sègne jusqu'à l' gîse

Wisse qui j' pous trover mi homme et si anturlûre à l' sîse.

Ces mot, comme des attèche, fit on boffet di m' cour !

Comme eune qu'a pierdou l' tiesse, c'est hâre et hotte qui j' cours

Et j' trouve visège di bois tot costé... ji rinteure

Et cial, tote amaquèie, qu'esse qui j'y resconteure ?

Jôseph divins mes cotte et lu, qui n' beut mâie, sau!
A nos veie, on direut qui l' monde est l' cou-z-à haut !

(Tot l' riloukant.)

I fât qu' l'aie on sujet po s' diguïser...

JÔSEPH, *songeant.*

Laid boïe !

Vos sârez sûr po k'biu s' j' v's agrige.

DADITTE.

I baboïe.

A quî 'nn' âreut-i bin ? A c'ste heure i fât songi,
Divant qu' i n' si dispiette, comme j' deus m'arringi.

(Elle tâte on p'tit tîmps.)

Ji n' sés kimint m'y prinde... Fât-i d'mander qu' i vôie
Mi dire, mains haïett'mint, poquoi qu' n'est nin èvôie ?
Mains s' i li plaît d' sèpi poquoi, mi, qu' j'a sôrti..
C'est lu qu' poite li cou d' châsse... Prindans ine aute pârti.
Nos avans mutoi toirt et raison l'onk comme l'aute,
Et si j' bahe li prumîre, c'est li leyî l' main haute ;
Éployans 'n' aute moïen, j' sâre todîs l' fin mot...
L'ideie n'est nin si mâle, à l' rinde on pau jalot
Mutoi n' couret-i pus, comme el fait, les taviene.
Mains l' pus grande di mes sogne c'est d' li rire à l' narène !

*(Elle bouhe douç'mint so li spale du Jôseph qui lîve si tiêsse, puis s' riconke ;
après aveur haussî les spale, elle li k'hent.)*

Madame !

JÔSEPH, *tot estoûrdî et s' trêbouhant.*

Hein ! quoi, qu' volez-v' ?

(I frotte ses oûle et quere à s' mette d'aplomb.)

L'or wisse avez-v' intré ?

DADITTE, *discangeant s' voîx.*

Po l'ouhe, après aveur bouhf.

JÔSEPH.

V's avez bourdé,

Mi f...

(Si r'hapant.)

Ji l'aveus serré.

DADITTE.

C' n'est nin po li ch'minèie,

Portant, tot comme Hanserouf !

JÔSEPH, *va clicl'ter à l'ouhe, à part.*

Tins ! sèreut-elle rintrèie,

Puis leyî l'ouhe so sérre ?

(Haut et s' radouchant.)

C'est çou qui j' pinse ossi.

Mains qu' volez-v' don, jône homme ?

(I prend des air di veie feumme.)

DADITTE, *à part, tot fant 'n' foice po n' nin rire.*

Mon Diu, qu' t'es biesse ainsi !

(Haut.)

C'est l' cour tot trèfilant qui ji vins cial, nosse dame,

Vis jâser d' vosse bâcelle... ca v's estez sûr si mame.

JÔSEPH, *éwaré, à part.*

V'là 'n' ombâde après l' fiesse !

DADITTE.

J'ainme vosse feie, j'a vingt an...

JÔSEPH, *hignârdant.*

V's estez foirt po voste âge.

(D'ine air bonnasse.)

Hôtez on pau, mi éfant.

(A part.)

Sayans d' sèpi n' saquoi...

(Haut.)

Mi ji n' sos qu'ine voisène,

Èt nin s' mère, comme vos d'hez, l' crapaude est-st-orphilène ;

Elle est foirt rigwèrowe, li rossai d'âdivant
N'a jamâie ses oûie jus...

DADITTE, *riant*.

Kimint, li rossai J'han !

JÔSEPH, *tot paf*.

Poquoi riez-v' ainsi ?

DADITTE.

Pasqui c'est-st-ine aveûle,
Et l'pauve J'han louke sor leie comme i loukreut âx steûle
Sins veie ni l'eune ni l's autes... Vos n'el savîz nin, don ?

JÔSEPH, *babouinant*.

I pout avu 'n' basse vue...

(A part et honteux.)

Ji tome di pâmoison.

Aveûle ! I vat co bin, s' l'aveut veyou mes sègne
Et mes hège, i pôreut dire qui j' sos-st-on on crâne loigne !

(Haut.)

C'est tant mix vât por vos ; sèt-elle qui vos l'ainmez ?

DADITTE.

Si ji n' wèse co li dire, elle deut bin s'è doter.

Air : *Dans un baiser*.

Tos les jou, tot r'passant d'l'èvrège,
Ji salowe ciste ange di baité ;
Elle mi donreut tant dè corège
S'elle è fève ottant di s' costé !
Mains çou qu' m'anôie, elle si tint fire,
Et ça m'espèche d'êco doirmi...
Vos, qui li jâse, vîrîz-v' li dire
Qu' sins leie gn'a nou bonheur por mi ?

JÔSEPH.

Vos n'estez qu'on conscrit, permettez qu'ji v's el deie ;
Qwand c'est qu'on vout hanter, c'est d'abôrd dè l' jône feie
Qu'on sâye di s' fer bin v'ni... Portant, ji v' trouve hardi
D'intrer cial reûtabelle !

DADITTE.

J'ennè sos-st-à r'pinti,
Ji direus bin comme vos ; po m' dinner cisse hardiesse,
I fât creure qui l'amour m'aveut fait tourner l' tiessie.
Ça pôreut li dispaire, enn' allez nin moti ;

(Joseph hosse si tiessie po dire âmen à tot çou qu'elle dit.)

Dihez-li, ji v's è preie, qui j' sos brave et ginti,
Qui ji l'ainme comme mes oûie, qui ji n' sos nin saulêie,
Qui, po l' veie divant mi, j' pass'rè m' veie è l' coulêie...

(Joseph rimonte li scène.)

Vos n' hoûtez pus ?

JÔSEPH.

Sia, c'est po prinde li quinquet.

DADITTE, l'arrestant.

Nôna, ji m' sâve.

(Nahant d'vins ses poche.)

Tinez, v' là po beure li cafet.

Mainz on bon crâs, savez.

(Fant l'êwarêie di n' nin trover s' boûsse.)

Là ! qu'a-je fait di m' manôie ?

(Sêchant 'n' bague foû di s' deugt.)

Prindez cisse bague è l' plèce, ca jamâie ji n' rinôie

Ine saquoi qu' ji promette.

(Elle rimonte li scène, Joseph el rid'dât.)

Fez comme j'a dit, si v' plait.

JÔSEPH.

Comptez d'sus, mainz 'n' aute feie vôs westrez vosse chapai.

(Daditte côurt évôie et Joseph reie tot r'clapant l'ouhe drî leie.)

Scène XII.

JOSEPH.

JÔSEPH (rid'hindant l' scène tot s' dimoussant.)

Dimoussans-nos ; ji deus raviser 'n' rapêheie,

Et s' rapinsans-nos 'n' gotte ; c'est-st-assez mâtâheie...

A-ju fait quéque laid songe ou sos-je èmacallé ?

I fallève àddiseûr qui j' m'allabe paur saulé.

(Il esprend l' quinquet et tot jâsant i s' broûle avou l'allumette.)

Ca les gotte qui j'a bu mi tribolet è l' tiesse,

Comme les houmeu d' pèket divet esse sovint biesse !

(I l' mette les hâre di s' feumme è l' basse gard'rôbe.)

Riv'nans à nos mouton, sayans d' les fer mailer :

Po 'n' lette sins signateure, qui j'àreus d'vou broûler,

Ji vins fer n' louffe à m' feumme, sor leie j'a des dotance ;

Elle pinse qui j' seûie èvoïe, mains j'enn'a fait qu' l'èqwance ;

Elle sôrte à s' toûr, qui fais-je ? Avou ses hâre moussi,

Comme li chet qu' sint 'n' soris ji vins m' mette à waiti

Après 'n' aveûle, s'i v' plait ! Et po coulà ji r'naque

So 'n' wageure qui j'a fait ; on m' va traiti d' polaque,

Qui j'a cané po l'aute... A don, sins m' kitaper,

I fât, li pauce à haut, qu' j'el zi pàye à soper.

Ji passe co so coulà, mains l' pus bai d' l'avinteure,

C'est l' binamé gros mâie comme è s' mohone qu' inteure,

Tot d'mandant qui ji disse ine bonne parole por lu

A m' feumme... vo là n' maweure ! Après leie enn'a pus.

Il est-st-oniesse portant, i m' foircihe mainme dè prinde.

Po m' payi d'on siervice qui ji n' sâreus li rinde,

Fâte d'aidan, si bague d'ôr... di l'ôr di cou d' filou,

J'ennè sos pus qui sûr... Wisse est-ce qui j' l'a mettou ?

S'on n' pout li fer plaisir i râret todis s' bague.

(Tot loukant l' bague à l'loumire, todis pus éwaré.)

Mains qui veus-je... est-ce à creure ? N'est-ce nin mi esprit qui
[bague ?

Nenni ; v'là s'no gravé disos deux blamants couër...

Daditte, ji n' pinsève nin qu' vos m' jow'riz des s' faits toûr !

J'àreus d'vou m'è doter portant, nolle aute qui leie

Ni polève droviêr l'ouhe ; profitant dè l' nuteie,

Fant l'homme, discangeant s' voix, c'est 'n' farce qu'elle m'a jowé.

Qwand j' vola prinde li lampe, èvoïe elle s'a saiwé

Pawou d'esse rik'nohowe. Mains nos allans-t-esse bouffe,
Ca ji prindrè mi r'vinge, et j' vous qu'on m' mette ine crouffe
Si ji n' wangne nin l' pârteie !

(I mette li bague è l'poche di s'côrsulet),

Riv'nez qwand vos volez

Et sèchîz-v' fou d' l'ourbire... si tote feie vos polez.

AIR : *Cà fait, cà fait toujours plaisir.*

Vintrin'mint vos d'vez rire
Di m'aveur couïonné;
C'est vos qui m'a fait s' crier
Histoire di m' fer damné.
Li farce fout bin jowèie,
Ca biess'mint j'a stu pris,
Mains l' trappe est-st-aprestèie
(Fant sègne avou s' deugt.)
Qu'à vos pitites soris !
Comme dit li spot : *Qu' rîret bin,*
C'est l' ci (bis) qu'el fret l' dierrain.

Scène XIII.

JOSEPH ; on pau après, DADITTE.

JÔSEPH, riant tot loukant l' chässe qui les fiér sont sèchî fou.

J'a fait d' l'avance à s' chässe... Westans-l' à pus habeie...

Et s' dihalans l' finiesse des deux verre et l' boteie.

(I mousse è cabinet, Daditte boutte si tièsse à l'ouhe de fond.)

DADITTE.

Ji n' wèse quâsi rintrer ; mi rattinrè-ju bin

Di li rire è visège ? Ji n'è sés vormint rin.

(A Jôseph, qui n' fait simblant d' rin tot v'nant fou de cabinet.)

Vos estez d'jà riv'nou ?

JÔSEPH.

Vo là 'n' fameuse hapèie,

Mains wisse avez-v' situ, vos ? Ji v' pinsève bisèie !

Si c'est tos les jou l' mainme, nosse chambe deut s'anoyt
Di s' veie si sovint vûde.

DADITTE, *riant*.

D'hez peur qu'elle deut bâyi !

(*Sérieus'mint.*)

Ji n' boge mâie qwand v' sôrtiez ; c'est bon qui m' soûr Tonette
M'a d'mandé qui j'allasse hoûie rimonter l' côrnette
Di m' mame.

JÔSEPH.

Et v' n'avez stu... qu' là ?

DADITTE.

Vèrité d' mon Diu !

JÔSEPH.

On n' jeure nin po çoulà ; c'est là qui v's avez stu,
C'est tot, j' n'y veus nou mâ.

DADITTE, *avou moqu'reie*.

Mains vos, sins v' fer nou r'proche,
Po raccori si timpe avîz-v' li diala è l' poche ?

JÔSEPH.

Oh ! nenni, po l' moumint j' sèreus-st-â câbaret
S'on n' m'aveut fait 'n' laide farce ; mains ji m'è sovînê,
Ca ji n' sés s' j'îrè co.

DADITTE.

Taîhîz-v' don, vos m' fez rire,
Kimint heûr on s' fait pleû ?

JÔSEPH.

Vos l' vierrez, leyîz-m' dire :
Vos savez qui ji jowe â billârd tos les jou,
C'est l' seul plaisir qui j'âie... â pus qui vos...

(*Il vout l' rabressâ.*)

DADITTE, *tot t'riloukant.*

Tot doux !

JÔSEPH, *à part.*

Vos vôrez bin torate.

(Haut.)

A ç' jeu j' sos d'ine tôle foice
Qu'à professeur Goffard ji pous mainme tini tiesse.
On jâséve di mes côp hîr, qwand on Jacques Bolgi,
Qui n' mi k'nohe, qu'esteut sau, conte di mi vint wagi
Qwate soper qu'i m' battret ; ji tins l' wageure po bonne
Et ji r'vins ; lu d'meure co, mains tot l' monde el couïonne ;
On li fait mette cawsion tot li d'hant qu'il a toirt
Dè fer n' sifaite wageure, qui por lu j' sos trop foirt ;
Mains qu' j'a n' soûr qui jowe bin, s'i vout qu'elle prinse mi plèce,
Qui ji pâyerè s'elle piède .. Il accepte, li Janfesse !
Po 'nnè rire davantège, is li d'hît : si ti voux,
Elle est s' pitante, ti frè mainme ine accoird avou.
Chanchet m' raconte çoulà, ji raccours cial à l' vole
Et j' vins moussi vos hâre po li fer cisse friole,...
Mains qwand l' diale n'el happe nin ! Li faree a mâ tourné,
I n' m'a nin v'nou qwèri ; c'est mi qu' est couïonné,
Ca j' deus payi li s'cot.

DADITTE.

Fîlz-v' âx camèrade !

Is v' vindrît mainme à piète.

JÔSEPH.

Po çoulà j' n'a pus wåde ;
J'enn'a stu trop mâva, ji crèhéve ; c'est-st-à pont
Qu' ji m' vingea so vosse châsse tot 'nnè râyant les pont.

DADITTE.

Vo là, loukîz, 'n' saquoi ! C'est tot ?

JÔSEPH.

Rawârdéz 'n' gotte ;
Ji n' sés beure, mains d' colére ji home qwatte verre èrotte,
Ji div'na peur makasse... Ji veyà si bablou
Et m' tiesse tournève si foirt qui j' m'ârè-st-èdoirmou.

DADITTE.

Bin, vos polez v' vanter d'aveur hoûie fait des belle,
Et v's ârez po 'n' hapèie à veie clér è vosse hiele !
A k'bin monte-t-i, li s'cot ?

JÔSEPH.

A 'n' quarantaine di franc.

DADITTE, *pâmèie*.

Et qui pâyeret çoulà, d'hez ?

JÔSEPH, *freud'mint*.

Onk di vos galant.

DADITTE, *foirt mâle*.

Glôs t' bèche va, bâbinème.

JÔSEPH, *pahûl'mint*.

Madame, ji n' dis qui l' vraie.
Ji n' l'âreus mâie crèiou si ç' n'esteut qu'à l' vesprèie,
On jône mon-cœur da vosse n'aveut, sins halkiner,
Moussi cial è nosse chambe pinsant bin v's y trover.

DADITTE, *riant*.

Ha, ha, ha, ha, ha, ha ! Quèllès pousse è l'oreie
Qui v' sayiz di m' boutter !

JÔSEPH.

Quoi, vos pinsez qu' ji reie ?
I m' prindève po vosse mère à veyt mes mouss'mint,
Mains j' d'ha qu' j'esteus 'n' voisène ; adon, d' ses sintumint,
Di l'amour qu'i r'sintève i m' fat 'n' si belle imâge !...
Si ji les d'véve discrيره i m' fâreut 'n' fameuse page.

Puis m' dinna po qu' ji v' jâse por lu, li pauve valet,
Fâte d'aidan, 'n' belle bague d'ôr qu'est-st-è l' poche di m' gilet.

(Aspoiant so les mot.)

J'a dit qu' pâyereut li s'cot... Kimincîz-v' à comprinde ?

Po n' nin veie clér è m' hielle longtims ji l'irè vinde.

(I r'louke si femme po d'zo air.)

DADITTE, *fait on mouv'mint, à pârt.*

Vo m' là pisseie.

(Haut.)

Vos n' frez nin 'n' sifaite keure.

JÔSEPH, *freud'mint.*

J'el frè.

DADITTE.

Leyîz-m'el on pau veie; s'elle mi va j'el rach'trè.

JÔSEPH.

Kibin ?

DADITTE.

Où ! nin si chîr.

JÔSEPH.

Kibin ?

DADITTE.

Nin po quarante.

JÔSEPH.

Ji n'el lach'reus nin co po trinte nouf franc nonante.

DADITTE.

S'elle mi dût, ji v' les donne.

JÔSEPH, *li mettant è s' deugt, mains sins l' lacher.*

Pà, c'est tot vosse paquet...

(Tot li r'séchant.)

Mains qu'avez-v' fait dè l' vosse, li cisse di vosse bouquet ?

DADITTE, *à pârî, tot s' diwaibant d'on pas.*

Il est pé qu'on macrai; vo là bin 'n' aute dondaine !

JÔSEPH.

Qwand on vout dire li vraie, on n'est nin si longeine
A responde.

DADITTE.

J'el vas dire comme à k'fesse : ç'esteut mi.

JÔSEPH, *fant l' mârva.*

Vos bourdez.

DADITTE.

Mains, mon Diu, leyîz-m' on pau fini...

JÔSEPH, *breyant.*

Ji n' vous pus rin sèpi.

(On fire so l' poite.)

DADITTE, *tot mettant s' main so l' boke di si homme.*

Tailîz-v', volà qu'on bouhe...

JÔSEPH, *riboutant s' feumme.*

C'est bin sûr l'agaïon, jî m' vas li droviér l'ouhe.

Scène XIV.

LES MAINMES, LORINT.

LORINT.

Excusez-m' tos les deux di v' dîringî si târd....

JÔSEPH, *il fant dès sègne.*

Et Chanchet ?

LORINT.

I m' rawåde. C'est justumint di s' pârî
Qui j' vins v' trover...

JÔSEPH, *li côpant l' parole.*

Poquoi ni vint-i nin lu-même ?

LORINT.

Il a bin trop pawou qui v' n'el râyisse po l' kainme.

JÔSEPH, *eward.*

Po l' kainme !

DADITTE.

A qué sujet !

LORINT.

S'el fât dire en on mot,

C'est lu qui v's a rindou l'onk di l'aute si jalot.

(Dadite et Joseph si r'louket droidmint.)

DADITTE, *à pârt.*

Tins, tins !

JÔSEPH, *à pârt.*

Vo là l' kwakwa.

LORINT.

Volez-v' bin qu'ji m'assisse ?

JÔSEPH.

Hapez n' chère, Lorint.

LORINT.

Ci n'est qu'ine éfantisse,

Et vos m' friz bin plaisir à l' prinde dè bon costé.

(A Joseph.)

Vis r'sov'nez-v' qu' hîr à l' nute qwand nos v's avans qwitté,

Qui Chanchet, tèniss'mint, vis d'manda treus, qwatte feie,

Si v's estîz sûr dè v'ni ? Vos li d'hîz : ji m' rafeie

Mainme, po li d'ner 'n' lèçon, dè splainkî Jâcques Bolgi ;

Il a 'n' gotte trope di bêche.

JÔSEPH.

Awè, vos m' fez r'songt
Qui ji li dèris mainme : à mons qu' j'âreus l' fiv'laine.

LORINT.

Çoulà li d'na l'ideie di v' jouer cisse dondaine ;
Sins sèpi çou qu'i fève, po qu' vos n' vinahiz nin,
Vos r'çûvîz 'n' lette, dè mainme qui vosse feumme.

DADITTE.

Oh ! l' laid chin !

LORINT.

Ça fa cori Daditte après vos, dri Saint Jâques

(Joseph rilouke si feumme.)

Dismettant qu'è vosse chambre on v' fève creure à mirâke
Tot fant r'veie ine aveule ; est-i vraie ?

(Daditte rilouke si homme.)

JÔSEPH.

Laid jubet !

LORINT.

I v'na mainme jusqui cial veie si ça fève effet ;
Mains j' li drovia les ouïe, adon 'nn' ava 'n' telle hisse,
Qui ji n' wès'reus jurer qu'enn'âret nin l' jennisse.

(I s' dresse.)

I v's ennè d'mande pardon, tot d'hant qu' vos n' pâyerez rin,
Qu'i s' chèg'ret di tot çou qu'on sièvret mons Guérin...
On porsûreut l' nolu qui freut-st-ine keûre pareie ;
Mains on s' passe co 'n' saquoi divins l' camèràdreie.

JÔSEPH, après s'avu 'n' gotte rapinsé.

Ji li pardonne ; seul'mint, qui 'nn' vasse mâie s'è vanter,
Ca, divant l' tribunâl à l' vole j'el fais citer ;
D'abôrd ji wâdrè l' prouë ; qwand n' donreut qu' des sonnette,
Ji l'èvoierè huffler, s' ji n' li casse nin l' hanette.

LORINT.

Ji mettreus m' tiesse so l' blok, i n'a wåde dè moti.

JÔSEPH.

Dihez-li bin, s'el fait, qu' l'âret à s'è r'pinti.

DADITTE.

Po çoulà qu' louke à s' sogne.

LORINT.

I n' pout mâ, soûr Daditte ;
I mourt d'avu 'n' response, ji ll poite à pus vite.

(I vout sôrti, Jôseph el ritind.)

JÔSEPH.

Awè mains, ç' n'est nin qwaite, c'est cinq soper qu'i fât,
Ca j' n'y vas nin sins m' feumme.

LORINT, *tot binâhe.*

Là d'sus ji brais : Vivât !

AIR : *Le petit homme gris*

LORINT, *foirt joyeus'mint.*
Nos allans fer gogoie !

JÔSEPH, *dè mainme.*

Sins qu' çoulà n' nos cosse rin,
Fré Lorint.

DADITTE, *dè mainme.*

Nos magn'rans-st-ine crâsse poë...

LORINT.

Bin mix, 'n' cane âx navaï,
N' tiesse di vai.

JÔSEPH.

On gigot d' mouton,

DADITTE.

N' salåde à jambon.

LORINT.

Et n' beure qui dè vin, don !
Qui n's àrans bon (*bis*)
Dè fer gletter l' minton !

ESSONLE.

Qui n's àrans bon (*bis*)
Dè fer gletter l' minton !

LORINT.

Tinez, si vos volez, n's frans mainme è carroche.

DADITTE.

Nenni ! Nos fris v'ni fou totes les gin dè l' poroche.

LORINT.

Et po qué jou l' mettrans-n' ?

JÔSEPH.

Qui v' sonle-t-i po londi ?

LORINT.

Vès les sixhe heùre...

JÔSEPH.

Awè.

LORINT, *rimontant l' scène.*

Bonne nute !

JÔSEPH et DADITTE.

Diet-wåde !

LORINT, *tot sortant.*

C'est dit.

Scène XV.

JOSEPH, DADITTE.

JÔSEPH, *si frottant les main.*

J'è sos bon marchî qwitte po fer cisse bonne heurèie.

DADITTE.

Et mi ji rârè m' bague sins qu' ça m' cosse ine dimèie.

JÔSEPH.

Mains, qui vous-je dire, bâcelle, vos avîz-st-on billet
Et vos n' m'el mostrîz nin !

DADITTE.

M'av' mostré l' vosse, valet ?

Fans là d'sus 'n' foirt grande creuhe et vikans bin è pâie,
Çou qu'on sèt bin qui flaire on n'el rimowe jamâie.
On s'a bourdé...

JÔSEPH.

Man'çi...

DADITTE.

Mâltraitl...

JÔSEPH.

Dispitté...

I n'a t'nou qu'à pau d'choi qu'on n' s'âie mainme sipougnté !

DADITTE, *man'çant.*

Si s'aveut stu po l' bon, tot comme j'esteus d'montèie,
Et qu' ji v's âreus pissî, vos r'cûvîz... 'n' crâne pètèie.

JÔSEPH, *dè mainme.*

Et si s'aveut stu vraie, avou çou qu' j'esteus sau,
Dè l' finiesse so l' pan'let ji n' vis féve fer qu'on saut !

DADITTE, *avou moqu'reie.*

Qui v's estez binamé !

JÔSEPH, *dè mainme, mains pus foirt.*

Qui v's estez binamèie !

DADITTE, *si radouciant tot-z-allant vès Jôseph.*

Rik'mingans-n' co l' trikballe ?

JÔSEPH, *dè mainme.*

A diale tote l'attèlèie !!

(Prindant s' feumme divins ses bresse.)

Hâie ! rimettans les cache è laur tot nos bâhant.

(I l'abresse.)

Mains k'mint nouméve, Daditte, nosse vison-visu ?

DADITTE.

J'han.

JÔSEPH.

C'est drole qui tot l' monde sét, sâf mi, qu'il est-st-aveûle !

DADITTE, d'in' air di r proche.

Estez-v' mâie è vosse chambre ? J'y sos tofêr tote seûle !

JÔSEPH.

Ji v's y tindrè k'pagneie

(A pârte.)

po mix k'nohe mes voisin.

DADITTE, *à pârte.*

Ji freus 'n' creuhe è crama !

(On fêre so l' poite.)

(Haut.)

Bouh'ret-on jusqu'à d'main ?

(Jôseph va drovier.)

Scène XVI.

JOSEPH, DADITTE, LORINT *et* CHANCHET.

LORINT.

I fât qu' j'amône Chanchet ; sav' bin qui n' vout nin l' creure !

(Jôseph donne li main à Chanchet, Daditte li fait on dengt tot riant.)

CHANCHET, *pêneus'mint.*

Mes ami, ça stu fait sîns mâle malice, j'el jeure.

JÔSEPH.

Chanchet, vos m'fez plaisir tot riv'nant, c'est l' bouquet !
J'ainme dè r'fer l' pâie essonle divant l' jou dè banquet.

(Is s' dinnet 'n' pougnele di main.)

Bin mix qu' di v's agrâci, po m' pârt ji v' rimercihe,
Ca par on mâ, quéque feie, ine aute mâ si r'wèrihe.

AIR : *Soldat français.*

(A public.)

N'est-ce nin d' nosse fâte ? Ine feie qu'on-z-est marié,
On n' deut aveur nou s'cret po si k'pagnie,
Pusqu'on l' promette mainme so les gré d' l'âté
Wisse qu'on v' hasihe comme les jambe d'ine êk'neie.
Mains c'est l' fiata qui mâque des deux costé,
On s' racrampihe è l' plâce qu'on d'vreut s' sitinde !
Fez vosse profit, mes gins, d' çou qu' vos veyez :
Tos ces mihe-mahe n'ârît mâie arrivé
Si n's avis sèpou nos étinde.
Qui n'arrive-t-i fâte di s'ètinde ?

CHANCHET.

C'est-st-awoureux qu' l'affaire a bin tourné !
Enocin'mint j'aveus fait cisse friole,
Mains j' sès po k' bin : soffri comme on damné,
Payi li scot.... des s' faite ji n' frè pus nolle.

LORINT.

I va co bin qui ji m'enn'a mêlé.

DADITTE, *vinnant s' mette à mitant.*

Sainte mère di Diu ! vis allez-v' turtos plainde ?
Divant tot ç' monde qui s' trouve cial rassonlé,
Mi ji n'a d'keure qui n' seyanse couïonné...
Pôrveu qu'i vinsse co nos étinde,
(Tos essonle, fiant l' gesse d'applaudi.)
Et qu'a s' tour i s' fuisse foirt étinde.

LES TRIM'LEU

JÄVLAI NATURALISSE É DEUX AGE

PAR

H. BARON.

PERSONNÈGE :

JACQUES, <i>coq'li</i>	35 ans.
JOSEPH, <i>coq'li</i>	35 ans.
HOUBERT, <i>cabarti</i>	60 ans.
CANEBOUK, <i>coq'li, flamin</i>	50 ans.
BOVY, <i>rinti</i>	60 ans.
ON BRIGADIER, <i>d'gendarmurie</i>	50 ans.
MAREIE, <i>feumme da Jâcques</i> ⁽¹⁾	35 ans.
ON GENDARME	
LORINT, <i>bicteu</i>	25 ans.
FIFINE, <i>feumme da Jôseph</i>	25 ans.
COQ'LI et WAGEU	

(1) Li personnêge di Mareie deut esse jouwé par ine homme.

LES TRIM'LEU

AKE I.

Li scène riprésinte ine mohonne d'ovri; poite à gauche, poite à fond.

Scène I.

FIFINE (*hosse l'efant qu'est-st-è l'banse à gauche.*)

COUPLET.

(Air : *Mon lit, mon lit.*)

Doirmez, mi binamé cint meie,
Doirmez, pauve pitit énnocint ;
Doirmez d'on bin pèsant sommeie.
Riez àx ange, riez àx saint.
Riez, vos qui n' compte nin so l' tэрre,
Ji tэрse qui vos serez-st-on jòu
Ine homme d'on foirt bon caractère.
Qui vosse bonheùr n' aie mâie nou dou !

RESPLEU.

Doirmez, nannez, mi binamé,
Pauve pitit cint meie,
D'on pèsant sommeie ;
Vos qu' j'ainme, nannez, nannez naunez,
Edoirmez-v' don, mi binamé.

Oh ! bonheùr di mes jòu, jòie di nosse trisse manège !

Si ji n' vis aveus nin, ji piédreus tot corège.

Si vos n'estiz nin là, mon Diu, ji lanwih'reus ;

Ca ci n'est qu' vos qui m'aide a suppoirter mes creux.

(*A public.*)

J'aveus-st-ine homme ginti, corègeux, amistàve,

Qui n' s' ayeut mâie mostré ni cagniesse, ni haïave.

Oh ! c'esteute on cœur d'ôr todis rimpli d' bonté,
Qui chérive so l' dreute vôiè dè l' sainte bonnêtisté.
Mains les coq l'ont tourné, i 'n' jâse qui d' colèbreie,
I n'a pus nou plaisir, qui d'esse âtou dè l' treie.
On n' jâse mâie di l'ovrège, on n' parole qui d' wagi,
Et fou di tot çoula c'est tofèr po groumî.
Mes espérance portant ni sont nin totes èvôie,
I m' sonle qui malgré tot j'el râret so l' bonne vôiè.
Ji pinse qu'è fond di s' cœur i gn' a dè l' bravisté;
C'est çou qui fait, c'est vraie, qui ji n' l'a nin qwitté.
Ji fais tot çou qui j' pous po sayi qui s' rilive,
I fât qui j' tûse on pau qui noste èfant s'acclive.

Scène II.

JOSEPH et FIFINE.

(*Joseph intèrè avou on bot.*)

JÔSEPH (*grusinant.*)

L'amour, ce Dieu profane,
J'a volou bâhi Maïanne.
Maïanne n'a nin volou,
Tou tou tou tou tou tou tou.

Av' apontî m' sâro.

FIFINE.

I pind là d'lé l'ârmâ,
Et n'el displeutîz nin.

JÔSEPH (*mettant s' sâro.*)

Vos savez qu' ji n' pous mâ.

FIFINE.

Vos n' dimeurez nin târd.

JÔSEPH.

Tot â pus 'n' dimèie heure,
Ji pous l'acertiner, on n' fret wère di wageure.

Adon, l' coq da Lorint, *c'est-st-on coq di hatrai,*
Et l' menne so deux volèie li traw'ret s' laid busai.

FIFINE.

Ni v's y flyiz nin trope.

JÔSEPH.

Allans, taise-tu, groumotte.

A mi p'tit flori bleu *n'a-je nin fait mette des botte ?*

N'a-t-i nin stu fauré, can'dozé tot l'hiviér ?

Adon po passer s' mowe, ji la mettou âx viér.

FIFINE.

Mains qu'est-ce qui ça vout dire ? les aute fet bin pareie ;
Pinsez-v' qui n'âie qui vos, qui k'nohe les truc dè l' treie.
Et d'âieurs po fer batte des pauvres coq comme çoula ;
Vos n'estez pus ine homme, vos n'estez qu'on bourria.

JÔSEPH.

Les rôie, les empèreur, « po 'n' chichèie », quéques patârd,
Fet k'hachi bin sovint co meie et meie sodârd.

FIFINE.

Pa ji n'a mâie raison ; on direut, à v's étinde,
Qui ji v' donne des conseie po k'mahi l' bonne étinde.

JÔSEPH.

Pa dè l' creure, Saint Mathy, vormint on finih'reut ;
Ca c'est tofêr ainsi, qwand j' sâie mi flori bleu.
Et d'âieurs, ji n'a nin mèsâhe di vos conseie ;
Est-ce qui m' flori n'est nin l' prumi coq dè l' châsseie ?
Vos m' frez-st-on jou mâv'ler.

FIFINE.

Vos m' bouh'rez po fini !

JÔSEPH.

Ji n' l'a co mâie pinsé. Ji nt vôreus nin v'ni.

FIFINE.

Profitez d' mes conseie.

JÔSEPH.

Des conseie di bouhalle!

Et c'est bon qui fât bin mette ine chandelle à diale!

FIFINE.

Nos n'irans nin pus long, ca vocial les gros mot;
Lèyiz-m' portant co v' dire qui vos pâierez li scot.

JÔSEPH.

Po sayi di v' fer taire ji sèreus mâladrette,
C'est comme si ji préchive li bin a 'n' cà-arrette.

FIFINE.

Volà treus an, Jôseph, qwand c'est qu'on s'a marié,
Aveut-i d'vins l' châsseie on manège pus nosé?
Nos nos ètindis bin.

JÔSEPH.

Oh! po çoula c'est vraie.

FIFINE.

On viquéve aheiemint; houïe li sâce est gatèie.

FIFINE.

Houïe qwand j' vas-st-è l' pavèie, po porminer l'èfant,
Totes les gins m' rilouket, et çoula tot riant.

JÔSEPH.

C'est des sottès ideie.

FIFINE.

C'est pasqu'à càbaret, so l' tims qu' Moncheu s'amuse
A beure, ji sos tofér è l'couleie sins 'n' blanmuse.
Lèyiz-là l' colèbreie, les coq, li càbaret.

JÔSEPH.

Prindez patiince, nosse dame, et tot çoula cangeret.
On r'veut todis l' bai tims, qu' accourt après l'orège ;
Mains jâsans 'n' gotte d'aute choi, ji n'ainme nin vos ram'tège.

FIFINE.

Ji sés bin çou qui v' mâque; c'est des cense qui v' fâreut ;
I fâreut po 'nn' aveur ossi qui j' les happreus.

JÔSEPH.

Vos d'vez-st-aveur ine bouse qui vos mettez-st-è cresse ;
Mi, j'enn' a wagi hut et ji n'a pus qu' cinq pesse.

FIFINE.

Mains des cense, fré Jôseph, vos 'nnè wangniz si pau
Qui fâreut l's aller prinde so l' cloki di Saint Pau.

JÔSEPH.

Jan don, mi p'tite Fifine, vos estez binamèie ;
Vos n' mi refus'rez nin.

FIFINE.

Pa ji sos tote pâmèie !

C'est po l' maisse di mohonne, qui j'a wârdé qwinze franc ;
I n'a co deux treus cense po fer l' sope à l'êfant.

JÔSEPH.

Pa ji v's el zè rindret.

FIFINE.

Kimint ?

JÔSEPH.

Les qué messège !

Mains mi p'tit flori bleu, c'est-st-on coq d'ahorège
Vigreux comme me bisawe, et qui sèt bin pitter ;
Li ci dà vlx Lorint âret l' busai trawé ;
Ji finihe di v's el dire.

FIFINE.

Si vos n' vis fez nin batte!

JÔSEPH.

Lorint a rach'té s' coq à vix Baiwir, so l' Batte.
C'est-st-on mâva tourneu.

FIFINE.

Vos fez comme les éfant. ..

JÔSEPH (*qu'est-st-évoie drovier li ridans.*)

Jan, ji vas prinde les pesse qui sont cial è ridans.

FIFINE.

Lèyiz-là li d'meie franc, ji creus qui c' n'est rin d' trope,
I m'el fâret torate à p'tit ; ji deus fer l' sope.

JÔSEPH.

Jan, hàie, leylz-m' el prinde ; vos m'avez déjà dit
Qu'à câbaret jamâie ji n' divêve fer crédit.
Ainsi ji n'el fret nin.

FIFINE.

I n' fât nin fer des dette.

Avou quoi fret-je li sope à p'tit ?

JÔSEPH (*mèttant tot è s' poche.*)

Dinnez-li 'n' tette.

(*On ètind Jacques, divins lex coulisse, qui chante.*)

Mon lit, mon lit, mon pauvre lit
Mon lit solitaire,
De célibataire, etc.

FIFINE.

Oïez-v' là qui qui vint ? vosse mâheulé k'pagnon,
Li ci qui mèritreut qui j' ll spougn'treus s' grognon.

JÔSEPH.

C'est l' prumi des coq'li qui n'âie cial avà l' rowe,
Et tos les coq qui l'a sont d'ine sôre riquoirowe.

FIFINE.

Qu'est-ce qui çoula vout dire ?

Scène III.

JACQUES, JOSEPH et FIFINE.

JACQUES (*poite on bot.*)

On entre sans frapper.

FIFINE.

Et l' plèce di s' corrègl, ji creus qu' c'est todis per.

JÔSEPH.

Binamé Saint Mathy, qué! hureux caractère!

Sûr qui ji n' kinohe wère on pus foukeure so l' tэрre.

JACQUES.

Oui, moi je suis toujours joieux comme un pisson,
Ji n'ainme que les batte de coq et la belle chanson.

COUPLET.

(Air: *Je vais bientôt quitter l'empire.*)

Que voulez-vous, j'ainme la jôie,
Je chante comme les canari,
Je suis né dans la porte aux oïe,
Au d'avant de derrière les Poti.
De temps en temps je m' fais macasse,
Je passe des pipe au cabaret.
Qwand j'ai des œuf je les fricasse.
Qwand n' n'âret pus, ji m'è pass' ret. (*bis.*)

JÔSEPH.

Potince !

JACQUES.

Vive l'amour et les pommes de terre!

FIFINE.

Vos v'nez quoiri Jôseph; seppiez qui j' n'y tins wère.

JACQUES.

Madame, vous faites la mouwe et vous dev'nez toute rouge;
C'est qui gn'a sûr encore une mohe dans l'ourlouge.

FIFINE.

Vos avez bin aheie d'esse tos les jou joïeux,
Vos p'tits èfant qu' ont faim balzinet tot chaipieux.
Vosse feumme po mette è s' cou n'a qu'on p'tit boquet d' cotte,
Et vos èfant rôlet avâ l' rowe à clicotte.
Pa vos d'vriz esse honteux.

JACQUES.

On n' n'a ni pus ni mons.

(A Jôseph.)

Èco per qu' les priesse ti feumme fait des siermon;
Torate è m' bache àx cinde elle va herrer s' narenne.
Si j'esteus ti, Jôseph, ji flah'reus so si screnne
Et ji n' ti comprinds nin dè l' leyf groumi tant,
Et si l' menne féve pareie, j'el touw'reus-st à mitan.

FIFINE.

Vosse pauve feumme souffrihe tant!

JACQUES.

Ma frique, c'est bin damâche!

FIFINE.

On direut à l' veyi qu' c'est-st-ine graweuse di bâche,
Li feumme d'on lècheu d' bâie.

JACQUES (si mâv'lant.)

Si ji n' mî rat'néve nin!

JÔSEPH.

Fifine, j'espère à c'ste heure qui vos n' direz pus rin.

JACQUES.

T'as bin raison, Jôseph ; fais-li clore si clapette.
Pa ji n'a mâie vèyou li pus hagnante chaffette !
Enn' allans-je ?

JÔSEPH (à Jacques.)

Fré Jacques, ni t' chose nin po çoula.

JACQUES.

Awet, jo nos 'nn' trans.

(A Fifiue.)

Mains vos, vos estez-là.

(Mostrant s' manche.)

COUPLET.

(Air : *Les sardines.*)

Allons, bisons èvôie,
Essayons le beau bleu ;
Je suis tout à la jôie,
Ji k'mince a-z-avu seu.
Vive li plaisir dè l' treie,
Çoula m' fait tresseyi
Vive li verre et l' boteie.
Hourrah po les coq'lli.

(En avant pour la trie.)

Scène IV.

FIFINE (tote seule et abatoue, assiowe ad'lez l' banse.)

Et volà çou qu'el piède ; c'est cisse mâle kipagneie
Qui hâbite, qui rasquôie, divins tos les jeu d' beie.
I n' savet pus comprinde qui po esse aoureux
I n'a co rin qui passe dè rotter l' dreut des jeu.
Dè l' feumme, di leus éfant, colèbeu, is n'ont d'keure,
Is n'ont pus qu'on plaisir : c'est les coq, les wageure.
Awet, po v' dire li vraie, ji k'mince à 'nn' avu m' sau
D'esse todis mâltraiteie, dè l' veie tos les joû sau.

Avou totes ces manire, i m' rind l' veie bin amère ;
Si çoula deure co mâie, j'ennè riret d'lez m' mère.
Ji keus' ret po les gins, joû et nute j'ouveuret,
Ça m' fret rouvi mes pône, toi-z-ovrant ji chantret.

(Annoieus' mint.)

Et j'acliv' ret mi èfant, avou coûr et dreuteure,
Tot li fant dè l' morale so les jeu, les wâgeure.
Si ci n'esteut nin lu, qui m'a rat'nou po l' fer,
Volà, m' sonle-t-i, longtimp qui ji l'âreus qwitté.
Mains volà, bin sovint el prind divins ses bresse,
Et, deux treus heure à long, i li fait des câresse.
Ses oûie si mouïet d' l'âme divins ces bons moumint,
C'est çou qui m' fait pinser qu' l'a co des sintumint.
Et malgré qu'avou lu, bin sovint, ji m'annôie,
Ji n' piède nin co l' espoir dè l' ravu so bonne vôiè.

Scène V.

MONCHEU BOVY, FIFINE.

BOVY.

Bonjou savez, nosse dame, bonjou, kimint v' va-t-i ?

FIFINE.

Ji m' poite on n' sârcut mi, Moncheu Bovy, merci.

BOVY.

Voste homme, sûr, n'est nin cial ; amon Houbert on batte,
Ci n'est nin lu qu' pout mâ dè lèyi passer 'n' batte
Sins qu' n'y seûie.

FIFINE *(annci-use.)*

Oh ! Moncheu !

BOVY.

Ji n' vis ennè voux nin,
On fait chaskeune à s' gosse, et vos n'è pollez rin.

Mains vos avez l'air drole, qu'est-ce qui çoula vout dire,
Vos qu'esteus, divins l' tîmps, pò 'n' chichèie prête à rire ?
Vos avez des chagrin ; âreut-t-i 'u' mâle aweure
Qu'âreut passer por cial, qui v's estez d' mâle houmeure ?

FIFINE.

Nenni..... ji sos d'ringeie.....

BOVY.

Vos riez d' mi, ji creus.

Dihez qui c'est voste homme, avou ses coq, ses jeux,
Qui v' fait todîs dè l' pône, et qui v's estez d' solèie.
I fât bin qui j'el deie, c'est st-on trim'leu, 'u' saulèie.

FIFINE (*si levant, mâle*).

Ji n' voux nin qu' vos l' blamése, Moncheu Bovy.

BOVY.

C'est ça,

Jan ni v's ènairîz nin tot comme on houp ta ta.

FIFINE.

C'est qu' ji n' voux nin qu'on deie...

BOVY.

C'est vosse dreut, rivingtîz-l' ;

Çoula ni m' rigarde nin, ji n' mi fret nin dè l' blle.
Ji volève seul'mint dire qu' i s' divreut corègi,
Et ci sèreut à vos, mi sonle-t-i, dè sayi.

FIFINE.

J'a fait çou qu' j'a polou.

BOVY.

Ji sés qu' c'est mâlaheie

Dè ser cangi d'on còp les pratique di jeu d' beie.
Ca ji comprînds fort bin qui si vos v' chagrînez,
Çi n'est qu' dè l' colèbreie qui vos oyez pârler.
Mi çoula n' m'îreut nin d'oyî tote ine journèie :
Li flori da Lamotte fait des bellès volèie,

Li p'tit bleu da Mencheur est-st-on coq qu' est nerveu,
Li grand roge da Pidbouf a toumé d'on côp d' feu;
Li flori da Lakaie est-st-on coq d'ahorège,
Divins li dièrainne batte il a r'çu l' côp d' touège;
Li tourneu da Neure Tiesse pitte tofer è fahin,
Li macralle da Collard à c'ste heure ni vât pus rin;
Mi coq est bin à patte, ou bin il est plein d' nièr,
I va tofer àx pôie, et j'el va mette à viér;
Li grand bleu da Lejeune est-st-on coq di hatrai,
Et qui s' lait tofer prinde à bêche comme à busai.
Volà çou qu'on ètind d'à matin jusqu'à l' nute,
Pa ji n' voreus nin esse è vosse pai po 'n' minute.

FIFINE.

Enfin, Moncheu Bovy. qu'est-ce qui mi j'ennè poux,
J'a sayi bin sovint, mains ji n'a mâie polou.

BOVY.

Adon vèyez-v', ji k'mince à 'nn' avu cint cherrèie.
Vos savez qu' di m' payl déjà l' dâte est passèie.
Ji n' sâreus pus rattinde.

FIFINE.

Et l'ovrège va si mâ,
C'est-st à pône s' on trouv'reut ioe veie crosse ès l'ârmâ.

BOVY.

Et voste homme, di çoula ji creus qu'i n'a pus d'keure,
Ca c'est, po v' dire li vraie, on wand'leux, on foukeure,
Qui n' finih'ret mâie bin.

FIFINE (*annonceus' mint.*)

Taîhiz-v', Moncheu Bovy.

Ji fret çou qu' ji pôret, po qui v' sèysse payl.
Rattindez jusqu'à d'main, et ji poux v's el promette.

BOVY.

Ji n' tins wère à rattinde, et vos meube à l' baguette
Si vindront so l' marchî.

FIFINE.

Mon Diu, c'est li d'shonneur !

Moncheu Bovy, pardon, ji v' pâieret tot à c'ste heure,
Qwand i sèret riv'nou.

BOVY.

Vos payerez-st-avou l' crôie,
Il est grand tîmps portant qui v' rabattése ine rôie.

FIFINE.

Crèyez-m', Moncheu Bovy, ji fret çou qu' ji pôret ;
Qwand Jôseph sèret cial, j'el promette, ji v' payeret.

BOVY.

Volà déjà longtîmps j'a-st-appris à v' rik'nohe,
Et si ji m' feie à vos, ji m' raspôie so 'n' mâle cohe.

COUPLET.

(Air : *Les anguilles et les jeunes filles.*)

Les manège wisse qu'on colèbeie
Ni sèront jamâie aoureux,
Les coq'li comme les jouweu d' beie
Sûr sèront todîs malhûreux.
Si l' manège est mainme è l' misère,
A colèbeu qu'est-ce qui ça fait ?
Po wagi vindrent l' cotte di s' mère (bis)
Et tou'reut l' piou po-z-avu l' pai.

FIFINE.

Si vos savîz comprinde, Moncheu, les pône qui j'a.

BOVY.

Ji sés bin les comprinde, mains j' deus mette on rat'na.

FIFINE.

Ji n'a fait nou pèchi; à c'ste heure c'est mi qui paye
Tos les pèchi d'ine aute, qwand ji d'vreus-st-avu l' paye.

BOVY.

Jâcques et voste homme mi d'vet et j'a bel à préchi;
Divins mes locataire, ji n'a qu' leu deux d' coq'll.
Ji fret vinde tos les meube.

FIFINE.

Ah! Moncheu! c'est-st-à preume
Qui rottret so l' mâle vôi! vos frez mori s' pauve feumme,
Qu'a déjà tant d' misère.

BOVY.

Ji n' rvinret nin d'sus;
Ji v' rinds on grand siervice, à leie, à vos, à lu.

FIFINE.

Vos estez bin trop bon, et li cir vis freut blâme,
Si vos n' sayahiz nin, qwand v' pollez, d' souwer 'n' lâme.

BOVY.

(*A part.*)

Pa j' sos tot stoumaqué,

(*A Ffine.*)

Cial ji r'vinret todis

Po vèyi si torate vos n' m'avez nin minti.

(*I sôrt.*)

Scène VI.

FIFINE (*tote seule.*)

(*Air : Madame Garcin.*)

Bon Dia! vos qu' aide les p'tits éfant sins mère,
Vos qui veûlaie todis so l'orphilin,
Aidiz-m' on pau, ca j'a l' veie bin amère;
Mi cœur broî est tot néyi d' chagrin.
Appôirtez don à m' pauve âme disolèie
On pau des bin, mostrez-m' don vosse bonté.
Dinez-m' li foice, ji sêret consolèie.
Vos avez bin des jôie po l' pauvrité.

Pauve jojo, pauve p'tit, c'est des ronhe et des spenne
Qui v' trouv'ez so vosse vôte, è l' plèce di l'ardispenne.
Ci n' sèret qu' des soffreance qui v' trouv'ez-st-à chaque pas.
Bon Diu ! dinnez li l' foice dè suppoirter çoula.
Vos doi'mez, vos riez, bin pâhûle è vosse banse,
So l' timps qu' vosse père, mutoi, kitape nos quéquès cense.
S'il a mâie pierdou tot, qu'est-ce qui ji vas div'ni,
Et q'want Boyy viaret, ji n' wois' ret nin moti.

(Elle s'ôte et prend l'enfant avou leie.)

Scène VII.

JOSEPH et JACQUES *(sont k'pagn'té ; is s' finet po l' bresse.)*

JÔSEPH et JACQUES *(essonne.)*

Nos estans è bot, quoi !

JÔSEPH.

J'a bin mâ toumé, Jâcques.

Volà dèjà deux còp portant qui l' flamint mâque
D'ennè raller rognî, avou s' coq ahorré ;
Ji n'y poux rin comprinde ! li menne qu'esteut faur é
Et qu'allève tant âx poie, qu'esteut si bin à patte,
Qui j'âreus wagî n' tiesse divins tot l' mainme quéille batte !
Q'wand à l' deuzainme volèie mi flori pitta co,
Ji n'âreus mâie pinsé qu' l'aute âreut pris li d'zo.
I ramasséve si bin è fâhin, à l' volèie,
Qui ji m' louke co tot biesse.

JACQUES.

Volà co 'n' belle journèie !

Et mi p'tit cassé bèche, n'âveut i nin bin stu ?
Po k'minci ji wagea 'n' d' xhainne di pesse sor lu.
J'enn' âreus mettou vingt, si j'eis euhe avou prête,
I m' sonnève qu'enn' âreut sorti fou, sins 'n' seule grête.

Mains li roge da Lorint rescoula sins hansi,
Et qwand li menne alla po l' fer pitter di dri,
L'aute ni s' ritrovéve pus, qwand don côp, dial m'arège,
Mi mamé cassé bêche reçuva l' côp d' touège.

JÔSEPH.

A c'ste heure comme des clâ d' keuve vo nos là co r'netti.

JACQUES (*qui r'toune si pôrt-manôie.*)

Il n'y a plus personne, je suis encore rogné.
Et pour monter la garde, pas mainme ine sentinelle,
Il faudra bien maint'nant retourner auprès d'elle.
A propos, frê Jôseph, ti n' ti lairet nin fer
Di t' laide macralle di feumme, s' elle ti vout qu' hustiner.
Ca divins tot t' manège, c'est leie qui mette li pesse.

JÔSEPH.

Oh ! vos l' comprindez mâ.

JACQUES.

C'est-st-ine coihante qwatte pesse,

Et ji t'el conseie foirt, riprinds rat'mint s' parti !
Li ci qu' payeret li scot, ci n'est nol aute qui ti.
C'est qu'avou s' linwe d'aspic elle ti monne à l' baguette,
Adon cial è t' manège ti n' compte qui po 'n' haguette.
Si c'estahe mâie li menne qui m'ennè freut-st-ottant,
Ti poux bin y compter, j'el sitronne à mitan.
Je la prends par le col, pour lui toucher l' buseau,
Comme on fait aux colon.

JÔSEPH.

C'est pasqui v's estez sau

Qui vos pârlèz-st-ainsi. Mi feumme est binamèie ;
Jan, Jâcques, n'è pârlans pus, ca çoula m' ginne, c'est vraie.

JACQUES.

Jan jan, bâie, camarâde, nos 'nnè pârol'rans pus ;
Vosse feumme, èdon valet, c'est sûr l'âgne dà bon Diu.

Rijâsans di nos coq : i fât qu' nos les r'zayanse ;
Si n's avans stu petté, c'est-st-on còp d'atoumance,
Et ça n'arrivret pus. Dis don, Colas Philippârt,
Qu'aveut wagi so l' menne, a pierdou ses patârd.

JÔSEPH.

Hoûte bin, camarâde Jâcques, nos coq div'nît halcrosse,
Et ti l'as bin vèyou.

JACQUES.

Oh ! ci n'est qu' fleur di rosse,
Et portant, malgré tot, mi j'aveus foirt bai jeu,
Pusqui jî vèyéve rire quâsi tos les wâgeu.
Li menne pitta-st-on còp, co pus deur qu'on còp d' sêle,
Mains l'aute fa si d'meie tour, et s' rimettia d'zos l'éle.
Mi, rin ni m' réussihe ; jî sos tot plein d' guignon.

JÔSEPH.

Mi jî sos bin pareie !

JACQUES.

Mi père aveut raison
Dè m' dire : avou les coq, qwand on wangne mainme, on piette.

JÔSEPH.

Nos les rârans todîs.

JACQUES.

I fât qui j'el rèpette ;
Ji vas fer faurer m' roge, ca jî sés qu'il est bon,
Ji vas trover Lagasse, qu'est-st-ad'leuz l' vix Bârhon,
Pasqui jî voux qui seuye rijondou po dimègne,
I fât qui jî rabatte li caquet da Kaikègne.
Mains qu'est-ce qui ti vas fer, Jôseph, po passer t' tîmps ?
Nos sôrtirans-st-essonne.

JÔSEPH.

Nenni, jî n'y tîns nin.
Ji vas bin pahul'mint, po fini cisse journèie,
Prinde mi pipe et m' châfler cial, è l' coinne dè l' coulèie.
Adon j' n'a pus nolle cense !

JACQUES.

Ji vas d'mander deux franc
A m' feumme et ji t' jeure bin qui nos nos amus'rans.

COUPLET.

(Air : *Les feumm'reie.*)

I n' fât nin ti fer mâ d' tiesse,
Si nos avans stu r'netti;
Nos avans des autès biesse
Qui nos les front bin r'wangni.
Jamâie ji n' mi chagrinaie,
A quoi don qu' coula chèvreur?
On s'éware d'ine mâle annêie
Po 'nn' attrapper quéqu' feie deux. (*bis.*)

JÔSEPH.

Ji n' tins nin d'ènn' aller.

JACQUES.

Vas-è, vas, 'nnocint m' coïe,
Qwand c'est qu'on a pierdou n' fât-i nin qu'on s' ramôie !

JÔSEPH.

Et j'a pris po sorti jusqu'à l' dièrain aidant !
Ji n'a nin lèyi 'n' cense divins l' coinne dè ridan.
Si c'estahe co sem'di, ji rinteure des fisique !

JACQUES.

Pa c'est t' feumme qui t' fait sogne, ca ti toune à bourrique.
Mon cher, nous sortirons pour neyer les chagrin.

JÔSEPH.

Pusqui ji t' dis co 'n' feie qu'è m' bouse ji n'a pus rin.

JACQUES.

Je raskouilleret bien sûr à la feumme une blanque pes-e,
Que nous boïrons nous deusse amon la viêlle Chanchesse.
(*Fine intère.*)

Scène VIII.

FIFINE, JACQUES et JOSEPH.

JOSEPH.

Ah ! oh ! Vocial Fifine,

(*A Fifine.*)

Allez-nos quoiri l' gotte.

FIFINE.

Li gotte, mains po qui don ?

JOSEPH.

Sèppez qui ji n' tins gotte

Qui vos prindésse des air, qui vos m' vinésse hagni;

Et d'aieurs à matin, c'est vos qui m'a sègni.

Allésse nos quoiri l' gotte, et ni halquinez wère.

FIFINE.

Après tot, po qui l' gotte ?

JOSEPH.

Çoula, c'est mes affaire.

JACQUES.

Mains po qui sèreut-ce don ? c'est pò nos aute seurmint.

FIFINE.

Vos 'nn' avez assez bu.

JACQUES.

Volà 'n' franque bosse vormint !

Né vous l'avais-je pas dit, que c'était une qwatte pisse ?

I n' vient pas du laton hors d'un sac au chînisse.

Et si c'était la mienne, quand j'aurais commandé,

Il faudrait que les verres seraient déjà vidés.

JOSEPH.

Ainsi, vos u' volez nin aller quoiri l' boteie ?

FIFINE.

Nenni, po deux raison. Volez-v' qui ji v's el deie ?
Vos 'nu' avez d'jà bu trope et vos fez des caquet ;
Adon puis, fât qu'on âie des cense po dè pèket !

JACQUES.

Tout comme un avocat, mon cher, elle parole.

FIFINE.

D'abord à vosse perrique ji n' voux nin mette ine crolle.

JACQUES.

Esst-st-elle franque, Saint-Mathy !

FIFINE.

Vos, vos friz baicôp mix
Di v' meller d' vosse manège, qui dè v'ni cial gueuyt.
Vos n'estez qu'on foukeure, vos n'estez qu'ine haleune,
Ach'tez 'n' cotte à vosse femme, ach'tez-lî des botkenne.
Rimoussîz vos éfant, qu'ennè vont sins solé.

(Elle s'ôte tote mâle.)

JÔSEPH.

Oh ! po c' còp cial, Fifine, vos m'allez fer māv'ler.

Scène IX.

JOSEPH et JACQUES.

JACQUES.

Mon cher, vois-tu, ta femme est une clapante tiestowe,
Si j'avais la pareille, je crois que je la tuwe.

JÔSEPH.

Elle n'est nin si méchante ; adon volà çou qu' c'est,
Ou n' sâreut peignî l' diale qwand i n'a nin des ch'vet.

JACQUES.

Les paroquet dans'rit s'on m' fahe mâte ine sifaite,
C'est que moi j'ai les ch'veux qui sont près de ma tête.

JÔSEPH.

Jâcques, on n' wangne rin à s' batte, et qwand on a k'minci,
A totes les heure dè jou i fâreut rik'minci.
I fât bin 'nnè conv'ni, mains divîns les manège
Wisse qu'on fait des disdu, wisse qu'on monne di l'arège,
C'est-st-à càse bin sovint qu'on vout esse trop tiestou,
Et qui n'a nouque des deux qu' blassaie po rin du tout.

JACQUES.

Mon cher Joseph, vois-tu, tu n'es qu'un grand moflasse,
Et dans les coq'liers, on dit qu' t' es un bonasse.
Et on a bin raison pusqui ti t' lais miner
Po l' bêchette dè l' narenne. Évôie lu porminer.

JÔSEPH.

Jâcques, çoula finih'ret. A c'ste heure, ji t'el promette.

JACQUES.

I n' fât nin chippoter ; c'est l' pèchon qu'on li mette.
Mon cher, tappez-là d'dans, i fâret l'sitrouki,
Elle ni d'vinret d'adreut qui qwand v' l'ârez splinki.
Allons, mon cher Joseph, ji rid'vins co tournisse,
Ji m'ennè r'vas près d' Barre, tot près di m' vix chinisse.
Ji m' vas fer fer l' café po m' rimette on pût pau,
Et qwand ji l'âret bu, ji vinret cial so l' còp :
Nos irans fer 'n' tournèie.

JÔSEPH.

Jan, pusqui vos l' vollez.
Et ji t' vas rattinde cial, ji t' vas lèyi 'nn' aller.

JACQUES (*qui chante.*)

Dans les sentiers remplis d'ivresse,
Marchons ensemble à petits pas,
Je veux t'offrir, oh ! ma maîtresse,
Le premier bouquet de lilas.

JÔSEPH.

Saytz dè rotter dreut, qui les èfant n' brèyesse.

JACQUES.

Mon cher, li ci qu' braireut àreut sûr on côo d' tiesse.
I n'a mâie nouke qui m'âie fait passer po conard,
D'âieurs ji sos l' cousin da Jean Louis Bernard,
Li pus crâne di Jus-d'là. Jôseph, jusqu'à torate.
(Il sort.)

JÔSEPH.

Awet, ji v' vas rattinde.

(à public.)

Mains qui n' si faisse nin batte.

Scène X.

JÔSEPH (*s'assit et s' mette à fûser.*)

J'aveus portant pinsé qu' l'aute àreut stu couqui.
Qwand fourihît è l' treie ji m' pinséve bin wangû,
Ca m' pauve flori pittêve et fêve-t-i des volêie
Comme ènn' aveut mâie fait ; c'est st-ine drole di journêie,
Mains l'aute pittêve di d'zos, il esteut tot plein d' feu,
Ji n'a co mâie vèyou nou coq pitter si reud.
C'est qu' ça d'véve esse ainsi ; ma fôï, ji m'è raffeie,
Dè polleur risayt mi grand roge ine aute feie.
I fât qui ji m' risâye ca ji sèreus blâmé,
Et d'vins tos les coq'li ji sèreus couïonné.

Scène XI.

JOSEPH et FIFINE.

(So l' tîmps qui Jôseph jâse, elle est-ê-voïe près de l' bause à gauche.)

FIFINE *(chante, elle rimette l'êfant è l' bause.)*

Doirmez, doirmez, mi binamé,
Pauve pitit cint meïe,
D'on pèsant sommeïe.
Vos qu' j'ainme, nannez, nann z, nannez,
Edoirmez-v' don, mi binamé.

JÔSEPH.

Av' aponti l' diner ?

FIFINE.

Nenni.

JÔSEPH.

C'est simpe à dire.

FIFINE.

C'est si simpe qui çoula.

JÔSEPH.

C'est po fer des manîre,

Ou c'est po couïonner qui vos jâsez ainsi.

FIFINE.

Ji n' couïonne nin du tout, c'est tot comme ji v's el dit.

Vos d'vrîz esse ripahou pusqui v' riv'nez dè l' treïe;

Vos l's avez vèyou batte et v's avez bu des d'meïe,

Et mi j'a mainme oyô brutiner bin sovint

Qui wisse qui l' pêket va, li bolgi n'y va nin.

JÔSEPH.

Jan, ni m' fez nin mâv'ler ; lèyîz vos couïonnâ le.

I deut avu 'n' cromptire et treus foîs di salâde.

FIFINE.

Ji sòrte fòu d'mon Tatenne ; savez-v' çou qu'elle m'a dit ?
Qui l' compte esteut trop haut, qu'elle ni fève pus crédit.
Elle m'a mainme dit : S' j'aveus totès s' faitès pratique,
Ji n' dimeure nin qwinze jòu sins d'veur serrer m' bottique.

JÔSEPH.

Kimint, vos fez crédit et vos n' m'el dibiz nin !

FIFINE.

A quoi ça chèvreut-i ? vos n'avez d'keure di rin.
Enfin volà l'affaire, pusqui fât bin v's el dire ;
On m'a r'fusé torate on d'meie kilo d' cromptire
Et qui fallève ti fer ?

JÔSEPH.

Prinde des cense avou vos.

FIFINE.

Mains prinde les quèllès cense si vos avez pris tot ?

JÔSEPH.

Portant sem'di passé ji v's a rindou cinq pesse.

FIFINE.

J'a ristoppé des trô et vos avez pris l' resse.

JÔSEPH.

J'i n'a mâie li dièrainne, cial ji n'a mâie raison,
Ji finih'ret par creure qui v' n'estez qu'on poison.
So l' timps qu' cial è l' coulèie bin sovint ji m'annôie,
Mes camarade ont d' l'ôr divins leu pôrt-mannôie.

FIFINE.

Sûr qui vos camarade sont savou dè bonheur,
Ou bin c'est qui sont riche ou c'est des francs voleur.

JÔSEPH.

Ou c'est qu'is ont des feumme qui savet s'arringi,
Qui n' lèyet nin comme vos leu manège négligi.

(*Brokant d'aus.*)

Ça n' deurret pus longtîmps, jî v' vas d'ner 'n' bonne volèie,
Vos v's ennè sovînz !

FIFINE (*qui toune âtou dè l' chambre.*)

A secours !

JÔSEPH.

Affrontèie !

Ah ! ah ! vos volez braire po rassonner les gîns.

FIFINE.

Ah ! vos m' vollez bouhî ! J'el jeure, vos n'el frez nin.
Hoûie j'ennè vas fou d' cial.

JÔSEPH.

Allez, rottez, nosse dame !

Allêse dire qui jî v' batte, avou vosse gève à flamme ;
Et si v' pinsez m' fer pône, vos v' trompez bin, jî creus,
Et jî v' fret bin vèyi qui jî fret bin tot seu.

FIFINE.

Habeie jân, qwittans nos, mains n' fans pus nou messège ;
I m' sonle qui nos frîs bin dè partègi l' manège.

JÔSEPH.

Et ni chipotans nin, jî n' mi voux pus mâv'ler ;
Nos allans fer les pârt, et vos porez 'nn' aller.

FIFINE.

Ciette fans so l' còp les pârt ; mains çoula c'est d' vosse fâte,
J'a todîs stu trop bonne, à c'ste heure vos fez l'ingrâte.
Vos n' savez, avou l' jeu, so qu'elle pinte qui v' cherrîz,
C'est les poite dè l' prihon qu' bin vite vis vont mann'ci.
Qwand on est so l' mâle vôiè, rin ni pout mette astâge
Et l'neur prihon por vos si drouvret tote à lâge.

JÔSEPH.

Taihîz-v'.

FIFINE.

Oh ! di m' fer taire vos n'avez pus nou dreut ;
Si ji v' dis co çoula c'est po v'ler chèrri dreut,
C'est po qui vos pinsésse à çou qu'cial ji v' rikmande ;
C'est m'cœur di feumme, di mère, à c'ste heure qui m'el kimande.

JÔSEPH.

Taihtz-v', vis dis-je co 'n' feie.

FIFINE (*elle apprestaie les meube po fer les pârt.*)

C'est bon, Joseph, ji m' tais.

Kiminçans don, à c'ste heure, pârtageans tot à fait.

JÔSEPH.

Qui tot çoulà finihe, ca vos div'nez haiâve,
Et ni breyans nin reud po rênerci l'vinâve.

FIFINE.

Mains vos, ni breyez nin.

JÔSEPH.

Mi, ji n' poux mâ dè l' fer.

Jan hâie, qu'on faisse les part et qu'on n' n'ôhe pus parler.
Qui prindret-je po k'minci ?

FIFINE (*prind ses chèire.*)

Pusqui n'a six chèire,

Prindans 'nnè chaskeune treus.

JÔSEPH (*qui mette si pârt di s'costé.*)

J'allève justumint l'dire !

FIFINE.

Comme i n'a qu'ine armâ, qu'est-ce qui nos allans fer ?

JÔSEPH.

Si ji prindève li tâve ?

FIFINE.

C'est tot comme vos l'vollez;
A c'ste heure, volà li stouve avou totes les ahesse.

JÔSEPH.

Prindez-l' si vos l'vollez, jî prindret l'foume è l'plèce
Ou bin aute choi.

FIFINE.

C'est bon, mi jî prindret l'pureu,
Li marmite à l'bouèie, les cuî, l'fiér di ligueu.

JÔSEPH.

Qu'est-ce qui j'prindreus co bin?

FIFINE.

Les cossin, li payasse,
La veie coqu'mâr di keuve avou deux ou treus tasse.
Ji prinds l' fiér à ristinde, les casserolle et les cuî,
Ca c'est totès ahesse qui sûr vis èhalrît.

Vos prindrez vos deux bot, vosse banc et vos usteie,

(Aspoyant.)

Et vos usteie surtout.

JÔSEPH.

Oh ! qu'a-je keure çou qu' ti deie !

FIFINE.

Vos prindrez co l'ourloge, elle toctaie tot doucemint,
Vos comptrez vos minute et vos heure d'annôiemint;
Et qwand c'est qui d'vins 'n' batte vosse bouise seret vudeie,
Po 'n' gotte vis dislahî, vos loukrez les aweie
Qui rottont tot doucemint.

JÔSEPH.

Est-ce qui c' seret vite tot ?
Ou toratte li bazâr seret cou d'zeur cou d'zos !

FIFINE.

Les lingou, les costeu, enfin tote li litreie,
Nos partagerans bin tot, vos 'nnè prindrez l' moiteie;
Li chandlé, l' bon Diu d' keuve et tos les vix hervai,
Nos prindrans co chaskeune li mitant d' tot à fait.

(Fifine assèche ine malle à mitan de l' scène.)

A c'ste heure, vo cial li malle, avou dè l' veie bouèie.

(Ile droviet l' malle et s'agenihet onke à chaque costé.)

JÔSEPH.

Habeie ! jan Saint Mathy, mi j'ainme qu'on s' dihombraie.
Chusihans chaque nos câie, c'sèret l' pus court di tot.

FIFINE.

Allons don, tot doucemint !

JÔSEPH.

Si vos motihez co !

FIFINE (sèchant-st-on paquet foû de l' malle.)

Louquîz, v' la deux drap d'main.

JÔSEPH (Ile prindant foû des main.)

Dinez-m' onke, jan, habeie.

FIFINE.

Mon Diu, comme vos groumîz.

JÔSEPH.

Est-ce qui l' malle est vudeie ?

FIFINE.

Nenni, louquîz ci paquet cial : c'est vos deux nous ventrin;
Mettez les bin d' costé, fez les chervi sovint.
Volà des court saros qui vos porez co mette.

JÔSEPH.

Et çoula ?

FIFINE.

C'est da meunne, c'est des veiès cornette.
Louquiz, v'la q'watte rideau; tinez, vos 'nnè là deux;
Vocià six noret d'poche, tinez, vos 'nnè là treus;
Volà co quéques heruai, ci n'est qu' des chinntreie
Mains qui pollet chervi.

JÔSEPH.

Fifine, à pus habeie
Alléz-è fou d'mes ouïe.

FIFINE.

A c'ste heure, si vos vollez,
J'ennè vas sins nou rgret, et ji vas qwèri m'fré
Po v'ni baguer mes meube.

JÔSEPH.

Songîz bin qui po houïe
Ji voux qu' n'âie pus rin cial, qui tot seuye fou d'mes ouïe.

FIFINE.

Vos direz qu' j'a stu bonne, ca ji v'vas co houter;
Jusqu'à dièrain moumint vos serez continté.
Jusqu'à toratte, Jôseph!

(Elle sort, poirtant s'noret d'poche à ses ouïe).

Scène XII.

JÔSEPH *(tot seu)*.

I n'a m'tiesse qui houlaie.
Qu'est-ce qui ji vins dè fer? mi feumme si binamèie,
Ji l'a mettou fou d'cial; et qui m'aveut-elle fait?
Vormint ji m'el dimande; mains ji sos-st-on pourçai.
I fât vormint qu' dè l' veie, à c'ste heure, ji n'âie pus d'keure,
Et ji n'sos nin honteux d'avu fait 'n' sifaite keure....

Leie, si bonne et si brave, leie enfin, mes amour,
Leie qu'avou m'pauve pitit fêve totes les jôie di m'cour,
Tant qu'elle a stu près d' mi, ji n' sintêve nolle soffrance;
A c'ste heure qu'elle n'est pus cial, ji sos divins 'n' tôle transe
Qui m'sonle qui j'piède li tiesse. Si qwand elle rivinret
Ji li dmandêve pardon ? mâie elle ni m' pardonret.
Ah ! ji sos tot mouwé, ji sos honteux d' mi mainme;
Pauve Fifine, c'est-st-à c'ste heure qui ji sins bin qu'ji l'ainme
Et qui j'veus qu'elle mi mâque.

Scène XIII.

JACQUES et JOSEPH.

JACQUES (*avou 'n'pèce di deux franc so si oûie.*)

Dans les sentiers remplis d'ivresse
Marchons ensemble à petits pas,
Je veux t'offrir, oh ! ma maîtresse,
Le premier bouquet de lilas.

Ni l'aveus-ju nin dit
Qui ji trouveus deux franc ? voilà le paradis
Et nos allans pârti ; jan, hàie, y esse, veie penne ?
I fât qui nos allansse beure saqwantès sopenne.

JÔSEPH.

Ji n'sés si ji deus v'sûre !

JACQUES.

Est-ce qu'on t'l'a disfindou ?
Ou po c'côp là, Jôseph, ti voux fer l'crâne è cou.

JÔSEPH.

Jâcques, ji n'a pus nolle feumme.

JACQUES.

Kimint, elle est-st-êvôie ?
Bin vas, qui n'si casse-t-elle li tiesse avâ les vôié !
Ine mècheante galle ainsi, fré, ti n'as rin pierdou.

JOSEPH.

S'elle est-st-évôie fou d'cial, ç'a stu mi qu'la qwèrou.
Vos l'veyez bin d'aieurs, nos avans fait l'pârtège;
Ji li a d'né, c'est s'dreut, li mitan dè manège.

JACQUES.

Oh! binameie Sainte Barre, binamé Saint Lambert!
Jôseph, c'est todis toi, t'est-st-on fameux bambert!
Ti li donne li mitan, t'est-st-on fameux bonasse,
Et si ç'aveut stu mi ji n'li eue nin d'né 'n'tasse.
Elle eue pus vite avu deux ou treus bons còp d'p'd;
On va co rire di toi divins tos les coq'li.

JÔSEPH.

Vos ârîz bin raison.

JACQUES.

Ti feumme, c'est-st-ine dorlainne,
Et l'ei qui vout des meube qu'enn' ach'taie à samaiune.
Houte mi conseie, Jôseph, ni li donne rin du tout,
Qu'elle vâie âx six eint diale!

JÔSEPH.

Ça stu mi qu'l a volou.
Mains, Jâcques, ji v'vas houter, elle n'âret nin 'n'attêche.

JACQUES.

Ti poret co les vinde qwand l'bouse serèt-st-à sèche.

Scène XIV.

FIFINE, JOSEPH et JACQUES.

FIFINE (à Jôseph).

Pusqui vos m'avez dit qui n' fallève nin holler,
Mi fré m'rattind l'avâ, ji sos prête à baguer.
Qu'est-ce qui ji d'hindreus bin?

JÔSEPH.

Cial i fât qu'on s'espliche !

FIFINE.

Eco 'n' feie s'esplicher !

JACQUES.

Veyéz-v' ! quélle gêve d'aspique !

FIFINE.

Portant dè prinde mi pârt, c'est-st-ine saquoi d'conv'nou.
Si j'euhe savu çoulà jî n'areus nin riv'nou,
Et s'on deut s'esplicher,

(Mostrant Jacques)

Qui l'bai Jacques ennè vâie.

JACQUES.

Li qwatte pesse !

FIFINE.

Ji n'voux nin jâser d'avant on si gâie.

JÔSEPH.

Jâques est m' grand camarâde et jî voux qui d'meure cial.
Est-ce qui v's estez ginnèie ?

FIFINE.

Ni rik'mincîz nin l' bal.

Espliquez-v' tot doucemint ; qu'est-ce qui v's avez-st-à m' dire ?

JÔSEPH.

Après tote réflexion, jî n' vis donne nin 'n' chère.

FIFINE.

Ine feie qu'on colèbaie, on piède tot sintumint ;
Çou qui conv'nève toratte tomme è l'aiwe po l' moumint.
Di vosse bai camarâde vos houtez les conseie ;
C'est lu qui v' mette è l' tiesse totes neûrès ideie.

(Bovy est-st-à l' poite qui houte.)

Mains e' n'est nin vos qui jâse, vos n' pollez rin d' çoulà,
Ca ci n'est qu' lu qui v' donne ces mâva conseie là ;

C'est lu qui v'prêche l'eximpe, c'est-st-ine homme sins consciince;
A v' ler cherri fou vôte il esplôie totte si sciince.

(A Jacques.)

Mains si dispôie longtims vos n'avez pus d'honneur,
Ni sêchîz nin les autes so l'vôte di déshonneur.

JACQUES.

Vous parlassiez, Madame, comme une vraie armanak,
Et vous n' m' aduzez pas en m'appelant harlak.

FIFINE.

Jôseph, lu, n'est pout rin ; di bon cour j'el pardonne.
C'est Jâcques à c'ste heure qui fait les loi d'vins nosse mohonne ;
Wârdez bin tot, Jôseph, çoula v' vinret-st-à pon ;
Vo les vindrez-st-on jou po wagi.....

JÔSEPH.

Jan, c'est bon !

FIFINE.

Et l'jou qu' vos les vindrez, vos sârez çou qui cosse,
Ca c'jou là m' cour, Jôseph, ni sêret pus da vosse.

JACQUES.

Po jouer l' comêdeie, c'ennè eunne qu'âreut l' tour !

JÔSEPH.

Jan, haïe, allez è don ; pœquoi tant des discours ?

FIFINE.

Ji m'ennè vas, Moncheu, mains l'èfant j'el va prinde ;
Ca c'est-st-on grand chervice qui là ji vas co v' rinde.

JÔSEPH.

L'èfant, n'el prindez nin ; oh ! nenni, j'el wâdret,
Mi ji voux qu'i d'meure cial, c'est mi qui l'accliv'ret.

FIFINE (allant de costé de l'banse).

Si vos pinsez l'aveur, i fât qu' nos nos battanse ;
Prindez çou qui v' convint, mains nin çou qu'est-st-è l'banse.

I n'âret nin d'avant lu li portrait d'on trim'leu,
Qui, si n' l'est nin à c'ste heure, divinret-st-on moudreu.
Et ji n' voux nin qu'il âie on laid tâv'lai d'avant l's oûie ;
Des trim'leu, des buveu, on 'nnè veut bin trope hoûie.

JÔSEPH.

Et qu'est-ce qui vos 'nnè frez ?

FIFINE.

Ine ovri corègeux.

I n' fret nin comme si père, piède si honneur à jeu.

Scène XV.

BOVY, JACQUES, FIFINE, et JOSEPH.

BOVY.

Volà déjà 'n' minute qui j'a bon di v's étinde.
Poquoi qui j' sos v'nou cial ji v's el vas fer comprinde.
Vos avez parlé d' tot, di wageure et d'êfant,
Mains vos n'avez nin co parlé di mes aidant.

JÔSEPH (*babouinant*).

Bin, bin, Moncheu Bovy...

BOVY.

Mains qui m' donret mes cense ?

(*On d'meure on moumint sins rin dire.*)

Vos m' divez deux meus d' chambre ; vos v' qwittez, belle avance!
Et mi ji d'meure è l' pèle et ji payeret li scot !
Mains qui diriz-v' portant si ji v' qwittève di tot ?

FIFINE

Est-ce vraie, Moncheu Bovy ?

JACQUES.

Foù di s' ptd qu'elle sipenne !

FIFINE.

Oh ! vos estez bin bon.

JACQUES (*à part*).

Mi j'âreus-st-ine fahenne

Po m' siplinki, ji wage.

BOVY

Mains j' mette ine condition :

C'est qu' vos d'morêsse essonne, et chessäz c' fanfaron.

Louquiz wisse qui v's estez et vos veurez-st-à preume

Qu'elle vât bin qu' vos l'ainmêsse. Respectez vosse brave feumme ;

C'est qu'elle a sayî tot po polleur vis r'dressî,

Et s'elle n'a nin polou, c'est cåse di c' calfurtî,

On chinisse, on wand'leu, qui n' vât nin çou qu'on l' nomme,

Et qui n' deut nin s' trover divins l' chambre d'on brave homme.

JACQUES (*à part*).

Çou qui s' fât leyî dire qwand c'est qu'on deut-st-âx gins !

BOVY (*à Jacques*).

Ji n' sâreus mâie mix dire, vos n'estez qu'on vârin,

Et l'ovrêge vis fait sogne, flandrin, coreu d' pavêie !

FIFINE.

Ni seyîz nin si deur, Moncheu Bovy ; c'est vraie,

Avou quèques bons conseie, mîtoî qu'on l'espêch'reut

Dè co fer des biestreie divins les coq, les jeu.

BOVY.

Fez-l' don vanner fou d' cial, et vos autes rimettez-v'

Et ni v' disputez pus.

(*On d'meure embarrassé.*)

Allons jans, haïe, qui fez-v' ?

JÔSEPH (*riloukant Fifine*).

Çoula s' pout-i co fer ?

BOVY.

N'ainmez-v' nin vosse-st-éfant ?
Et ni d'vez-v' nin esse là po li wangni des pan ?
Dinez l' main à vosse feumme, à vosse brave kipagneie.

JÔSEPH (*si rapprochant d' Fifine*).

Mi binamèie Fifine, vos pâpire sont mouïeie.

BOVY (*à Jacques*).

Kimint ? v's estez co cial, espèce di halcotti !

JACQUES.

A v's étinde ji mérite qu'on m' kutrâgne è broull !

BOVY.

Awet, vos l' méritez.

JACQUES.

Ji n'y prinds nin astème ;
C'est comme si vos frottiz so 'n' veie botte avou 'n' lemme.

JÔSEPH (*à Bovy*).

Leyiz-m' don vis r'merci d' vosse générosité,
Ca ji n'aveus rin fait qu' méritahe vos bonté.

FIFINE.

Qui porans-je fer por vos ?

BOVY.

Ayîz dè l' rik'nohance.

JACQUES (*à part*).

C'est mi qui r'çus l'houèie, et zelles ont totes les chance.

BOVY.

Çou qu' ji v' dimande à c'ste heure, et ci n'est qui mi d'sir,
C'est qui v' qwèrêsse dés houïe ine aute sôr di plaisir.

JACQUES (*sortant, à public*).

Ji sos tot bouhi jus, j'ennè vas reud à balle,
Mains c' vix harbouia là mi payeret co cisse lalle.

Scène XVI.

BOVY, JOSEPH *et* FIFINE.

BOVY.

A vos coq, kiminciz dè l's y mette li pèchon ;
C'est po vosse bin qu' j'el dis, kubattez cisse passion.

JÔSEPH.

Si j' pollève !

BOVY.

I fât l' fer, c'est l' condition qu' ji mette ;
Habeie, jan don, Fifine, sayiz d' li fer promette.

FIFINE.

Comme todis ji vas fer tot çou qui ji poret.

BOVY.

Ci còp cial el houtrez-v' ?

JÔSEPH.

Allons jan, ji sayeret.

(Rideau.)

FIN DÈ PRUMI AKE.

AKE II.

Li scène riprésinte on jeu d'beie; li mohonne est-st-à gauche; li poite donne so l'cour; à costé dè l'poite, ine canliette avou des verre, des botcie, etc.; à milan dè l'scène ine treie; poite d'intrêie à dreute.

Scène I.

HOUBERT (*qui r'netteie les verre è l'canliette*). (¹)

Li vix roge dà Flamè saye houïe li ci da Jacques,
Et si Jacques est wangni, ci seret-st-on mirâke.
C'est qui l'coq qu'el deut jonde est spitant et vigreux;
C'est d'âieurs rik'nohou d'vè tos les colèbeu.
Mains Jacques est si vireux! c'est-st-on berdi berdaxhe
Et divè totes les batte il aime à fer l'randaxhe.
Volà six sept samainne qui s'a co fait r'moussi,
Et comme si rè n'estahe, i va co rik'minci.
Ji n'a jamâie vèyou nou si tiestou di m' veie;
I rouvireut bi s' lé qwand il est près dè l'treie.
Mè mi d'vè tot çoula ji n'a nègne à moti;
D'abord qui j' vèsse des gotte, c'est çou qui fât por mi.
On fait tot çou qu'on pout; mi, d'abord qui ji vinsse,
Ji n'a nègne à veyi qu'ine aute vique ou qui pinse.
Tofèr ji houte les spot et ji vique di m'wassè,
Et ji n'ainme nè d'savu çou qui s'passe è voisé.

Scène II.

HOUBERT et BOVY.

Bovy.

Bonjou, bonjou, Houbert, kimint çoula va-t-i?
Li commerce âx meseure, est-ce qui ça rôle todis?

(¹) Houbert jâse comme à Ans. Po qu'on comprinse abeiemint, nos n' sicirans qui d'timps in timps les mot qui finihet en *on*, avou *é* ou *égne*.

HOUBERT.

Bi merci, grâce à Diu, ji n'a ni trope à m' plainte,
Et comme i n'a batte hoûie, li cour sèrèt co plinte.

BOVY

Oh ! vos fez co batte hoûie !

HOUBERT (*si r'happant*).

Ji n' sos po rè la d'vè;
Jacques a-st-ègagî s' coq avou l' ei dà Flamè;
C'est qui c' n'est ni po rire.

BOVY.

Qwand fât-i qu'is s' trovesse ?

HOUBERT.

C'est-st-à dixhe heure et d' meic ; i les va d'abord esse.

BOVY.

Si j'estahe è vosse plèce, ji tronreus bin, ma foi.

HOUBERT.

Ah ! bi ji n'a ni sogne ; nos avans l'homme di bois
Qui riknohret les coq, ji n'a d' keure dè mancège.

(*Riant*)

Adon po esse battou, ji n' poux mâ dè d'ner l' vège.

BOVY.

Mains, Jâcques qui n'ouveure nin, kimint çoula s'fât-i
Qui trouve todîs d'l'ârgint ?

HOUBERT.

Ah ! ji m' l'a dèjà dit.

Mains mi so tot çoula jamâie ji n' m'arrestaie ;
On vique chaque à s'manîre.

BOVY.

Ah ! po çoula, c'est vraie ;
Mains jâsans 'n'gotte d'aute choi ; comme vos estez serwl
Ni vinrez-v' nin bin d'main ?

HOUBERT.

Sia, Moncheu Bovy.

BOVY.

Ji voreus r'mette des serre à c'ste heure à totes mes poite.

HOUBERT.

Ah bi, si c'n'est qu'çoula, ji les iret bi mette.

BOVY.

C'est qui, li nute passèie, è m'mohonne on-z-a v'nou
Mette tot cou d'zseur cou d'zos.

HOUBERT.

Pa ji sos tot bablou !

BOVY.

On-z-a v'nou bardouhi po tot avà l'mohonne,
On m'a happé des cense.

HOUBERT.

Vos n'dotez so personne ?

BOVY.

Sia, j'a des dottance et ji sâret todîs
Li nom di c'capon là, ca c'est fleur di hardi.
Poux-ju compter sor vos ?

HOUBERT.

Dimè j'iret sè fâte ;
Ji v'iret des serre à s'cret. I n' fât ni qu'ces pilâte
Rikminesse.

BOVY.

Oh nenni ! mains sûr qui j' les piç'ret ;
Dinez-m' en verre di bire.

HOUBERT.

Fez viquer l'câbaret.

Elle cramaie à l'ideie et ji vas jusqu'à l'câve ;
Ji n'dimeure qu'ine minute, assiez-v' ine gotte à l'tâv^a

BOVY.

Ah ! ji n' m'assiret nin.

HOUBERT.

Çoula sèret vite fait ;

Vo n' la nin pus d'ine heure qu'on abroqua l' tonnai.

(Il s'écote.)

Scène III.

BOVY (tot seu).

Et pus est-ce qui ji tuse, et pus a-je des dotance
Qui ci n'est mâie qui Jâcques qui m'a happé mes cense.
Po s' feumme et ses èfant sûr qui ji n' direus rin ;
Mains j' sés qu'i n' cang'ret mâie, ca ci n'est qu'on vârin
Et Jôseph avou lu si fait herchi co 'n' feie
Mâgré totes ses promesse et tos les bons conseie
Di s' feumme.

Scène IV.

HOUBERT et BOVY.

HOUBERT (avou en verre di bire so l' platai).

Vo cial dè l' bire qu'on s' rallèchreut-st-après.

BOVY (beut).

Tot l' mainme elle n'est nin mâle, c'est mèieux qui l' pèket.

HOUBERT.

Et cial on 'nnè d'mande mâie ; po l' bon ji n'è vè gotte ;
Qwand on k'mande ine tournèie, ci n'est qui totès gotte.
Mains vola, so l' pèket, c'est qu'is sont afaiti.

BOVY (pâie).

I m' sonle portant qui l' bire, ça deut esse pus haiti.
Ji v' rattindret po d'main.

HOUBERT.

J'iret d'mè vè treus heure.

BOVY.

Houbert, ji compte sor vos.

HOUBERT.

Moncheu Bovy, ji v'jeure

Qui ji n'y mâqu'ret nin.

BOVY.

Ci seret jusqu'à d'main.

Scène V.

HOUBERT (*tot seu*).

Li ci qui l'a d'moussi, c'est qu'el kinohéve bin.
Il a des pèce assez, il a co traze mohonne;
Mains portant i n'a wåde dè fer pône à personne;
C'est-st-on richâ d'âieurs comme on l'nnè veut foirt pô,
Qu'est prête à rinde chervice, à s' mette en ouve so l'côp;
Et des richâ comme lu, si bon, on n'è veut wère,
Et si j'avahe des cense, mi, ji freus l'mainme affaire;
Ax pauve ji freus dè bé, on m'loumreut l'bon richâ:
Mains mi ji n'a qu'des rinte so l'gravi dà Bair'pâ.

Scène VI.

HOUBERT *et* LORINT. (*)

HOUBERT.

Enfin vo t' cial, Loré; ji n' comptève mâie ti veie.

LORINT.

Ji n' pollève ni mâquer.

(*) Lorint parole li wallon d'Ans.

HOUBERT.

Et ti tomme à l'ideïe ;

Ca li batte va k'minci, c'est-st-à c'ste heure qu'il est tè

Qui nos 'nnè finihanse avou les arrèg'mè.

Po riknohe tos les coq, allons, kibè prindresse ?

LORINT.

Ji n'sos ni l'homme di bois nolle pâ mons di treus pèce.

HOUBERT.

Ti comprè bi, Lorè, ji n' sàreus d'ner qwinze franc.

Pa, m' coye, c'est tot à pône si j'vindret po l' mitan ;

T'es-st-on trop bon valet, ti t' lairet sûr à dire ;

Jan, bouhe les treus còp là.

LORINT.

Mains, Houbert, ji t'vas dire :

C'est qu'à riknohe les coq, c'est mi qu'iret hufier.

HOUBERT.

Mains qu'est-ce qui çoula t' fait ? T'ainme mîx çoula qu' d'ovrer,

Et d'aïeurs qu'on batte houïe enn' a pô qu'el savesse.

I n'a qu' Jacques li flamiut, Joseph, Pierre et Jeannesse.

Ci sèreut bî toumé qu' les gendarme el sàrit.

LORINT.

Is savet todis tot.

HOUBERT.

Ti, Lorè, t'es trop vix ;

Ti voreus, sins risquer, raskoï totes les pèce.

Mè tos les homme di bois ni fât-i nin qu' risquesse ?

LORINT.

Houte bègne, d'aller hufier, c'n'est ni n' saquoi d' joïeux.

HOUBERT.

Qwand ji t' dis qu'on n' sèt règne, qui n'a qui quéques wageu

Qu'ont stu prévnou d' çoula.

LORINT.

C'est qu' j'a l'nè so l' narenne,
Et qu' j'a d'jà stu deux còp hufler à l'grosse bressenne.

HOUBERT.

Est-st-elle bonne po deux pèce ?

LORINT.

Awet, mains j' n'el fret pus.
Qwand el fâret co fer, ti r'mettret 'n' pèce di pus.
J'a l'idèie qu'on m' piç'ret.

HOUBERT.

Ji m'sès crêhe ine èhowe;
Ti prèdreus des chapainne po totès abalowe.
Vormè ti m' fais mævler ! ti prèdreus des spirou
Po des mohonne d'ârzeie. Jan, hàie, c'est bi conv'nou.
(*Li d'nant 'n' pèce.*)
Tés, vola 'n' pèce à compte.

LORINT.

Houbert, t'es-st-ine ficelle !

HOUBERT.

Ji t'vas vudi 'n' grande gotte.

LORINT.

J'ainme mix dè l'citronelle,

Li pèket monte à l'tiesse.

HOUBERT (*allant quèri l' verre et l'appointant*).

Bi, ji t' vas d'ner çoula
Pusqui tot est bin fait. A c'ste heure, Lorè, bouhe là
Et si les *flambleaux* v'net, i fâret esse adrette ;
I n' fât ni barloser.

LORINT.

Houbert, ji t'el promette.

HOUBERT (*li mostrant l' bane à dreute*).

A c'ste heure, assite-tu là, fais t'chervise hayett'mè;
T'àret 'n' gotte di bon vix, çoula t'va-t-i, Lorè ?

LORINT.

Awet, jan, j'sos d'accoird, mains qu'on n'monne ni d'l'arège
A l'vude, Houbert ; ti comprès bi l'ovrège.

Scène VII.

HOUBERT, LORINT, JACQUES, JOSEPH *et deux ou treus coq'li*.

HOUBERT.

Vo cial les camarade ! fré Loré, attinchon !

LORINT.

Ni m'el rikmande ni tant.

HOUBERT.

Ti k'nohe li comichon.

(*Is intret tot chantant.*)

(*Air : Perruque blonde.*)

Qwand on vout fer veie qu'on est-st-on bon coq'li,
I n' fât co jamâie avu sogne dè wagi,
Et po les wageure jamâie i n' fât bogi,
Volà li d'vise d'on bon coq'li.
Po nolle wageure i n' fât bogi,
Volà çou qu' fait-st-on foirt bon coq'li,
Po nolle wageure, po nolle wageure,
Po nolle wageure i n' fât bogi,
Volà li d'vise d'on bon coq'li.

HOUBERT.

Allons, jan, tez tot doux.

LORINT.

Ni fât-i ni qu' chantesse ?

HOUBERT.

Ni minez ni des brut, qui les voisin n'oyesse !

JACQUES (*qui mette si bot à l' terre et qui wåde si canne è s' main*).

Kimint ? c'est co Lorint qu'est cial houïe l'homme di bois,
I l'esteut co dimègne amon Chârlir È Bois.

LORINT.

Amon Jôseph Chârlir, là çoula rotte à d'meie,
On n' brait ni comme des âgne.

JACQUES.

Ni d'hans pus rin, habeie.
Mettez-v' en ouve turtos po continter Lorint.
Hàie don, li boque cosowe.

LORINT.

C'est bon, ji n' dis pus rin.

JÔSEPH.

Conte li Goviernimint ji creus qu'on conspire ;
I fât qu'on fasse doucemint et qui l' boque seuye serrèie.

HOUBERT.

Pa di s' tini pahule, on n'a ni pus ni mōns ;
C'est les jouweu d' pinake qui breyet sins façon.

JÔSEPH.

On pôreut bin s' passer dè fer comme les rapaye.

JACQUES.

J'a l'idaie qui l' flamint houïe riguret 'n' bonne daye,
Et divant dè sèchî mi flori fou dè bot.
Houbert, vudiz 'n' tournèie, totès gotte po turtos,
Et so l' tims qu' vos vudrez, mi ji chantret 'n' paskaie,
Li respieu des coq'li fât par li vîx Lakaie.

LORINT (à part).

Po qu' tot l' monde les ètinsse ! jì creus qu'el fet exprès ;
È l' plèce dè clòre leus gève, à l' pus foirt is geuyet.

HOUBERT (rudant les gotte à l' canliette).

A miner tant dè l' veie, les poïon vont-st-aponde.
On d'vreut fer tot doucemint, mi sonle-t-i, d'vant d' les r'jonde.

JACQUES.

Po-z-avu des corège, i m' fât beure des pèket,
Qui j' seuye on pò petoïe, qui j' seuye so l' houe di guet.
Et lorsque je n'ai pas avalé des gourgette,
Je ne poudrai jamais être dans mon assiette.
Mi, qwand c'est qu' jì sos saive et bin ! ça m' poite mâlheur ;
Qwand j' sos-st-avâ les qwârt, i m' rivint des bonheur.
Mains portant j'el poux dire, mi coq est bin à patte,
Et l' flori dâ flamint, hoûie i fât qu' j'el sipatte.

JÔSEPH (à Jacques).

Li flamint tâge po v'ni. Jacques, mi feumme ni sèt nin
Qui j' sos-st-accorou cial.

JACQUES.

Vo r'cial co l' vix refrain.

Jâsans on pò d' nos coq et lait t' feumme bin pahule ;
Avoû baicôp d' patiince dis-li qu'elle si raffulle.

JÔSEPH.

Jì n' voux nin divant l's aute qui vos v'nésse couïonner.

JACQUES.

Vas-è, m' coye, avou t' feumme, vasse rat'mint t' porminer.
Pa s' fallève prinde astème àx boumeur des feum'reie,
On spiereut tos les verre, on d'moureur totes les treïe.
Jau, haïe, houtez-m' çou cial ; attinchon po l' respleu,
Et qu'on rèpète en chœur, seyans turtos joyeux.

(Tot seu, puis tos caxonne li respleu.)

(Air : *La bière*).

Vive li treie,
I fât wagi,
I n'a rin qu' passe les coq, li colèbreie,
Vive li treie,
I fât wagi,
Breyans turtos : hourrah po les coq'li !

1.

Ji n' mi sâreus plaire qui divins les wageure,
Qwand des bons coq sont prête à s' dissonn'ter.
Por mi j'a bon, c'est m' plaisir, ji v's ei jeure,
Çou qui m' displait c'est qwand ji veus wag'ter.

2.

Ji voux qu'on dise divins tote li châsseie,
Qui li p'it Jacques est li roi des coq'li,
Qui sèt tapper totes les pèce à l' pougneie,
Et qui jamâie on n' l'a veyou bogi.

3.

A-t-i 'n' saquoï di pus plaïhant so l' terre
D'avu des coq, des roge et des flori,
Et d'enn' aller avou deux treus compère
Divins les batte, c'est l' seul plaisir por mi.

REFRAIN.

Vive li treie,
I fât wagi,
I n'a rin qu' passe les coq, li colèbreie,
Viv' li treie,
I fât wagi,
Breyans turtos : hourrah po les coq'li !

HOUBERT (*chève les verre. Is buvet et les r'mettet so l' platai*).

Po l' respleu des coq'li volâ 'n' clapante tournèie.

LORINT (*qu' est quasi èdoirmou*).

Ji pinsève tot bonnemint qui n's estîs à l' nutèie.

HOUBERT (*qu' est revêie à l' canliette*).

Asse oyous dire, Jôseph, avou l' coq da Mencheur ?

JÔSEPH.

Oh ! nenni, ji n' sés rin.

HOUBERT.

Pa c'est-st-avou l' vix neur.

I s'a fait agerci par li roge da Lambotte ;
Divins l' mitan dè l' batte i s' fa rayi ses botte.

JÔSEPH.

Et wisse esteut-ce, çoula ?

HOUBERT.

Amon Chârlir E Bois,

Wisse qui Lorint, dimègne, esteut co l'homme di bois.
Li vix roge da Lambotte fa des tellès volèie
Qui l' treie di pleume et d' songue fourit tote sipitiè.

JÔSEPH.

Ça m'èware di Mencheur, ca c'est fleur di coq'li.

HOUBERT.

Turtos s' sont louqui biesse qui n'esteut nè wangnî.
Mains, Jôseph, qui voux-je dire, et tes coq qué nouvelle ?

JÔSEPH.

Ji les a touwé tos.

HOUBERT.

Bi, t'enn'as fait là 'n' belle !

A l'honneur di qué saint ?

JÔSEPH.

Volà, j' nè voux pus t'ni.

HOUBERT.

Oh ! t'ennè râret co.

JÔSEPH.

A c'ste heure c'est bin fini.

On m' vòreut d'ner po rin li mèieus qu' n'âie à Lige,
Qui ji n'el prindreus nin.

HOUBERT.

Allons, taisé-tu.

JACQUES.

Quelle sigé !

I n' tinret pus des coq, on li a disfindou,
Et s'ennè rachtéve mâle, i sèreut co battou.

(A Houbert.)

Dans sa maison, Houbert, la femme porte la culotte,
Et qwand i dit 'n' parole, on l'èvoie âx pèlotte.

JÔSEPH.

Jâcques, malgré vos promesse vos vollez rik'minci !

JACQUES.

Jan, di n' pus m' hâbiter vasse co 'n' leie mi man'ci !

JÔSEPH.

Ji v' l'a co dit torate qu'on vique chaque à s' manire ;
Et s' ji n'a pus des coq, sos-je obligi dè dire
Po quoi qui j'ennè voux pus t'ni.

JACQUES.

C'est-st-on farceur,

C'est pasqui n' wèsreut pus.

JÔSEPH.

Ni sêlz nin si deur.

C'est l' bonne raison qu'a fait qui ji m'enn'a fait qwitte,
Et v' pollez bin compter qu' j'ennè ra nin d' si vite ;
Et si ji sos v'nou cial, si j' m'a lèyi herchi,
C'est po çou qu' ji sés bin qu' vosse coq est-st-ègagi
Et ji n' sos qu'on curieux.

JACQUES

Ti wag'ret 'n' pèce tot l' mainme.

JÔSEPH.

Ji n' wag'reus nin co 'n' cense !

JACQUES.

Eie, fré Jôseph, ti m' sinme.

HOUBERT.

Jôseph vout s'èbarquer d'vins l' pays des richâ ;
Il est déjà trop târd po div'ni comme i fât.

JACQUES.

Jan, n' parlans pus d' çoula, ci n'est qu' des galguizoute.
Li flamint, wisse est-i ?

HOUBERT.

C'est qu'il est passé houtte
Po-z-aller beure ine gotte. I n' peut mâ dè mâquer ;
Hir, qwand j'el rescontra, i m' l'a-st-acertiné
Qui viureut à l'heure jusse ; vos l'allez veie aponde,
I m'a trope répété qui s' rafilve dè l'jonde.

JÔSEPH.

J'a-st-oyou dire dimègne qui c'esteut-st-on tourneu
Comme on 'nnè veut foirt pô.

HOUBERT.]

Il est-st-assez vigreux

JÔSEPH.

Li vix Gèra m'a dit qu' l'esteut vif comme li poure.

JACQUES.

Li meune el siprâchret tot comme ine live di boure ;
I li wayeret so s' panse.

JÔSEPH.

Ni v' filz nin là-d'sus,
Quéque feie ci sèret l' vosse qui seret bouhî jus.

HOUBERT.

Jouwans-je ou còp d' boulet, pusqui nos l' fât rattinde ?

JACQUES.

Tins, volà 'n' bonne ideie.

JÔSEPH.

Ji n'a pus l' tour dè prinde
Li boulet, mains tot l' mainme ji m' rissayeret-st-on còp.

JACQUES.

Èvoïe turtos essonne, jouwans l' gotte à on còp.
Jan don, live-tu, Lorint, t'es là comme ine dôrlainne.

(Lorint est-st-édoirmou so l' banc.)

I fait 'n' dimeie prangire tot priant Sainte Mad'lainne.

LORINT *(tot édoirmou)*.

Qu'est-ce qui n'a ?

JACQUES.

Dispiette-tu, ti vas-st-aller bictier.

LORINT.

Ji voux bègne, mains qu'àret-je ?

JACQUES.

Ine gotte po les r'lèver,
Et po les nouf qu'on fret, t'àret 'n' pèce di cinq cense.

LORINT.

C'est bon, ji sos conté.

JACQUES.

Fât-i payi d'avance ?

(Lorint inteure divins les coulisse à gauche ; li jeu d' beie si trouve conte li décor ; on fait rôler l' boulet tot dè long et les beie touner d'vins les coulisse ; Lorint rêvêie li boulet après chaque còp. Cluse scène cial si fait on pô à l' manire des amateur ; les cis qui figuret s'accropihront è fond de l' scène conte li décor et l' ci qui jouwret fret voler l' boulet d'vant zels tot s'enondant à dreute.)

Seuye on p'tit pô pus vif, potince, ti doïme tot dreut.

(I ramasse li boulet.)

Habeie, jan don, Houbert, rustihaie on pô l' jeu.

JACQUES *(Houbert fait passer l' rustai so l' jeu)*.

Est-ce prête ?

LORINT.

On pout k'mincl.

JACQUES.

Mettez l' prumière à droite ;
Dame à gauche ; ine pèce so m' còp !

HOUBERT (*tappe ine pèce à l' terre*).

Vo l' là coviette.

JACQUES.

Serrez co 'n' gotte li foche.

(*I s'enondaie et joue.*)

HOUBERT.

Qwatte ! ç' n'est nè po wagné.

JACQUES.

Enfin, jouwez todís, ji n'a nin bin lanci.

JÔSEPH.

Vos avez lèchi l' foche.

HOUBERT (*qui prind l' boulet*).

Ci n'est wère malaheie,
Di v' batte, ca mi jì wage dí n' fer nin mons d' six beie.

JACQUES (*tappant n' pèce à l' terre*).

Et bin volà co 'n' pèce qui vos n'elzè fez nin.

HOUBERT.

I va.

JÔSEPH.

N' wagiz nin tant, Jâcques, çoula n'est nin bin.

HOUBERT (*va jouer*).

Droviez l' foche ; dame à droite ; serrez on pô l' deuzainme.

JÔSEPH.

Sept ! volà sûr on bai còp.

HOUBERT.

Quoi qu' j'el deie di mi mainme,
Volà çou qu'on pout dire on clapant còp d' boulet ;
Et ji wangne mes deux pèce et l' tournèie.

(A Jôseph.)

C'est-st-à toi.

JÔSEPH (rattrappe so s' pid li boulet, qui Lorint li tappe).

Ji creus qu' ji n'è fret wère.

HOUBERT.

Oh ! çoulà, c'est dè veie.

JACQUES.

Jôseph, volà deux franc qui vos n' fez nin cinq beie.

JÔSEPH.

J'ainme bin dè jouwer l' gotte, mains ji n' voux nin wagi.
Droviez 'n' gotte li prumire ; li deuzainme ènnèrl.

(I tappe.)

Hut ! j'aveus portant moussi dreut d'vins l' gueuie bârrèie ;
C'est mi qu'est l' pus contint, ça ji wangne mi tournèie.

JACQUES.

A c'ste heure, jouwans li r'vinche.

JÔSEPH.

Mi, nenni, ji n' jowe pus.

JACQUES.

On direut qui t'es cial po v'ni mette li disdu.

JÔSEPH.

Ça v's ègage à wagi, ji n'ainme pus les wageure.

JACQUES.

T'es-t-on fameux cacadà, ti m' fais cial ine samneure.

JÔSEPH.

Estez-v' pus avanci ? vos v'là qwitte di dix franc.

LORINT (*qui rinfure*).

Dihez, ni jowe-t-on pus ?

HOUBERT.

Nenni, r'mette tu so t' banc.

Ah ! vo cial li Flamint ; il esteut tims qui v'nasse ;

On buvéve po l' rattinde, on euhe div'nou makasse.

Scène VIII.

LES MAINME, *pus li Flamint*.

LI FLAMINT.

J' suis un peu en retard, je m' suis bien hamusé.

Tu savéve que j' polléve jamais mal dè manquer.

Godferdeck, mon bon coug, il est si bien à patte,

Que je m' réjouihéve bien vite de le faire batte.

JACQUES.

Ni fais nin tant di t'ianne, on est bin prête ossi.

LI FLAMINT.

C'est moi pas blamé l' vosse.

HOUBERT.

Et bin, jan, qui v' fât-i ?

LI FLAMINT.

Et bien, vide une tournée, donne des grandes goutte

Car ze l'ai tant couréve que je l' sue tout à goutte.

HOUBERT.

Est-ce qui n'a 'n' grande por mi ?

LI FLAMINT.

Ce que t'el vas dire là !

Donne bien vite à tertouse une tournée de henna.

Voilà-z-une coug dimanche que l'a gagné vingt pèce,

Qu'el fesait des volèie, et qu'el pittéve timpesse.

HOUBERT (*À public*).

Pa qwand c'est qui v's oyez babouf les Flamint,
V's iriz qwèri carelle à nosse Gôvernimint.
Et dire qu'is ont des scole po sut'ni leus lingage,
Et qu'on mette so l' manôie, à c'ste heure, endrac mage mage !
Qu'à l' Chambe des r'présintant on cafogne les Wallon,
Et qu'on n' sèt pus quoi dire po blâmer nosse jargon !
On pette ottant qu'on pout so tote les tiesse di hoie,
On saye di nos herchî divins totes les craboie.
Zels is ont des subside, des théâte, enfin d' tot,
Zels is n' fet nin des pièce, is traduihet turtos.
Vos veurez qu' traduihront li Galant dè l' Chervante
Ou Tâti l' Perriqui. Por zels arrive qui plante ;
Aveu leus exigince on divisret l' pays.
Mains n's avans d'Andrimont, qu'est là po nos r'vingî :
A Sénat ç'a stu lu qui les i a fait veie
Qui nos avîs des homme divins nosse pitite veie.
Elzî lêha des rôie dè r'gretté Defrêcheux ;
N'avans-je nin co Delâge, Thiri, R'maque et Bailleux ?
Est-ce qui n' n'avans nin Hock ? lu qui chante les roualle,
Et qu' raconte tot riant totes les fave di macralle,
Qui nos mosteure les rowe comme elles estît d'vins l' tîmps.
Et n' rattindans todîs les live di nos Flamint !

Les bouhon, les haie, l'ardispenne,
Comme ine artise on les chantreut,
S' on avâhe d'Augusse Hock li penne
Et l' sintumint da Defrêcheux.

Hourrah po l' vix wallon pusqu'à c'ste heure i s' dispiette,
Ji vas petter 'n' paskeie ; adon, n' beurans 'n' gourgette.

(Air : *Valeureux Liégeois*.)

Wallon et Flamint,
Haie dinans-nos l' main,
Fôrman 'n' sainte confrérie.
Qui l' fraternité,
Comme li liberté,
Riluse so nosse patreie.

1. COUPLET.

A quoi chève-t-i di s' kihâgni ?
Haïe unihans-nos sins fer sât'ler l'amoice.
Tos essonne i fât s' ravoter
D'sos l' drapeau d' l'union qui fait l'foice.

2.

Les cis qu' volet fer des disdu,
Et qui d'vins les d'vise chervet leu politique,
Dihans-l'-zî qui n' vollans pus
Des displi d'vins nosse pitite Belgique.

3.

Poquoi 'nné voris-gne ax Flamint ?
Est-ce pasqui l'ârit tos des qwarriès tiesse ?
Est-ce qui l'nosse sèrent faite aut'mint ?
Elle n'est nin pus ronde nè pus è coisse.

JÔSEPH.

Po chanter 'n' t'elle paskeie i fât mette on rat'na.

JACQUES (*à Houbert*).

Ti t'amuse à chanter, ti rouveie nos henna ;
Ti veux bin, hein, Flamint, qui d'vins nos tiesse di hoïe
On sèt fer des respheu.

LI FLAMINT.

Ze ne dis rien, mè coïe.

JACQUES.

Mains jâsans d' nosse combat ; ti vas nos magni tos ;
Ti n'es nin l' diale, valet, nos t'el mosturrans co.

(*Air : Ma Normandie*)

Houte, Flamint, il arrive ine feie
Çou qui jamâie on n'a vèyou ;
Et t'el poux creure, jî m'è raffeie
Qui les deux coq s'ayesse jondou.

LI FLAMINT.

Est-ce que tu crois que j' rescoullève,
Que j'avéve sogne de les sayi ;
Et si mainme le vosse le battève,
J'ai-z-encore des pèce pour wagi.

JACQUES.

Awet, nos l' savans bin, c' n'est nin les pèce qui v' mâque ;
Mains c' n'est nin co çoula qui fret rescouler Jâques.

LI FLAMINT.

Et bien moi, Godferdeck, je n' boug' ret pas pour deux.

JACQUES.

Habeie, jan don, Houbert, ti nos lais mori d' seu.

HOUBERT (*qu'apprette li tournète*).

Pa j' veus qu'avou l' Flamint tot t'énondant ti jâse,
Et ji n' ti dèringe nègne.

JACQUES (*prindant s' verre*).

Bin, t'es-st-ine rare èplâsse.

Cial on n' fait qu' dè pârler so l' coq da Jean Mencheur
Qui s'a fait batte dimègne ; bin, ma foi, quelle aweur !
Çoula pout arriver.

LI FLAMINT.

Ça, ma couq, il pittéve,
Et si tu l'avéve vu toutes les volèie qu'elle féve !
Mains moi ze n' vas plus là, il a trope de truq'leu.

JÔSEPH.

Mi, si j'esteus d' vos autes, ji m'ennè d'mèfiereus.

HOUBERT.

Ji poux v's acertiner qui n'a nouque cial qui vinsse,
Pasqui mi ji les k'nohe, ca c'est tos nawes potince.

JÔSEPH.

Mi, ji les k'nohe avou, c'est les jouweu d' kwârjeu,
Is k'nohet tos les tour, is wangnet à tos jeu.
Et les prihon r'dohet di tos flandrin pareie,
Is y passet quâsi li bon mitan d' leu veie.

HOUBERT.

Por mi, c'est comme j'el dis, l' mîeux d' zels ni vât rin
Ci n'est qui tote racaie, tote li fleur di vârin.

LI FLAMINT.

Moi j'avêve dans une batte l'autc jour été stronnête ;
Elle e-têve trois sur moi.

JACQUES.

Si t' tiesse a stu pettêie,
Mi, ji n' diret rin d'autc, ji trouve qu'is ont bin fait ;
On wangne li paradis qwand c'est qu'on stronne on s' fait.

Scène IX.

LES MAINME, pus MAREIE, li femme da Jacques.

MAREIE.

Ah ! ah ! vo v'là, wisse estez-v' don, bel homnie ?
Allez-è, bai Moncheu, qui n' vât nin co 'n' cute pomme !

JACQUES.

Oh ! ni v' ritournez nin ; leyîz-l' gueul, Mècheu.

MAREIE.

Allez, bômel, plein d' pêket, frawtigneu,
Qui vout fer l' grandiveu, qui n'a nin 'n' cense è s' poche,
Et qui vout fer di s' crâne po tot avâ l' poroche !

JACQUES.

Houbert, mettez-l' à l'ouhe, ou bin elle va danser.

Houbert (*allant près d'leïe*).

Jan, nosse dame, fez tot doux, les gins s' vont ramasser.

JACQUES.

Vas-è, vas, veie broufteuse, vix turchon, veie chafresse !

MAREIE.

Tant qu' t'as po dè pèket, toi, ti n' dimande nin t' resse.

JACQUES.

Vas-è vas, veie cânôie !

MAREIE.

Calfurî, halbossâ !

Houbert.

Nosse dame, lèyiz l' ainsi ; allez don braire aute pâ.

JACQUES.

Houbert, si j'esteus toi, j'el prinds po cou po tiesse.

MAREIE.

C'est des pareie qui ti, qu'on tape foû dè l' finiesse.

Allez, mässt pilâte, dihaïou, maheulé,

Ji v' chèvret des grognon, qwand c'est qu' vos rintorrez.

JACQUES.

Vos veyez bin, Mècheu, qui c'est l' fleur des canaïe.

(*A Mareie.*)

Qwand ji v' tinret toratte, ji v' sitronn' ret, warmaïe.

(*Houbert l'a metton foû tot doucemint.*)

JÔSEPH.

Jâques, lais-m' co dire li meunne, ti feumme n'a nin tos toirt;

Ti n' prinds nin l' bon moyen po wârdèr l' bon accoird.

JACQUES.

Ti fais co pus d' siermon qu'ine Mareie di priesse;

Divins les batte di coq, à c'ste heure, ci n'est pus t' plèce.

(*Lorint est co 'n' feie édoirmou.*)

HOUBERT.

Vo là tot près d'onze heure, il est tims qu'on k'mincereut.

JACQUES.

Estez-v' prête, vos, Flamint ?

LI FLAMINT.

Moi, oui, pour qwand tu l' veux.

JACQUES (à Houbert).

Tinez, v'là mes hut pèce, Houbert, tinez l' wâgeure.

LI FLAMINT.

Voilà les miennes ossi.

JÔSEPH (à Jacques).

Jâques, ti fais-st-ine laide keure.

HOUBERT.

Mettez les coq è l' treie; allons, eune, deux et treus.

JÔSEPH.

Divant d' les mette è l' treie, fât qu'on les visitaie.

JACQUES.

Haïe, qu'on visite les coq, on deut bin l' fer chaque feie.

C'est qu' si l'avent des peuve qwan l' meunne vôreut bèchi,

Ça pôreut l' rinde aveule, adon puis s' fer d'hanchi.

(A c' momint cial les wâgeu prindet les coq, les louquet d'vins les vannai comme i fât, puis d'het qu'is sont bon; on les mette è l' treie, onque di chaque costé, et les coq'li dimonet quêsquês munute à louqui l' treie sins rin dire.)

JACQUES.

Attinchon, p'tite macralle !

ON WÂGEU.

Volà co 'n' pèce so l' bleu.

(Jôseph n'est nin accroupion; i les louque wâgi avou ses main è s' poche et di timp in timp fait sîgne des voleur tapper 'n' pèce, mains i s' raittint.)

LI FLAMINT.

Allons, celui qu'el veut, voilà-z-encore deux pèce.

JACQUES.

Volà deux pèce so l' meunne ; i fât qu' ses cense dansesse.

LI FLAMINT.

Voilà-z-encore un pèce sur le petite flori.

JACQUES.

Volà co 'n' pèce.

LI FLAMINT.

Tape ici.

JACQUES.

C'est por mi.

Scène X.

LES MAINME, pus FIFINE.

(Fifine est-st-intrée ; personne ni l'a réjou ; elle a raïnou l' bresse da Jôseph à moumint wisse qu'il allève taper 'n' pèce à l' terre ; elle li r'louque toi l' tinant.)

FIFINE (à Jôseph).

C'est-st-ainsi qui vos t'nez totes vos bellès promesse ?

Allez-v' co rik'minci, louquiz don, comme ces biesse ?

(Mostrant les wageu.)

(On étind les wageu répèter : Volà co 'n' pèce ; volà co deux pèce ; il est boigne ; quatte pèce conte eune. — Enfin, on étint braire li coq.)

LI FLAMINT (à Jacques).

Vous êtes battu, sais-tu.

FIFINE (à Jôseph).

Vo l' là quitte di ses spagne.

LI FLAMINT.

I n'a vosse couq, sais-tu, qu'il a braît comme des âge.

HOUBERT.

I fât bi dire li vraie, mains Jacques n'est ni chancelu ;

Ca s' coq féve des volèie ; il aveut trope di feu.

JACQUES (*trisse*).

Vos avez bel à dire, c'est-st-on còp d'atoumance ;
D'ailleurs ci Flamint là, c'est-st-on sèche rimpli d' chance.

FIFINE (*à Jacques*).

Après c' còp cial seurmint qui vos serez d'gosté.

LI FLAMINT.

Ah ! t'el peux dire, sais-tu, qu'il a bien stu petté.

FIFINE.

Volà wisse qui ça monne, tos les jeux, les trim'lèche ;
Dimain, vos ârez l' timps dè magni dè pan sèche.

JACQUES.

Jan, haïe, lèylz-m' è pâie ; on direut qu' vos m' suvez
Tot comme on māvā spère qui vout m'èmacraller.
Çou qui j' fais, ça m' rigarde; di vosse-st-homme occupez-v'.

FIFINE.

C'est po vosse bin qu' ji jâse, māvā doirmeu, oyez-v' ?
Dè vèyl vosse pauve feumme vos d'vriz bin 'nnè rogi,
Ca tot l' monde houïe vi tape à haut et sins v' rat'ni.

Scène XI.

(*Les coq sont d'manon è l' treie. Lorint est-st-èdoirmou.*)

LES MAINME, *pus deux gendarme à borgeux.*

ON GENDARME.

Da qui sont-is, les coq ? cial on vint dè fer batte.

HOUBERT.

Oh bi ! Moucheu.....

ON GENDARME.

J'el sés, ni v'nez nin fer l' blanque patte.
Vos m'allez dire, Houbert, à qui sont ces coq là ?

HOUBERT.

Ah bi ! l' ci da qui c'est, Moucheu l' gendarme, vo l' là.

(Mostrant Lorint.)

Habeie, jan don, Lorint, jan don, dispiète-tu 'n' gotte,

(Tot l' kthoyant.)

LORINT.

Qu'est-ce qui n'a, qu'est-ce qui n'a, qui j'ètèds qu'on barbotte ?

ON GENDARME.

Habeie, jan, dispiètez-v', vos m'allez d'ner vosse nom.

LORINT.

Bi, Moucheu li gendarme.....

ON GENDARME.

Awet, awet, c'est bon.

HOUBERT.

Fré Lorint, attinchon, i n' fât fer nolle trairrise.

ON GENDARME.

Allez-v' mi d'ner vosse nom ?

LORINT.

On m' lomme Lorè Dèguise.

Est-ce qu'on va m'èminer ?

ON GENDARME.

Nos v's el dirans toratte,

C'est da vosse ces coq là, ça stu vos qu'a fait batte ?

LORINT.

Awet... ninni.... Moucheu.....

ON GENDARME.

Wisse est-ce qui vos d'morez ?

LORINT.

On d'meure tot wisse qu'on pout; mi, ji d'meure tos costé.

ON GENDARME.

Cial ji n' voux nin qu'on reïe.

LORINT.

Ji loge divins 'n' cherrette.

ON GENDARME.

Vos vinrez-st-avou mi, ji v' va mette les poucette.

LORINT.

A secours !

ON GENDARME (*el rimette divins les main di l'aute gendarme*).

Qu'est-ce qui c'est ? taitilz-v' don, baligand,
Vos y avez co stu, vos n'estez qu'on brigand.

ON GENDARME.

A c'ste heure, Moucheu Houbert, c'est d' vos qui j'a mèsâhe ;
Allons, n'aylz nin sogne, ji v' vas mette à vostre âhe.

HOUBERT.

Ah bi, Moucheu l'gendarme, po tot çou qui v' plairet.

ON GENDARME.

N'a-t-i nin v'nou cial hoûie onque qu'on lomme Jâcques.

HOUBERT.

Ma foi,

Vol'là, c'est m' camarâde, onque qui n' louque nin à 'n' preune ;
C'est-st-on clapant coq'li et on numéro eune.
I piède dix ou deze pèce, et çoula sins bambi,
Ca ji wage qu'à l'samainne i va co rik'mincî.

ON GENDARME.

C'est bin vos qu'on nomme Jâcques ? vos d'manez près d'l'égglise ?

JACQUES.

Awet, Moncheu l'gendarme.

ON GENDARME.

Hir, qu'avez-v' fait d' vosse sise ?

JACQUES.

Çou qui j'a fait di m' sise ? hir, ji n'a nin sorti.

ON GENDARME.

Et portant d've nouf heure on v's a vèyou.

JACQUES.

Qui ?

ON GENDARME.

Mi.

Vos avlèz-st-è vosse main 'n' pitite lampe alloumèie
Et v's intrîz mon Boy.

JACQUES.

Moncheu, ci n'est nin vraie.

ON GENDARME.

Ji vôreus bin savu çou qu' vos allîz fer là.

JACQUES.

Vos m' prindez po ine aute.

ON GENDARME (*sèchant on calpin foû di s' poche*).

Et qu'est-ce qui c'est çoula ?

Vos n' sarîz l' rinoi, c'est vosse calpin d'ovrège
Qui vos ârez pierdou.

HOUBERT.

Bi, v'là 'n' belle, diale m'arège !

JACQUES.

Tot çoula n' vout rin dire, c'est des prouve qui v' fâreut.

ON GENDARME.

Et l'argent qui vos v'nez dè piède cial à vos jeu !
Est-ce qui c' n'est nin des prouve ? d'âieurs vos allez m' sure
Amon l' juge d'instruction ; c'est mi qui va v' kidure.
Si v's estez-st-ènnocint, sûr qui v' sèrez r'laché,
Et si v's estez coupâbe, vos sèrez-st-èpril'né.

(*On li mette les poucette et is vont à fond de l' scène*)

JACQUES (*si k'battant*).

On n' pout nin m'arrester sins prouve, ci n'est nin jusse.

HOUBERT.

Il a portant raison ; mains mi, ji fais motusse.

(*On émonne Jacques jus dè l' scène.*)

Scène XII.

JOSEPH, FIFINE, HOUBERT, LI FLAMINT *et les* WAGEUX.

JÔSEPH.

Bin volà 'n' drole d'affaire !

HOUBERT.

Pa j' sos tot bouhi jus,

Et j' n'âreus mâie pinsé ine pareie zaffe di lu.

FIFINE.

Eh bin ! dè veie çoula poquoi vis éwarrez-v' ?

Hir, à nouf heure à l' nute savez-v' bin çou qu'i féve ?

Et d'abord c'est la wisse qu'ont miné tos les jeu,

Et les prihon r'çuvet pus d'ine biette di trim'leu.

Les wageure, ça stu s'crit, vis fet piède li corège,

Les coq ossi, les beie, vis fet rouvi l'ovrège.

Qwand on vòreut wagi et qu'on est pauvrîteux,

On s' mette à fer l' voleur, qwand on n' fait nin l' moudreu.

Qwand c'est qui nos l' pollans, dinans des bons conseie,

Jamâie is n' sont pierdou, i n'a rin qui s' rouveie.

Hoûie on 'nnè hosse les spalle, demain on s'è r'sovint ;

J'enn'a-st-avu les prouve et çoula bin sovint.

Divins tos les manège les jeu poirtet l' misère,

Les étant bin sovint ont méprisé leu père.

Et, houtez-m', dè wagi ni prindez mâie li pleu,

On n'a pus nol honneur qwand c'est qu'on d'vint trim'leu.

Scène XIII.

LES MAINME, *pus* BOVY.

BOVY.

Tins, j'arrive on pô tard, pusqu' l' batte est fineie.
Les qués visège fait-on ?

HOUBERT.

Çou qui nos v'nans dè veie
Nos èwarre et n' n'ari- jamâie wèsou pinser
Qui Jâcques esteut-st-ine homme qu'àreut pollou happer.

JÔSEPH.

Et j' n'el creus nin co.

BOVY.

Et bin, vos l' pollez creure.
C'est mi qui l'a fait prinde.

JÔSEPH.

Vos avez fait 'n' laide keure.

BOVY.

Nin si laide qui çoula.

JÔSEPH.

Li bon Dia v' puniret,
Ca vos âriz d'vou v' taire ; c'est-st-on trop bon valet.

BOVY.

Mains si j' l'a fait prinde, ça stu po v' rinde chervice,
Po çou qui v's asèchive avou lu d'vins l' brouhisse,
Et qu' j' respecte vosse feumme.

FIFINE.

Moncheu Bovy, merci.

Mains vos âriz pollou v' passer d' çoula, m' sonle-t-i,
Vos qui fait todis l' bin.

BOVY.

Et c'est co po l'rispâte
Si j'a mettou 'n' barrîre po-z-espèchl ses fâte.
Il esteut d'jà voleur, qu'est-ce qu'i l'àreut div'nou ?
So l' vôiè dè dishonneur i sèchive l'aute avou.
Profitez dè l' lègon, vos vèyez qu' c'est-st-ine plaïe,
Et suvez mes conseïe, ni wagîz pus jamâie.
Li jeu porsut todîs les jouweu jusqu'à l' moirt
Et leu veie si distind d'vins les lâme et li r'moird.

LI FLAMINT (à Houbert).

C'est moi toratte chouler avec ce vieux potince !

FIFINE.

Ah ! les jeu ont miné bin des homme à l' potince ;
On n' sâreut trope kibatte cisse malheureuse passion
Qui distrut l' sintumint, qui tripelle so l' raison.

(Rideau.)

LI FRAQUE ÈMACRALLÈIE

ÇOMÈDEIE ÈN INE AKE

PAR

J. BURY.

DEVISE :

Qwand on n' pout nin ser çou qu'en vout,
I fât bin qu'on faisse çou qu'on pout.

HORS CONCOURS : MÉDAILLE DE BRONZE.

PERSONNÈGE.

HOUBERT WASTAI, <i>ârmurî</i>	30	an.
WATHY, <i>si camarâde</i>	30	"
THOUMAS, <i>ovri da Houbert</i>	31	"
LI COMMISSAIRE.	32	"
GARITE, <i>vicarcesse</i>	50	"

AHESSE.

Po GARITE : Ine fraque, li pus longue possible, ine grande banse, on paraplu, ine hoviette âx baque, ine paire di soler.

Li rôle di Garite deut esse tinou par ine homme.

LI FRAQUE ÉMACRALLÉIE

COMÈDEIE ÈN INE AKE.

AKE I.

Li scène riprésinte on manège d'ovri. Tâve à l'hinche ; fornai à dreute, 1^{er} plan ; finiesse à l'hinche, 2^e plan ; ârmâ è fond, hinche ; poite è fond, d'intreie ; poite à dreute, 2^e plan ; quéquès cheire.

Scène I.

THOMAS (*buvant à l'boteie*).

CHANT I. (Musique di l'auteur).

Glou, glou, pitite douceure,
Rotte mi distrii l'coûr,
Ni m'lais nin l'menne si seure,
Glou, glou, jan hâie, accours...

Qwand l'jergette mi gâteie,
C'est l'diale, ji m'choûlreus jus !
Mains qwand j'veux t'jus, boteie,
Ji reie, ca c'est m'bon Dia.
Glou, glou, etc.

(*Parlé.*)

On a raison dè dire qu'on n'sét nin wisse qui l'diale fire si còp. Màginez-v' quelle bonne âbenne qui j'a fait hîr sins

qu'ji n'y tûsahe nin pus qui d'aller quoiri l'leune avou mes dint. J'esteus-st-êvôie amon Châles pîd-à-bol, poirter on canon à r'forrer, qwand tot riv'nant ji rescontra Wâthy, li camarâde dè maisse; il esteut so l'brindzinde, c'est-st-assez v' dire qui les rowe eslît trop streute por lu. Li pauve diale aveut tant fait des pertipertaïne qu'il esteut pus d'clicoti et d'hâmoné qui l'vi Saint da J'henne dè Nassârowe, si bin qui m'crêvéve li coûr et qu'j'adura l'acout'ner. J'el hapa-st-à crâvai et ji n'm'è d'hergea qu'so s' soû, wisse qui s'awacha comme on borai d'clicotte. I m'sitichâ on paquet qui l'aveut d'zos s'bresse, tot m'dihant : « Tins, volà m' fraque, elle est èmacrallêie ! C'est càse di leie qui ji sos d'vins ç' bel apautrumint, qui ji n'tins pus so mes squeie. C'est po m'difraitl dè l'corwêie qui j' l'a fait fer. » Mafrique ji l'adminça, c'est l'honteux qu'y piede; mains comme ji n'sos nin affaitl à des camage di cisse tire là et s'ji m'enne aveus ravôti, j'âreus ravisé 'n' cante di mon Librih, ji m'dêris qui ji pôreus mette mi gève è caroche si j'pollêve el rivinde à quéquès viwâresse et diale mi fû ! ji n'cropa nin so mes cinde. Mains l'vie pèle-mes-peut d'vins les griffe dè l'quêlle j'alla toumer préhive têtlemint qu'elle m'âreut-st-adawi l'agaïon po 'n' pènèie di s'nouf di s'belle boîte ; ces r'vindresse là ont l'diale è coirps, dai ; awoureusemint qu'ji n'milais nin alourdiner ossi haïettemint qu'ine mohe so l'sirôpe. J'enne a fait treus franc et dix-sept cense et d'mèie. A fisse di spagne j'a stu fer rimpli 'n' flûte qui j'fais-st-aller po d'zeur comme on tabeur.

(I beut.)

Scène II.

THOUMAS et HOUBERT.

HOUBERT (*arrivant rattemint di dreute*).

Qwand n'est nin è meie sept cint quatrüvingt nouf avou s'mariège !

THOMAS (*à part*).

Qu'il a l'air brâhoumèu !

(*Haut.*)

Quel donc, maisse ?

HOUBERT (*di mâle houmeur*).

Pa, Wâthy; et j' sos proumi tèmon, s'i v' plait.

THOMAS.

C'est vormint vraie, ji l'aveus fou mémoire.

HOUBERT.

Vasse ti pormonner, vas, toi; ji n'a nin r'chergi.

THOMAS.

I n'a là pus rin d'èwarant, l'ovrège va tèllemint bin à ç'ste heure qu'on invèiereut quasi les rint... di Reikhem !

HOUBERT.

Cours à diale, halbausâ, et lais-m' è pâie.

THOMAS.

Awet, maisse...

(*A part.*)

I s'a sûr lèvé l' cou d'vant.

(*Enné va*).

Scène III.

HOUBERT.

Qwand ji v' dis qu' tot à fait m' toûne à chin. Si n'a 'n' mâle friole è sèche, ci sèret todîs sûr po m' pauve cabosse; si n'a 'n' mâ tournèie visse, c'est jourmâie dizos m' neuse. Apînzez-v' don qui j' n'a nin po châssî so mi screnne çou qui s' pout dire on casaque acmôdave, et diale mi stonne ! on m' vint chûsi po k'dûre ine friquette kimère à l' mâhon d' veie. N'est-ce nin à v' plaqui l' tiesse à meûr ? J'aveus bin l' fraque di m' mariège, qui v'nève, j'ôs bin, di m' tâie, mains qwand m' feumme lèya

ses hosette, j'el poirta avou 'n' câquêie di clicotte émon m' ma tante Sârot ; qu'aveus-ju dangi d' tant d' bardouhrêie avâ m' mâcrawé manège, don mi ? et i n'a d' çoula treus an ; elle âret stu vindowe à quéque pauve diale po fer on costeume di pâquai. Mains qui n'a-je bin bardosé à l' vallêie des gré à m' sipit l' maësale, qwand j'el poirta êvôie ci jou là, ca si ji l'aveus houïe dizos l' main ji n' donreus nin mi âme à totes les mohette po sèpi çou qu' ji deus fer. Si j'aveus co 'n' kinohance ou l' aute qu' âreut..... mains nenni, ji n' sos k' nohou qui d' plein d' l' ais-m' -è-pâie comme mi. Li pâvion n' hâbite nin l' lumçon. Ah ! si j'aveus des bèxâle ! J'âreus so l' còp fait chette d' ine noûve ; mains ji n'a nin des tahe et des nahe di cottiresse, bin dè long ; li diale est ossi sovint è m' porte manôie qu' è l' tiesse d' ine belle-mére. J'a bin deux houlèies pèce rècrestèie è l' chabotte di m' ridan..... Sése bin quoi, Houbert, lais-le po les quatwaze et d' meïe ; è l' wâde di Diu, di s' mame et des grossès mohe !

(*Il veut rentrer à l'hinche.*)

GARITTE (*à d'foû*).

Pèrrèraitude ! !

HOUBERT (*si r'tournant*).

Vasse à diale, veie houprale !

GARITTE (*dè mainme*).

Pèrrèraitude ! !

HOUBERT.

Mains, qui l' boie m' abatte ! J'y tûse apreume.....

(*Allant à l'finiesse.*)

Hai, Garitte, amousse on pô !

GARITTE (*à d'foû*).

Awet, m' bai !

HOUBERT (*à l'avant scène*).

Volâ 'n' saquoi qui n' m' âreut mâie gotté è l' maquette ! et portant l' vi frougnou m' va mutoi sèchî 'n' aroubèie sipenne fou dè pîd.

Scène IV.

HOUBERT et GARITTE.

GARITTE (avou 'n' grande banse à l'houwèie).

Di d' quoi av' dingi don, m' bai crèspou ? Si c'est d'ine hovlette àx camache, vo 'nnè chal eune qui j'a rachté à 'n' vèie madame, mains comme ji m'a lèyi herrer l' deugt è l'ouïe j'el rindreus sias bambi à hippe çou qu'elle mi cosse. Est-ce des soler ? Vo 'nnè là qui sont tot battant nou; c'esteut d'ine incuràbe, elle n'enn'allève qu'è caroche. Si v'fât-st-on paraplu, vo 'nnè chal onque qui j'a ravu d'ine mamzillète qu'a d'né si âme à diale, elle est intrutnowe d'on vi pèlaque sottai qui s' fait, comme tant d'autè, suci disqu'à broïon des jambe. Waitfz 'n' miette, ci n'est nin dè l' casmoïde, dè l' gnognotte, savez, çoula ; li belle gins m' l'a discangî so on grand vilain potiquet d' pufquinreie po stopper ses frèseure. Li paraplu qui n'a nolle kimagneure di motte, li paire di soler qui n'a nolle acceure, avou l' hovlette qui fait d'ine clicotte ine hâre assez belle, ossi bonne, ossi r'lôhante, èblawihante qu'eune di seigneur, tot l' hâsplin po l' málhureuse bagadelle di nouf franc, nouf houlé franc !

(Elle li a tappé tot so ses bresse.)

HOUBERT (tot èsbàrd).

Je ! veie colèbire ! quelle clapette !

(Lèyant toumer tot.)

Tins, vasse à l' drauche avou t' paraplu, tes soler, t' hovlette et tot t' houdin ! Ti m'as fait n' tiesse comme ine chaudière !

GARITTE (longinnemint).

Là, li m' vé ! n'avise-t-i nin don ? Allez, pâquai nânou ! Vos avez, diale m'arawe, dèl' chance qu'i n'a rin d' sacagî, pasqui ji v' freus bâhi hasette, savez, mi ; feu d' câcastreie, málignant lubet qui v's estez, l'estez-v', vormint ! Allez, pèllé Moncheu ! on a raison dè dire qui n'a rin d' si crotale qu'i n' rilive ine bèchette !

HOUBERT.

Cloyez vosse bajowe, c'est-on casaque qui m' fât.

GARITTE (*d'ine air douniesse*).

Oh ! oh ! m' binamé ! awet dai ; j'a justumint l'affaire ; pa, j'el rouvive, nom di gatte, j'el rouvive. Volà m' bai ; ji creus qui ci sèret vosse paquet.

HOUBERT (*après avu louqui, à part*).

J'a sûr mettou l' deugt d'sus.

(*Haut.*)

Kibin pout-elle valeure cisse brimbâde là, ine cope di franc ?

GARITTE.

Plait-st-i ? Ji n'ôs gotte veie di q'ste oreie là.

HOUBERT.

Ji mettrè deux franc et cinq cense, à respect des boton.

GARITTE.

Allez, dâmné frioleu ! vos n' vis boutez nin d'vins l' cabosse qui j'el happe so l'âté d' Saint-Lambert, èdon ? Dinez don bin vite vosse marchandèie po l'amour di ses bais ouïe ! Ne faurait-i pas que j' vous bâhasse pour la ravette ?

HOUBERT.

Je n' gèrie pas !

(*À part.*)

Louquiz don, l' vix s'pronjou.

GARITTE.

Allez, souwé margatia ! vos n'estez nin justumint si bièsse qui l'agne da Hanikenne, po poleur fer vosse chet d'ine sifaite manire.

HOUBERT (*qu'admiraie li fraque*).

Jan, ji boute li d'mèie pèce ?

GARITTE.

Corez à Saint-Gilles, vos ârez des messe ! Pa, diale mi r'neie !
vos n' vis moquez nin d' mi, surmint ? C'est dix franc, est-ce dix
franc, et nin 'n' dimèie cense mons.

HOUBERT (*à part*).

Elle a sûr vèyou mes deux oùie di vache.

(*Haut.*)

Ji v' hausie co
d' cinq cense ?

GARITTE.

Di wisse vinez-v' don, qu' ji v' rëmonne ?

(*A part.*)

L'amoise est hinèie,
tinans bon.

HOUBERT (*à part, louquant l' fraque*).

Ji creus qu' c'est l' feute di gatte.

(*Haut.*)

Ji risquaie treus franc ?....
Treus franc on qwârt ?....

GARITTE (*volant l' rihapper*).

Abouttez-m' çoula, qui ji l' riplonquaie è m' banse.

HOUBERT (*tinant todis*).

Treus franc et d'mèie ?... Qwatte franc ?

GARITTE.

Allez à four po l' chet.

HOUBERT.

Hâie, est-ce po cinq franc ?

GARITTE.

Vos m' prindez mutoi po l' coqu'rai d' Meirmoite, vos. Ji v's a
dit dixhe, c'est dixhe.

HOUBERT (*à part*).

Elle mi fait souwer à gotte !

(*Haut.*)

Va-t-i po six franc ?

GARITTE.

C'est-st-ottant d' chanter à l' poite d'on sourdaud.

HOUBERT (*si māv'lant*).

Eh bin ! tins, vèie chabrique ! cours à diale qu'âie ti âme avou
tes clique et tes claque, ji n' t'ennè voux nin.

GARITTE (*ebârèie, à pèrt*).

Ie ! qui j' sos loigne !

(*Haut.*)

Jan, prenez-l' po hut.

HOUBERT.

Allez àx jèpe po l' gatte.

GARITTE (*à pàrt*).

Qui ji sos roubièsse !

(*Haut.*)

Tinez, vo l' là po sept.

HOUBERT.

Vosse machine s'arènihe, corez à l' navette.

GARITTE (*à pàrt*).

Vèie savate qui j' sos !

(*Haut.*)

Tins, furlangueu, t'as vèyou m' jeu, happe
lu po les six franc.

HOUBERT.

I m' fât l' hovlette po l' rawette, adon.

GARITTE.

Tins don, marlou, ti m' riwin'rè, mi r'win'resse.

(*A part.*)

Il est ossi filou

qui j' sos filoute.

HOUBERT (*à part, allant-st-à ridan*).

Fin disconte fin, n'a nolle doubleure.

(*Tinant les deux pièce.*)

Tinez, rindez-m' qwatte franc.

GARITTE (*à part*).

I m'a-st-avou d' malice, li m' vé.

(*Haut.*)

Ça fait qu' vos n' mi volez nin

m' paraplu ?

HOUBERT.

Wârdez vosse foïe di jotte qui n' n'âyanse tot à ç'ste heure dè
l' sope di chin, i n'a nou timpèsse qui n' vinse à pont.

GARITTE.

Et mes soler ?

HOUBERT.

J'ellz zè prindreus co tot l' mainme..... po m' rawette.

GARITTE.

Iche namèie ! Je viendra d'main tout timpe. Disqu'à r'vèyi,
m' binamé.

HOUBERT.

Diu v' kidûse, vèie gâre-di-rôbe !

(*Garitte ennè va*).

Scène V.

HOUBERT puis WATHY.

HOUBERT.

Enfin vo m' là français ! rafûlé di ç' grand jâgau là et waqui

dè panama di m' pârâsse, ji vas, diale mi stronne ! raviser Moncheu l' mayeur. Il est vraie qui j'ârè l'air dè fer riv'ni l'osté, mains ç' n'est nin co çoula qui m'frè mette mi chapai à l'hiviér.

WATHY (*arrouflant tot foû d' lu, è purette*).

Fré Houbert don, qu'elle affaire à Lige ! Ji sos vormint sègnî dè Pâcolet !

HOUBERT.

Aswâgêie-tu, qu'asse don, Wáthy ?

WATHY.

Ji casse et ji spèie dispôie ine heure ; ji sos comme on rêvolé dè Lolâ !

HOUBERT (*si d'nant 'n' ponte tot r'louquant l' fraque*).

Ça, mon cher, nous n'en poulons rien.

WATHY.

Ji m'è dote pusqui nos n' savans nouque kimint qui l' voleur à fait s' compte.

HOUBERT.

Li voleur, disse ?

WATHY.

Di m' fraque qui ji d'véve mette hoûie po m' marier !

HOUBERT.

Çoucial c'est-st-ine aute paire di manche ; qui fresse don ?

WATHY.

Ji m' maqu'rè l' tiesse â meure po r'plaqui l' tapisse ! Houte, fré Houbert, si ces griffe là t'nît inâie li ci qu' m'a fait 'n' keure pareie ji jeure qu'il âreut hâse..... s'i s' lèylve fer.

HOUBERT (*hov'tant l' fraque*).

C'est-st-ine hâsplèie da vosse, diskimellez l' ; por mi ji n' herre nin voltî m' narenne inte l'ouhe et l' verrou.

WATHY.

Vos poriz r'wèri m' plâie tot fant mons qu' çoula.

HOUBERT.

Sins blaque ?

WATHY.

C'est mi qu'est l' marié et toi l' proumi tèmon ; wisse est l' ci qui deut esse li pus gâie di nos deux ?

HOUBERT.

C'est toi.

WATHY.

Eh bin ! èprontaie mu t' fraque.

HOUBERT.

Mi fraque, málhureux ! et mi j'enn' irè-st-è pur-les-bresse ?

WATHY.

Nos l' mettrans-st-à chaque à tour.

HOUBERT.

Ji n' poux nin pâti des rabrouhe des aute, mi, camarâde; qui a des jône les aclave. D'abôrd j'a pus sogne di m' fraque qui di t' mariège et tes baragoin; t'es trop foirsaulé, parè toi, qwand t'ès gâie.

WATHY.

Aboutte m'el, fré Houbert, ji t' rivàrè çoula.

HOUBERT (*qui mette si fraque*).

Fré Wàthy, c'est pus foirt qui mi.

WATHY (*surpris*).

Quoi est-ce ! et c'est çoula t' fraque ?

HOUBERT.

Ni vasse nin l' dihifrer ? ine sifaite pèce !

WATHY (*à pârî*).

Volà on fel voleur !

HOUBERT.

On s' pâie du chic ou on n' s'en pâiete pas.....

WATHY (*à pârî*).

J'ennè r'vins nin ! Waitans à nos poche.

HOUBERT (*à pârî*).

Il est tot èbablou.

(*Haut.*)

J'el mette apreume po l' treusainme feie.

WATHY (*à pârî*).

Il a pus d' front qu'on tigneu !

HOUBERT (*à pârî*).

Quêlle èbâreure !

(*Haut.*)

Rawåde on pô, ti m' vas bin veie pus fignon,
pus fistoquet !

(*Il sortait po l' dreute.*)

WATHY (*tot macasse*).

Ie ! Saint Mathy d'Ordenne ! volà les camaråde, louquîz,
fliz v's y. Veyez-v' comme is stronnet l' poïe sins l' fer braire ?
Rawåde on pô valet, t'arringe tes affaire à t' gosse, j'el vas fer à
l' menne ; à l' blanque sâce qui j' vas t'arringi ! Ie, li voleur !

(*Ennè va.*)

Scène VI.

HOUBERT.

(*Il vint d' dreute avou s' fraque et on chapai d' pâie.*)

Volà Houbert Wastai pus r'kokesse qu'à vingt an ; waite on
pô ! Eh bin ! wisse est-i passé ? Jî wage qu'il a pris Notru-Dame

di galop d'esse amaqué. C'est l' jalos'reie qui li inteure po les ouïe ! Enn'ârè co bin des aute avou lu qui s' louqu'rant pus lâge qui Saint-Gilles ; pa j' sèrè pus gâie qui l' marié, pusqui s' fraque est gobèie ! Portant j' wag'reus m' cou d' châsse qu'il a minti comme ine harègresse, c'esteut sûr ine blette po m'agrawi l' menne ; mains il a stu iche ; ci n'est nin a on vi mâtico qu'on apprend à fer des mowe. Enfin, pusqui j' sèrèst-attitoté, ficelé comme on prince Markâ, ji m' vas k'dure tote li cowèie divins saqwantès grandès tavienne d'avà l' veie : A Charlètagne, rowe des Magn'hon ; à Phare, qui raverdihe li plèce Vette ; à Cambrinus, bodenne di pid d'vache et d'hoûbion ; à Continental, anchenne baraque di planche ; amon Mohren, pâwe dè Pont d'Avreu ; à Bar-Grètry, perpète dè Mayeur ; à l' Populaire, wisse qu'on a on verre di bon vinaigue... ji voux dire dè bon vinaigue po cinq cense, ètcètèrà, ètcètèrà. I fât, diale mi stronne, qui nos nos fanse noyette, qui n' riv'nanse plein comme des basse, qwand nos d'vris mainme passer po l' violon.

CHANT 2. (Musique di l'auteur.)

I m' sonle qui ji seue déjà là,
Montant les gré dè l' mâhon d' veie,
Tot stichant m' bodenne comme çoula,
Et qu' n'a nolle gins qui n' mi vauie vèie.
Comme ji sèrè proumi tèmon,
Ji k'dûrè bin tote li cowèie ;
Jan, les heuvresse, avou l' ramon
S'astâpèl'ront dè long l' pavèie !
Qwand c'est qui j'ârè risqué m' fraque,
Fât qu'on westaie si chapai,
Po m'aprèpi comme on laquai ;
Et c' n'ârè-t-i ni cric ni crac,
Tot l' monde brairè : qu'il est bai !
Houbert avou s' fraque et s' chapai !

Ji m' sins si règuèdé, qui m' sonle, si ji t'nève ine nosèie cra-paute, qui j' dans'reus comme on dâmné. Pa j' cancan'reus bin tot seu !...

Scène VII.

HOUBERT, THOMAS.

THOMAS (*chantant, il est sô*).

Lige est on bon payis, Mathy,
On s'y fait des bodenne, Tatenne,
Et des rogès narenne...

HOUBERT.

Bin vo t' là co 'n' feie gâie, valet.

THOMAS (*rilouquant Houbert*).

Vos estez bin pus gâie qui mi, vos, maïsse.

HOUBERT.

Furlangueu ! t'as crânedimint dè l' chance qui l'ovrège ni
t' fait nin pawe.

THOMAS.

Ça, c'est l' vérité pure ; mi ji n' hés nin l'ovrège et l' pèquet
ni m' flaire nin.

HOUBERT (*à public*).

C'est lu qu' flaire li pèquet.

THOMAS.

On a turtos si p'tite flâwté, et l' pèquet c'est si foirt... Ji creus
qui m' fait hossi...

HOUBERT.

Louque bin à t' pauve cabosse, valet ; les neurès cotte sont
co 'n' feie à l' tiesse dè l' nâtion, et on parole dè plaqui 'ne loi
so les saulêie.

THOMAS.

Bin, qu'on m'el plaque à cou, j'irè bagni avou.

HOUBERT (*riant*).

Dièwâde, ragognasse, ji m'è vas.

THOMAS.

I vât mix vos qui l' bon tîmps.

HOUBERT (*à l' gueûie di l'ouhe*).

Qui disse, babouïeu ?

THOMAS.

Amusez-v' bin, maisse; disqu'à treus vl homme.

HOUBERT.

Il a 'n' cense fou di s' cahotte !

THOMAS.

I n'a pus nou papi, lu, à s' cahotte !

(*Hobert enné va*).

Scène VIII.

THOMAS.

Eh bin ! vo m' là bâbe di fôûr, pa; j'a pouhi d'vins m' parfonde à tallarigot; si bin qu'elle est ossi vude qui mi j' sos plein. Tant tourniquaie l'âbe d'on molin qu'i n'a pus rin à moure. Mains va, vât mix l' dialé è m' porte-manôie qu'ine jambe cassèie ! Velà l' fraque da Wathy Houlpai so t' magot; ji l'a, nom di ch'vâ ! bu tote disqu'à golé, i n' mi d'meure pus ni lipette ni lamquenue; et, mafrique, si el rivolève, i d'vreut bin aller waiti, bawi à tote les coinne des rowe, ca j'aveus 'n' telle bodenne qui..... dialé ! on n' pout nin todîs wârdêr tot !...

Scène IX.

THOMAS, WATHY, LI COMMISSAIRE.

WATHY (*todis è purette*).

Moncheu l' Commissaire, vos estez è l' chambe dè voleur.

LI COMMISSAIRE (*arrestant Thomas*).

A nom d' li loi, jî v's arrestaie.

THOMAS (*trouant*).

Il n' sôs nin sô, mi, Moncheu l' Commissaire..... Moncheu l' Commissaire.

WATHY.

Vos v' marihez, cichal c'est l'ovri.

THOMAS.

Awet, jî sos l'ovri di m' maisse, et nos fans 'n' paire di gîns d'adreut, savez, là ; c'est des tiesse di hoie paret, çoula.

WATHY.

C'est bin sûr poquoi qu' vosse maisse a des main d' daguet.

THOMAS.

Qui volez-v' dire ?

WATHY.

Qui tot çou qu'il aduse y plaque, c'est-st-on voleur !

THOMAS (*pochant è haut*).

Hai ! quatre vingt meie million d' frèsé ! on voleur ! halle des pîd, savez là ; on voleur !

WATHY.

Vos, v's estez-st-on brave homme, mains lu !... hoûtez, Thomas, jî n' vois'reus v' dire çou qu'il est, mains vosse consciince di Ligeois vis dirè lèie mainme li nom qu'on pout mette à chinisse qui happe à 'n' pauve gîns, qwand por lu elle s'àreut mettou à panai cou.

THOMAS.

Est-ce vos ou mi qui d'vint sot ?

WATHY (*Li Commissaire è fond sicrit so s' calpin*).

Nouke des deux. Houbert m'a happé l' fraque di m' soroge ! et, franc comme on tigneu, il a chàssi so si esquèlette à deux deugt di m' narenne. Wisse est-st-i, l' voleur, qu'on m' l'apice !

THOMAS (*tûsant*).

Sèreut-ce vraie ? Ji l'a vèyou passer torate si r'nippé...

LI COMMISSAIRE.

Est-ce qui s' tich'rè s' narenne, noste homme ?

THOMAS.

Il est-st- èvoïe fer 'n' tournèie avà l' vinàve po fer gaiver les mâlès linwe, mains j' cours el rattrapper po l' tahmale et ji v' donrè-st-on còp d' main po l' herrer è l' lâsse. Ie ! li voleur !

Scène X

WATHY, LI COMMISSAIRE puis HUBERT.

WATHY.

Pauve Thoumas ; il est trop brave po chervi on s' fait qu' Houbert Wastai.

LI COMMISSAIRE.

Vos n' savez nin k'mint qu'on v's a happé vosse fraque ?

WATHY.

Oh ! nenni, allez, binamé Moncheu.

LI COMMISSAIRE.

Ni à quèlle heure ?

WATHY.

Non pus. Li mâlheur aveuguèle.

HUBERT (*so l' houpe dî guet*).

Ie ! qui volà ! camarâde Wathy ; est-ce on deuzainme tèmon c' Moncheu là ?

WATHY (*di costé*).

Judas !

LI COMMISSAIRE (*à Houbert*).

Dihez don vos, frioleu, pinséz-v' qu'on Commissaire vâie
minti po quarante cinq cense ?

HOUBERT.

Mande èscuse, Moncheu, vos v' marihez.

LI COMMISSAIRE.

Si vos n'avez nin happé c' fraque-là, di wisse l'avez-v' ?

HOUBERT (*bréyant*).

Happé ! cint gigot ! happé ! Apprindéz qui c' n'est nin
è l' famille des Wastai qu'i n'a des deugt à croke ; ci n'est nin
'ne main qui chève li Gouvernimint, sav-z, cisse late.

WATHY.

Di wisse vinreut-elle adon ?

HOUBERT.

Çoula n' vis compette nin.

LI COMMISSAIRE.

Mains mi j'el voux sèpi.

HOUBERT.

Ji l'a rach'té à 'ne viwaresse.

WATHY.

Vos avez boke et minton !

HOUBERT.

Et vos, narenne et front !

LI COMMISSAIRE.

Silence ! on n' si dispite nin !

HOUBERT (*trossant ses manche*).

Kimint, vos m' vinez d'fottiner è m' mohonne ! vos m'allez
pâyî çoula avou dè l' manôie di märtico.

WATHY (*idem*).

Vinez, hasti-mâcrawé, ji v' wâde ine preune.

LI COMMISSAIRE (*à part*).

Ji tronle so mes squèie comme on chin qui... hum ! Silence !
au nom de la loi.

GARITTE (*à d'foû*).

Perrèraitude ! !

HOUBERT.

Ah ! Ah ! vocial li soffet di l'affaire !

(*À l'ignieusse.*)

Hâi, là ! av' oyou ! vinez
on pau, allez, binaméie feumme. I fât fer tot doux, dai, avou
c' charabanc d'Aiwâie là, elle si mèleîereut.

LI COMMISSAIRE.

Enfin, nos allans sèpi 'n' saquoi di c' talmahrèie, i n'a nou
mâ ca j'y piède mi latin.

Scène XI.

LES MAINME et GARITTE.

GARITTE (*louquant li Commissaire è coisse*).

Hum ! i flaire li coirbâ.

HOUBERT (*à l'ignieusse*).

Wisse est-t-elle don, l'èmacralèie patate !

GARITTE.

Est-ce à mi, m' bai, qu' vos 'nn' avez ? Vos parole n'ont gotte
mettou des want.

LI COMMISSAIRE (*à public*).

Elle batte li chin d'vani l' lion.

(*I mette ses lorgnon, rimonte li scène et s' creuh'laie les bresse tot r'louquant
Garitte.*)

GARITTE (*si mettant à costé et fant 'n' révérence*).

Je m'clinche beaucoup, mon signeur ! Ni diriz-v' nin Michi d'so l' Goffe... Strogoff, vous-ju dire.

WATHY.

Est-ce bin vos qu'a vindou 'n' fraque à s' pâpioule là ?

GARITTE.

C'est sûr âx p'tits fré qui v's avez stu è scole vos, m' bai ?

HOUBERT.

Attrappe, champagne ! qui jâse ainsi n'est nin mouwai. Edon, bonne feumme, qu'elle vint d' vos, cisse fraque ?

GARITTE.

Ci n'est nin mes affaire.

LI COMMISSAIRE (*bregant*).

Si c' n'est nin les vosse, c'est les nosse, comprenez-v' ?

GARITTE.

Ie ! namèie, quelle sipriche ! Allez, dàmné mamot, on s' moque di vos ; n'avise-t-i pas donc !

LI COMMISSAIRE (*l'apougnant*).

Si vos n' mi respondez nin d'adreut et l' pauce à haut, ji v' vas fer danser à violon.

GARITTE (*tronlant*).

Awè dai, Moncheu l' Commissaire et rend-à-bal...

LI COMMISSAIRE (*et lâchant*).

Hâie, ni postans nin baicôp âtou dè pot.

GARITTE (*si mâr'lant*).

Si v' m'adusez co mâie, ji v' mâque mi foie di jotte so vosse houlé cabut ! Po qui m' prindez-v' don, vos ; oistez vos berrique, ferluquet, vos vierrez pus clére !

LI COMMISSAIRE.

Veie houprale ! fât-i qu' ji prinse mes époussette ?

GARITTE (*trouant co*).

Nenni savez, Jèsus, Marià, Jòseph ! Ji m' kidûs, ji m' tins
keu, ji d'meure boke cosowe.

LI COMMISSAIRE (*deur'mint*).

Adon, vos allez v's assir-là, et si v' soflez co po aute pâ qu' po
d'so vos pollez fer vosse testamint.

(*A Houbert.*)

Vos, so l'aute chèire !

HOUBERT.

Ji sos-st-è m' mohonne, mi.

LI COMMISSAIRE.

Adon, vos avez l' dreut di v' taire, tonne di bire !

HOUBERT (*allant s'assir à dreute*).

Vos diriz on marcou d'vins des grusalt.

WATHY (*joyeus'mint*).

A la bonheur çoula, Moncheu l' Commissaire.

LI COMMISSAIRE.

E l'aute coine, vos.

WATHY.

Mi ? mains ji sos plaidant ?

LI COMMISSAIRE.

C'est vos qu' est l' pus à plaine, assiez-v'

WATHY (*allant s'assir à l'hinche*).

Là, diale mi stronne, adlez cila !

LI COMMISSAIRE (*à Garitte qui s' tint comme ine posteur so s' chèire*)

Da qui est-ce, li fraque ?

GARITTE (*accègnant Houbert*).

C'est da lui.

LI COMMISSAIRE.

Et d'avant, da qui esteut-ce ?

GARITTE.

Da moi.

LI COMMISSAIRE.

Et vos, di qui l' tinez-v' ?

GARITTE (*pochant é haut*).

Saint Mâthy d'Ordenne ! passe-ju les baguette mi, chal ?

LI COMMISSAIRE (*fant l' ci d'aller é s' poche*).

Fât-i l'zè prinde ?

GARITTE (*si ril'nant reude*).

C'est-st-on jône homme qui m' là v'nou vinde.

LI COMMISSAIRE.

Qui raviséve-t-i ?

GARITTE.

On sot, avou des neûrs chivet et des colés oûie... ji m' trompe!

LI COMMISSAIRE.

C'est bon : vos qui s' trompe et l' bâreau qui pette ça fait trompette et v's irez huffer d'vins.

THOUMAS (*â d'vins*).

Plèce ! plèce ! qui j' veuse li halbausá !

Scène XII.

LES MAINME et THOUMAS.

THOUMAS (*â mitant de l' scène, si creuh'lant les bresse*).

Vos v'là donc, Moncheu l' pête-en-l'air ! Li ci qu' po r'wèri s' plâie fêrihe ine aute ! li leup coviért d'ine pai d' mouton ! Awè, rilouqulz-m', ji sos bin pau d'choi ; mains ji sèreus mainme li pus misèrâbe des misèrâbe qui s' herchet d'vins les brouhisse dè l' veie ; j'àreus si faim don boquet d' pan, qui s' seûie ; j'àreus

seu à ralèchi les corotte ; qui d'avant dè tromper l'honnête confiance dè ci qui s' freut m' grand camarade, jì m' lòièreus 'a' pire à l' hanette et m' laireus gotter è Mouise !

HOUBERT.

Meie million d' cataplame !!

LI COMMISSAIRE.

Volà on brave homme !

GARITTE (*qui r'louque dispòie longtìmps Thomas*).

Jì n' m' trompe nin ; pa, vo l' cial li ci qu' vos quoirez.

LI COMMISSAIRE.

Lu !

GARITTE.

Awè lu ; qui Diu m' wåde di l'accègneur.

LI COMMISSAIRE (*apougnant Thomas*).

Ah ! toureciveu d' jubet ; vos tappez l' houwèie so ine aute âfisse di v' rilaver ! vos m' pâyerez çoula pus chîr qu'à marchî.

HOUBERT.

I n'a nou mâ dai, rin n' vât, calfortî, galapia ; vos ravez totes vos miche èn on pan.

THOMAS (*pèneus'mint*).

Quêlle comèdeie jowe-t-on avou m' coirps don mi chal ; jì n'y vous vorimint gotte.

WATHY (*à part*).

Ni mi nin pus, nom di gatte !

GARITTE.

N'el fez nin si bin, allez, vos savez comme mi qui c'est vos qu'a v'nou hîr pîler po qu' jì v's ach'tahe ine fraque.

THOMAS.

Et qui n'a-t-i ?

GARITTE.

Vèyez-v' qu'il advowe.

THOMAS (*macasse et bréyant*).

Kimint don, Saint Houbert ! C'est po s' fraque là qu'on kidût
on s' fait chin d' eafu !

(*Il rotte avà l' scène.*)

Ie ! i fât-esse fou dè l' grâce dè bon Diu !
i fât-st-aveur on bois fou di s' fahenne ! i fât-esse bon à loyi !
Oh ! po c' còp-là, Sainte-Bablenne !

WATHY.

Mains poquoi don çoula ?

THOMAS.

Poquoi ? vis rapp'lez-v' bin d'hîr à l' nute ?

WATHY.

Nenni, j'aveus 'n' trop fameuse pâie.

THOMAS.

Eh ! bin, volez-v' sèpi qui v's a rapointé à crâvai disqu'à so
vosse sou ?

WATHY.

Qui esteut-ce ?

THOMAS.

C'esteut mi. Vos aviz 'n' fraque èwalpèie, savéz-v' à qui vos
l'avez d'ner po l' rimercl di s' bon siervice ?

WATHY.

Nenni.

THOMAS.

C'est-st-à mi.

HOUBERT.

Volà-t-i 'n' kimèlèie hâsplèie !

WATHY.

Bin v'là 'n' hayette, èdon. Ci sèreut portani bin vraie : on est si biesse qwand on est sò.

LI COMMISSAIRE.

Eh bin ! qui vous-ju dire, rèie-t-on d' mi chial ?

WATHY.

Moncheu l' Commissaire, nos v' dimandans co meie feie pardon ; ji m' sovins à c'ste heure assez bin po-z-admettre qui Thoumas deie li vraie et si Thoumas mi voléve rinde mi fraque ji rid'vinreus l' pus awoureux des homme.

THOUMAS.

Maisse ?.. rindez-li ?..

HOUBERT.

Ji n'a nin l' cœur malåde. Si Garitte mi raboute mes cence.....

GARITTE.

Ji n' pruge nin dai, Moncheu ; dik'mellez-v' avou lu, il a st-avou les menne.

HOUBERT.

Lu ! C'est-st-ottant qu' vos m' dihése qu'elles sont-st-è fond d' Mouëse.

THOUMAS.

Ji sos-st-ossi râr'mint sèche qui leie, mains j'a pus sovint seu.

HOUBERT (à Wathy).

Tinez, volà vosse fraque.

(A Thoumas.)

Ji v' ritinrèt çoula so vosse samainne, vos, gâbio!

WATHY.

Fré Houbert, ji v' rik'nohe todis bin là.

LI COMMISSAIRE.

Bin v'là surmint 'n' èmacrallèie fraque ! M' on pau veye don ..
pa, diale mi stronne, c'est m' fraque, çoula !... Ah ! capon,
c'est vos qu' va-st-aller danser 'n' redovà.

(Il apogne Wathy.)

GARITTE.

Qué tricbal !

WATHY.

Vos v' trompez, Moncheu l' Commissaire, ji l'a-st-avou di
m' s'oroge.

LI COMMISSAIRE.

Filou ! c'est l' houlèie Chanchesse qu' i l'aveu t-st-à raccomoder.

WATHY.

Eh bin ! c'est m' sœur.

LI COMMISSAIRE.

Vosse sœur ?

WATHY.

Pardienne ! J'esteus sos les vôié qui k'dûhet-st-à s' mohonne
qwand à d'on còp j' l'apparçuvà qu'elle vinéve po m' concoister ;
ji li d'manda après m' comuchon, elle mi dêrit qu'elle l'aveut,
st-aponti so l' tâve et qu' ji l'allabe quoiri, j'y alla ; mains ji
m' rappelle à c'ste heure qu' i n'y aveut deux paquet et j'apougna
l' proumi qui m' touma d'sos l' main, comme di bin jusse ;
j'el diwalpa et pusqui l' fraque mi dûhéve on n' sâreut mi, ji
m' wârda bin d' nâhi après ine aute ; adon d' binâhisté ji m'alla
rêcrester l' jergette di saqwant mârtrico qui m'ont rindou malâde
comme on pauve chin.

LI COMMISSAIRE (à public).

Les laid mâ tourné, c'est l' cisse qui m' bai père m'a prusté
po m' marier, s'il esteut cial c'est mi qu'on arrestreut.

HOUBERT.

Bin n's estans gaie, à c'ste heure; qu'allans-gn' chassi so nosse fât d'ohai?

WATHY.

I fâret bin qui j'vâie rid'mander l'casaque di m' soroge; dismettant qui n'seûie nin trope kimagni des motte.

HOUBERT.

Et mi qui frè-j'? Mafrique j'enn' irè-st-à l' vis-à-l' vase comme si j'qwittève l'ovrège. On n'a qu'à s'fâfiller onk' po l'âme di s'père l'aut' po l'âme di s'mère et qu'on s'ritrouve-là po l'chaud-fait.

THOUMAS.

Mi j'enn' irè-st-è pur les bresse tot suvant l' maisse avou 'n' craque di canon so mi spale.

GARITTE.

Eh bin! qu'ji s'pêche! vos estez co des éfant à l'bonne môde.

WATHY.

On s'ahesse comme on pout.

GARITTE.

Si tot l'monde s'arringive ainsi, on n'àreut nin dingi d'magneu pampayârd.

HOUBERT.

Les squé?

GARITTE.

Les homme di loi!

LI COMMISSAIRE (*qui s'criève*).

Ji n'creus wère qu'on m'vante... Jan, disqu'à t'veyt; seul-mist qui si n'seûie pus po l'mainme affaire, sins quoi.....

HOUBERT.

Moncheu l'Commissaire, ji vòreus bin v'dire on dièrain mot...

CHANT 3. (Musique di l'auteur.)

Sins l' sèpi nos v' fis creure âx craque ;
I fâret bin nos escuser,
Si mainme on a stu loigne assez
Po s' lèyi couïonner d'ine fraque !

(Essonne.)

Si n' mèritis d'aller huffer
Nos sèris sûr êmacrallé,
Emacrallé, êmacrallé,
Si n's allis d'sos clé !

THOMAS.

Comme on a dimellé l' hâsplète,
Qu'ennè direz-v', vos aute, mes gins ?
Nos traitiz-v' di mâheulès chin
Di v' hiner 'n' fraque êmacrallète ?

(Essonne.)

Si n' mèritis mâie d'esse huffé
Nos sèris sûr êmacrallé,
Emacrallé, êmacrallé,
Si v' prindiz vos clé !

CONCOURS DE 1887

RAPPORT DU JURY SUR LE 14^e CONCOURS.

MESSIEURS,

Trois pièces ont été soumises à l'examen du jury chargé de juger le 14^e concours. Nous pouvons tout d'abord écarter le n^o 2, *Avinteur d'on bon paoureux*, qui ne rentre même pas dans le cadre de ce concours : c'est plutôt une chansonnette coupée de monologues, dont l'auteur a vainement essayé de rendre comiques les aventures invraisemblables d'un individu dominé constamment par une peur que rien n'explique.

Le n^o 1 est une scène dialoguée qui a pour objet la loi sur l'ivresse. Le vers est facile, le dialogue coulant et bien wallon. On sent que l'auteur a l'habitude d'écrire et de parler notre langue. Mais si la facture est bonne, le fonds est bien vide : le but de la pièce semble être de prouver que les premières victimes de la loi de 1887 seront les gardes-champêtres chargés de la faire respecter. L'idée, quoique banale, pouvait, traitée par un écrivain spirituel, donner naissance à une scène rapide et bien vivante ; mais notre auteur l'a délayée dans dix longues scènes

comprenant une trentaine de pages et fatigant à la fin l'attention.

Le n° 3 met en scène un vice qui, pour être rare, n'en mérite pas moins d'être flagellé par la muse satirique wallonne. Cette pièce a pour titre : *Les pèk'teuse* : trois femmes se rencontrent dans un petit cabaret, théâtre ordinaire de leurs exploits bachiques : elles sentent combien l'ivrognerie, coupable chez l'homme, est plus hideuse encore chez la femme, et cherchent à s'excuser à leurs propres yeux : l'une boit *po s' mâ d' dint*, l'autre *po s' poirteur* et la troisième *po rouvi ses chagrin*. L'auteur de cette pièce a plus d'originalité que le précédent, mais son vers est moins facile. On pourrait regretter que le talent d'observation du second n'ait pas eu à son service l'habileté du premier.

Quoi qu'il en soit, le Jury estime que ces deux pièces seront lues avec intérêt et propose d'accorder à chacune d'elles une médaille de bronze.

Le Jury :

A. HOCK,

V. CHAUVIN,

et H. HUBERT, rapporteur.

La Société a donné acte au Jury des conclusions ci-dessus dans la séance du 15 février 1888. L'ou-

verture des billets cachetés accompagnant les mémoires couronnés fait connaître que M. Jos. Kinable est l'auteur de *Les pèk'teuse* et M. Fr. Poncelet celui de *Li loi d' quatre-vingt-sept*. L'autre billet a été brûlé séance tenante.

LES PEK'TEUSE

TÄVLAI PÖPULAIRE ÈN' INE AKE

PAR

Joseph KINABLE.

PERSONNÈGE.

M^{me} TINON.
BERTENNE.
GARITE.
FRANÇOISE.

LES PEK'TEUSE

TÄVLAI PÔPULAIRE ÈN' INE AKE.

AKE I.

Li théâtre riprésinte ine piece qwarreie formant l' dri d'ine botique. A dreute ine poite dinant so l' botique, à gauche ine finiesse avou on volet qu'on riplôie. Ine arma, ine commôde, des chaire. A mitan ine tâve avou on fauteuie et deux chaire atou.

Scène I.

M^{me} TINON.

(Elle s'adresse à 'ne agent qu'enné va, on ôt hiltier l' sonnette di l'ouhe.)

Po 'ne aute feie, ji m' rikmande.

(Avanchant.)

Comme j'a bia stu strumaie !

Les cande ni fet qu' d'apploure dispôie qui j' sos lèvaie,

A pône a-je avu l'timps d' magni vite on boquet,

Si j'aveus pôr avu mes buveuse di pèquet....

(Li sonnette di l'ouhe hiltiè, après avu louqui vè l' botique.)

Vos è chal eune qu'inteuire, c'est Bertenne... elle fait l' mowe,

On n' jâse jamâye dè leup qu'on n' veuse rilure si quowe.

Qué houzârd qui c' feumme-là !

Scène II.

M^{me} TINON, BERTENNE.

BERTENTE.

Bonjou, Madame Tinon.

M^{me} TINON.

Bonjou, Bertenne.

BERTENNE.

Vèyez-v', c'est mi qui vins d' pus lon
Et ji sos co l' prumire. Qui fet-elle ?

M^{me} TINON.

Ji sos sûre
Qui vos n' rattindrez nin baicôp elle vis vont sûre.

BERTENNE.

C'est deux fameusès câce, dihez-m' qu'ont-elle à fer ?
On p'tit manège di rin. Elle ni sont mâie trové
Ine feie chal divant mi.

(Elle mette ine main so s' chiffe.)

M^{me} TINON.

Qu'avez-v' don ?

BERTENNE.

Ah ! 'ne soffrance !!!
J'a mes gincive inflaie, d'nez-m' ine grande gotte di france.

M^{me} TINON.

V' l'àrez tot d' suite Bertenne

(Elle va à s' botique on ôi l' sonnette.)

BERTENNE.

Rit'nans qu' c'est l' costé dreut
Qui j'a dit qui m' fait mâ, sogne qui ji n' mi tromp'reu...

(Louquant vé l' botique.)

Et m' gotte don ! a ji veus qu'elle ahesse ine pratique
Qui ji vinsse qwand ji vout n'ia dè l' gins à s' botique.
Vochal, i n'y a nou mâ.

M^{me} TINON *(chervant l' gotte).*

Volez-v' dè souk divins ?

BERTENNE.

Vos savez bin qu' nenni co jamâie j'ennè prind.

M^{me} TINON.

Assiez-v' è vosse fauteuie, Bertenne.

BERTENNE (*s'assiant*).

C'est todi m' plèce.

Ces deux-là wisse sont-elle ? jè l's i spieru leu tiesse.

(*Li sonnette di l'ouhe hiltée.*)

M^{me} TINON.

On inteure.

BERTENNE.

Est-ce qui c'est zelle ci còp-là ?

M^{me} TINON.

Nenni.

C'est 'ne aute cande ; on moumint.

BERTENNE.

Allez.

M^{me} TINON.

Ji va riv'ni.

(*Elle s'ôte.*)

BERTENNE.

Dè mons chal so li dri on n' pout nin esse vèyowe,
Des masse di gins qu' passet à tot moumint è l' rowe.

(*Elle vude si gotte.*)

(*A M^{me} Tinon qui rinteure.*)

Rimplihez m' gotte s'i v' plaît ji vins dè l' bouter fou
Po fer passer m' mà.

M^{me} TINON (*on pô moqueuse*).

Pauve Bertenne.

BERTENNE.

Et d'nez-m' ine où.

M^{me} TINON.

Ji va l' quoiri.

BERTENNE.

So l' tims qui j' sos tote disseulaie
Ji groum'tret à l'ideie.

(A Mme Tinon qui l' chève.)

Vos m' gatz, binamaie,
A m' chervi comme à messe. Esse-t-i vraie ? rihante-t-on ?
L' brut 'nnè fou.

Mme TINON.

L' ci qu'el dit il a boque et minton.
Rihanter ! mi r'marier, c'est bin assez d'ine feie
On n' m'y r'prindret jamâie.

BERTENNE.

V's avez bin raison, m' feie,
Les homme qu'on n' m'è jâse nin, ji creu qu' n'ia nouk d'adreut,
Ossi v'là-t-i longtims qui sor zelle j'a fait 'n' creu.
Et po todi savez.

Mme TINON.

Jè l' comprend à voste âge.

BERTENNE.

A mi âge.

Mme TINON.

Ritrouvrez-v' co ?

BERTENNE.

Nenni, mutoi, damage.

(Li sonnette di l'ouhe hiltée, Mme Tinon va è l' botique.)

Volà 'ne rare èdon leie, il avis'reut co bin

(Elle mène si où.)

Qui j' sos-st-on vi herval..... qu' ji n' sos pus bonne à rin.
Leie ni rêch'reut nin d'sus malgré tot çou qu'elle deie,
Qui n' tint-elle onk à s' gosse..... elle a sûr des ideie...

(A Mme Tinon qui rinteure.)

Volà qu' ji strônne à c'ste heure.

M^{me} TINON.

Vos v's avez-t'écrouki.

BERTENNE (*mostrant s' verre et tossant*).

Rimplihez.

M^{me} TINON.

Ji m'ènonde.

(*Elle s'ôte et r'vint tot d' suite avou l' boteie.*)

BERTENNE (*elle tossé co s' fer oï d' Madame*).

Vos v's avez dispèchi,

Et vos avez bin fait.

(*Elle beut on cöp.*)

M^{me} TINON.

Après vos c'est Garite.

Qui vint todi.

BERTENNE.

L'cânôie elle ni sé rin fer vite.

M^{me} TINON.

Elle va v'ni.

BERTENNE.

Elle n'a qu'on bouquet d'homme à sognî,

(*Là sonnette va ; Madame s'ôte après avu stu fer 'ne rôie so l' volet.*)

Et qu'ennè va tot timpe à mon s' Maisse sicrigni...

Mais fât qu'elle jâspinaie.....

M^{me} TINON (*tot rintrant*).

Là Garite elle inteure

(*On ôit hiler l' sonnette.*)

BERTENNE.

Houmans vite.

(*Elle vade si verre.*)

Scène III.

M^{me} TINON, BERTENNE, GARITTE.

BERTENNE (*à Garitte*).

A vos v' chal, intrez qui volez-v' beure ?

GARITE.

V's estez bin bonne, Bertenne, mais c'est mi qui k'mandret,
N'avez-v' co rin pris ?

BERTENNE (*elle si livre*).

Mi ?.... on hufion

GARITE.

Jè l' pâieret

Et François ?

M^{me} TINON.

On l' rattind.

GARITE.

Kimint l' n'est nin co v' nowe
C'est-st-à r'marquer elle est todi l' prumire... à l' quowe.

M^{me} TINON.

I n'est nin târd.

BERTENNE.

Il est pus qui s' timp, mais mutoi,
Qu'elle s'amuse so ses vôié.

GARITE.

I li fât si pô d'choi.

Po l' rat'ni.

(*Li sonnette di l'ouhe hâltéie.*)

M^{me} TINON (*tol nn'allant*).

C'est chal houïe ine vèritabe navette

BERTENNE.

Qu'elle s'è plainsse.

GARITE.

On sé qu' wisse qu'on vind l' gotte à l' candiette
C'est todi comme coula.

M^{me} TINON (*tot rintrant*).

Ou vint beure so l' hawai,
On beut, on pâie, on v' qwitte et ratt'mint volà l' pus bai.

(*Li sonnette hiltée.*)

Vos l'oiez li handelle ni finih' ret nin houïe.

(*Elle s'ôte.*)

GARITE.

Fât qu' ji v' deie comme ji vins d' li hèrer l' deugt è l'ouïe.

BERTENNE.

A qui ?

GARITE.

A mi homme surmint.

BERTENNE.

Et po çoula v' volez

Nos mette fou sogne.

GARITE (*M^{me} Tinon rinture*).

Ji v' vous bin règaler

Tapez 'ne tournaie, Madame, prindez on verre avou.

M^{me} TINON.

Merci, jamâie.

(*Elle s'ôte.*)

BERTENNE.

A pône li arans-gne tourné l' cou
Qu'elle aval' ret 'n' copenne, mais elle vout fer li streute.

GARITE.

J' creureu bin qui c'est-st-ainsi.

BERTENNE.

Louquiz-l' po 'ne rare chesseute,

(Elle vudet les verre qui M^{me} Tixon leu chève.)

GARITE.

Rimplihez-les s'i v' plait.

BERTENNE.

Vos n' m'avez nin co dit,

Po fer passer vosse live k'mint qu' vos v' s'y avez pris.

GARITE.

J'a tot bonnemint on pô sitrouki l'ârmétique

Tot li rindant mes compte,

M^{me} TIXON (chervant les deux verre ; après elle va marquer so l' volet).

Volà mes deux pratique.

GARITE.

Merci.

BERTENNE.

Qwand l'homme tint l' bouse, l'feumme a todi raison

D' sognî l'anse dè banstai. K'bin avez-v' flouwté don ?

GARITE.

A pau d' choi, rin qu' deux franc.

BERTENNE.

C' n'est vormint nin les pône.

GARITE.

Nenni po ranouî tot les coron essônne

Tot comptant so l' samainne çou qu'a stu dispinsé,

Conv'nez qui c'est foirt pau.

BERTENNE.

J'dis qui c' n'est nin assez.

GARITE.

Si c' n'est même qui deux franc i fât houïe qu'i pocheuse,
Et qwand nos 'nnè rirans n's ârans-st-on verre è l' tiesse.
Madame

(Elle montre les verre à M^{me} Tinon qui va les rimpli.)

BERTENNE.

Wisse est Françoisse ?

GARITE.

S' bai l'âret co flahi.

BERTENNE.

C' n'est nin sor mi qu'ine homme âreut woïsou bouhi !

GARITE.

C'est-st-ine si pauve dorlaine, elle ni sè fer s' couhene.

(M^{me} Tinon rinteure.)

M^{me} TINON.

Qui don ?

GARITE.

Pa Françoisse.

BERTENNE.

Leïe, c'est-st'ine fameuse jaqueline,
Ine homme est bin à plaine qu'attrape on pareïe lot.

M^{me} TINON.

Li ci qui l'a sposé est-st'ossi bieusse qu'on pot.

GARITE.

Et caniesse addiseur.

M^{me} TINON *(sortant so l'côp d'sonnette).*

I l'prouve bin pusqu'i l'batte.

BERTENNE.

On m'a dit qui sor leïe on aveut taper n'hatte.
Si l'a t'appri n'saquoi...

GARITE.

Qu'est-ce qu'on sé, mais buvans.

(Elle buvet.)

BERTENNE.

J'ô bin qu'i s'mâgriaie di n'avu nol éfant.

GARITE.

Qu'enn'è pout-elle don leie ?

M^{me} TINON.

Vochal vosse camarâde.

Elle va d'tot ses pus vite.

(On ôt hiller l'sonnette.)

Scène IV.

M^{me} TINON, BERTENNE, GARITE et FRANÇOISE.

BERTENNE.

Françoise, qui l'bon Diu v'wade !

FRANÇOISE.

J'pinsève esse li prumire, ca ji m'a dispaichl.

GARITE.

V's avez tofé on diale è l'vôie po v' s'espaichl.

FRANÇOISE.

Mi laid mâtourné d'homme vint dè m'diner 'ne volaie.

M^{me} TINON.

Tot v' reprochant co 'ne feie dè magni dè l' doraie,
Qwand c'est qu'i n'est nin là ?

FRANÇOISE.

Nonna c'est po on rin,
Qu'i bouhive comme so 'ne biesse, li pourçai.

BERTENNE.

Li vért chin !

GARITE.

Et poquoi bouhive-t-i ?

FRANÇOISE.

A c'est po 'ne pipe cassaie...

Ine pipe d'ine cence !

BERTENNE.

Mutoi qu'elle esteut bin passaie.

FRANÇOISE.

Dinez-me ine gotte, madame, j'a m'coirps comme on blanc deugt.
Fât qu'ji qwire à m'rimette ; qui prindéz v' don vos deux ?

GARITE.

C'est mi qui régale houie, qui mes deux franc pochesse !

BERTENNE.

C'est si homme qui pâie li scot.

FRANÇOISE.

Vos m'allez fer fer l'flesse

Qui v's'avez bon vos aute, ah ! qui n'vis ravisse-ju !

BERTENNE.

Allons, madame Tinon, nos n'avans co rin bu.

GARITE (*dit on mot à l'oreie di M^{me} Tinon qui sôte vite*).

Kimint rin bu ? Bertenne, mais vola l'qwatraime gotte
Qui n' s'allans prinde.

BERTENNE.

Pinsez-v' mi fer passer po 'ne sotté ?

J'dis qu'on n'a co rin pris d'pôie qui Françoise est là.

FRANÇOISE.

C'est-st'ainsi.

GARITE.

V'chal nos verre.

FRANÇOISE (*louquant les verre qui M^{me} Tinon chève*).

C'est des placou çoula !

M^{me} TINON.

Garite les a k'mandé.

(*Elle va marquer n'róie so l'volet.*)

BERTENNE.

Ji m'fais si mà d' Françoisé.

Falléve-ti qu'elle toumahe so n' pareie escossoise !

A vosse santé mes gins.

GARITE.

Buvans, is' sont veiou.

(*Elle buvet fou, sève Françoisé.*)

BERTENNE.

On deuzaime à Françoisé po beure, tot d' sûte s'elle vout.

FRANÇOISE.

Ji nè l' refusret nin.

BERTENNE.

D'vins on chagrin pareie

On placou c'est trop pau mi j' beureut à l' boteie.

M^{me} TINON.

Ine homme qui fire si feumme divreut esse dikwâdlé.

GARITE.

Awoi ca 'n' y a nolle pône assez foite à li d' ner

I fat esse bin polake.

FRANÇOISE.

Ni v' batte-t-i mâie li vosse ?

GARITE.

S'enn' prindéve l'ideie ji li freu passer l' gosse

Dè pan.

BERTENNE.

Beut-i ?

GARITE.

C'est rare ! i dit qwand l'est-st'èbu

(*Si khinant.*)

I n'y a nouk à m' louqui d'vins l' blanc des oûie, meie hu !

M^{me} TISON.

C'est-st'on crâne !

GARITE.

Mais alôrse ji n'a qu'on mot à dire.

I s'tait, i magne, i s'couque et s'èdoimme comme ine pire.

Il est, ji v'la co dit, ossi doux qu'ine ognai.

BERTENNE.

I n'doimret pus si bin qwand v' s'ârez vosse gnaignai.

Mais Françoisse qu'avez v' don ? Ji veu qu'vos n'buvez wère.

FRANÇOISE.

J'a sogne di m' fer malåde.

GARITE.

Qué conte ! Vûdiz vosse verre.

FRANÇOISE (*vudant s'erre tot fant l'moue*).

K'mint l' s'homme polet-i beure ine saquoi d'si mâva !

BERTENNE.

Mi, si c' n'esteut m'mâ d' dint ji n'è beureu mâie va ;

J' n'è vôreu nîn oder !

GARITE.

Mi ji beu po m' poirteure.

FRANÇOISE.

Volla co n' feie ?

GARITE (*aspoiant*).

Awoi.

M^{me} TISON (*louquant Garite*).

On n' veut rin.

BERTENNE (*levant l'bresse en riant so Garite*).

Tote à c'st'heure !

GARITE.

C' n'est mâie qui po çoula, po qui mi éfant seue bai,
Pusse beuré-jé di pèquet pusse sèret-i blanc d' pai.

BERTENNE (*à M^{me} Tison*).

Creyez-v' a çoula vos, madame, n'est-ce nin po rire ?

M^{me} TISON.

Fât creure qui c'est-st'ainsi, v'la tant d' feie qui j' l'ô dire.

FRANÇOISE.

Bin eune c'est po s' poirteure et l'aute c'est po s'mâ d' dint,
Mi j'beu po tot autchoi, c'est po banni m' chagrin.

GARITE.

Les homme c'est sins raison, zelle, i buvet par gosse
Et s' les veut on s'impli tant qui seyesse briosse.

BERTENNE.

L'meune c'esteut comme çoula, k'bin d' còp l'a-ju vèiou
Estant pleint comme ine trippe doirmi so les tapeou.

M^{me} TISON.

Sèreut a sohaiti qui les homme porit esse
Ossi sùti seulmint qui l'a todì stu l' biesse,
Cisschal sins li apprinde, çoula li vint tot seu
Ni s'mettret mâie à beure qui qwand c'est qu'elle a seu.

FRANÇOISE.

C'est bin comme vos l' dihez.

BERTENNE.

Po çoula c'est bin vraie.

M^{me} TINON.

Et chal à Lige c'est l' mode, c'est tournaie so tournaie.

FRANÇOISE.

Les homme ont pris ç' pleu là, c'est fer comme les moutons.

BERTENNE (*elle kintace à jâser dè l'erâsse linwe*).

Les mouton buvet d' l'aiwe, mais zelle.

GARITE.

Madame Tinon.

Rimplihez s'i v' plait bin, on glette après l' frêhisse.

M^{me} TINON (*toi sortant*).

Nos k'hachans chal les hommes comme dè l' châr à :âcisse.

BERTENNE.

Nè l' mèritet-i nin ?

FRANÇOISE (*à Garite*).

Est-ce co n' tournaie por vos ?

GARITE.

C'est sûr, n'a-ju nin dit qu' houïe, c'est mi qui paie tot.

BERTENNE.

Et s' n'y louque-t-elle nin, pa ! c' seret m' tour ine aute feie.

GARITE.

N' fat-i nin qu'on s'amuse ?

FRANÇOISE.

C'est jusse on n'a qu'ine voie.

Qu'est-ce qui c'est don çoula ?

(*Elle mosteure li tavlai avou li loi.*)

M^{me} TINON (*chervant les verre*).

C'est li loi so l'ivresse

On a v' nou m'oblîgi d' l'afficher chal è l' plèce.

(*Elle va fer n'rôie so l'volet.*)

BERTENNE.

Ine loi qu'sèret st'on jou kihieie à boquet.

GARITE.

Poquoi ?

BERTENNE.

Pasqu'on n' l'a fait qu'po les buveu d' pèquet.

FRANÇOISE (à Garite).

Bertenne a l'linwe bin spesse.

BERTENNE (*fant des gesse*).

N' pinsez nin qu'on appogne
Jamâie les ci qu'sèront sau d' champagne ou d' bourgogne.
Po cesla les agent iront l' calotte è l' main,
Dire, Mossieu, mande escusse, est-ce qui vos volez bin
Qui ji v' remônne, s'i v' plait ?

M^{me} TINON.

C'est-st'ainsi qu' fât qu'i faisse.
L'agent si n' vout nin esse vettmint r'pris par ses maisse.

FRANÇOISE.

C'est todi so les p'ût qu'on flache chal comme aute pâ,
N'est-ce nin vraie !

BERTENNE.

A qu'eis, c'est çou qu'ine y a d'pus mâ.

GARITE.

Hir 'ne y aveut sor Avreu à moumint qui j' passève
Ine homme tot long stindou, j' vèya qu'on l' rilève
Et qui d'vins n' vigilante on l'kiduhève so l' còp.

M^{me} TINON.

C'ennè-st-onk po l' pus sûr qu'on èminève è trô.

GARITE.

È trô ? qui v' s'estez loigne ! ine homme avou n' pèlisse !!
I fourit tot bonn'mint rikdu par li police
È s'mohonne à pus vite.

BERTENNE (*li linwe todi pus s'paise*).

S' l'aveut stu paure èdon
Ou n' lêve ni eune ni deux on l' minève à violon.

FRANÇOISE.

Ji pou l' dire mi qui d'meure divant l' mohonne dè l' veie
J'ènne a veïou miner co pus d' traze et traze feie,
Mais c' n'esteut mâie des riche.

GARITE.

C'est po les pauvès gins
Qui les violon sont fait.

BERTENNE.

Po les fer danser... d'vins !!

M^{me} TINON.

Qu'on s'âie saulé à vin, à pèquet ou à l' bire
Li loi d'veut esse li loi, qu' personne n'è polahe rire.
Fer des loi comme çoula po n'nin bin l' sappliquer.

GARITE (*à M^{me} Tinon qui sôrte so l'côp d'sonnette*).

All z l' dire âx agent vos v' frez st'appotiker.

BERTENNE.

Mais buvans don n'gourgette, li pèquet heuve èvôie.

(*Elle buvet.*)

FRANÇOISE.

Nos estans mâ miné, c' n'est nin portant qui j' vòie

(*M^{me} Tinon riateure.*)

Qu'on rabatte vite li loi ; qwand mi l'homme sèret kpan'té
Ji n' dimandreu nin mi qu'on l'mettahe di costé
Dè mons j' s' reu st'è pâie.

M^{me} TINON.

Cischal préche po s' poroge.

BERTENNE.

Elle vòreut bin vèi miner si l'homme è caroge,
Et s'on l'herchive è l' rowe ?...

GABITE.

Songeauns st'à 'nn'è raller
Ji creu qu'il est nosse tims d'aller fer nosse diner.

FRANÇOISE.

Mi j' n'a pus gosse à rin j' tapreu là hache et mage.

BERTENNE.

Divant dè 'nn'è raller nos fà co prinde on bage.

FRANÇOISE.

C'est-st'assez.

GABITE.

Treu lavasse si v'plait madame Tinon.

(M^{me} Tinon s'ôte.)

FRANÇOISE.

Louquiz on pau Bertenne.

GABITE *(après avu louqui Bertenne qui frotte ses ouïe).*

Là, Bertenne, qu'avez-v don ?

BERTENNE.

Mi ? rin.

M^{me} TINON *(tol rintrant à Bertenne).*

Ji v' rikmandreut dè n'nin beure davantège.

BERTENNE.

Poquoi çoula ?

M^{me} TINON.

V's avez on si drole di visège.

GARITE.

N' gotte di pèquet mèdeie.

BERTENNE (*buvant onk des verre qu'on vint de chervi*).

J'è l' sins déjà mèdi.

(*On sonne, M^{me} Tison sôrte après avu fait n' rôie so l' volet.*)

GARITE (*à Françoise*).

E rallangne ?

FRANÇOISE.

Ji vou bin.

BERTENNE.

Qu'avez-v' à v' dispaichi ?

(*Chantant.*)

Li cisse qu'a n' pawe qui si' homme n'è l' querlaie
Qu'elle ervaie ji nè l' suret nin,
Mi j' vou co heurre quèques rokaie
Dè l' drouk qui fait... passer les mâ d' dint.

(*Essoinne chantant.*)

Chantans, buvans...

M^{me} TISON (*accorant*).

A-t-on co mâie vèiou ! taihiz-v', vos m' fez honteuse,
Vos v'nez chal so li d'î, sogne, dihez v', qu'on n' vis veuse,
Et vos n' vis hontiz nin d'fer on pareie disdu !

(*Elle rinteure è l' botique.*)

BERTENNE.

Houtez don leie est-ce qui nos avans fait tant d' bru ?
Tins, wisse est-st-elle èvôie ?

FRANÇOISE.

Chal tot près.

GARITE (*à Bertenne qui louque tot àtouw*).

E s' botique.

BERTENNE.

Et bin, va, qu'elle y d'meure.

GARITE (*à Françoise*).

Bertenne à n' fameuse chique.

(*A Bertenne.*)

Assiez-v'.

BERTENNE.

Poquoi m'assir' ?

FRANÇOISE.

Pa, c'est po v' ripôiser.

BERTENNE.

Mi, ji n' sos nin nâheie.

FRANÇOISE (*à Garite*).

N' s'avans-st'assez dvisé.

BERTENNE.

Elle volet qui j' m'assise...

(*Elle tome à costé dè fauteuie tot volant s'assir et elle rissèche vite si cote po cachi ses jambe.*)

GARITE.

Achou ! v'la n' belle posteure !

BERTENNE (*tote mâle*).

Taihiz v' don vos, Garite, buvez po vosse poirteure !

Vla pus d'ine an qu'elle deure vosse poirteure si j' compte bin.

(*Riant et brayant.*)

GARITE (*tote velle*).

Et vos, v'là pus d' dihe an qui v' buvez po l' mâ d' dint.

M^{me} TIXON (*accorant dè l' botique*).

Est-ce ine dispute a c'ste heure ?

GARITE (*mostrant Bertenne*).

Elle mi donne des côp d'lawe.

M^{me} TIXON.

Qui n'a-t-i ?

FRANÇOISE.

Pa 'n'y a rin.

BERTENNE.

Vos l' veyez ji m' ragrawe,

Aidiz-me, vos aute.

*(M^{me} Tinon et Françoise rescoulet l' tâte et les chaire et après avu
r'levé Bertenne elle l'assiet è fanteine.)*

M^{me} TINON *(en assiant Bertenne)*.

Là, don... J'espère qu'on s' va tni keut.

(Elle s'ôte.)

BERTENNE.

Mais ni direut-on nin qui nos avans fait l'leup,
Wisse est m' verre ! Ah ! volchal... C' n'est nin mi qu' lupoineie,
So n' gotte ; Garite, est-ce qui vos payiz co ine tournaie ?

FRANÇOISE.

C'est-st'assez ; j'enn' a m' compte et bin vite i fâret
Qui j'enn'ervâie.

BERTENNE.

Allez... mais Garite dimeuret.

GARITE.

Nonna, dai, ca ji sins qui j' sos déjà tournisse.

FRANÇOISE.

Et mi ji m' trouve tote drole.

GARITE.

Qu'avez-ve ?

FRANÇOISE.

J'a l' cour aiwisse.

(Louquant Bertenne.)

Louquiez elle sère ses ouie v' l'allez veie s'èsocier.

BERTENNE (*babouinant*).

Tot çou qu' Françoisse a dit m'a dabime tourmetté
Si j' veu s' on jôu s' laid homme... qu' louque a lu qu' j' i n' m' mette...
Ji creu qu' j' è l' dihâsret... tot li mène qu' ine robette...

(*Saglot è l' voix.*)

Pauve Françoisse !

(*Elle pleure.*)

FRANÇOISSE.

N' choutez nin.

GARITE.

Ci côp chal c'est bin tot,

Elle est-s'eballaie vos n' l'ôrez pus dire on mot.

(*A Mme Tinon qui rinteure.*)

S' Bertenne divêve aller fer l' dîner à iae homme

Elle âreut bin dè ruze ca v'la qu'elle pette on somme.

FRANÇOISSE.

Qu'elle ni seue nin malâde todî.

M^{me} TINON.

Comme Saint Thibâ,

Elle magne bin et surtout j' sés qu'elle ni beut nin mâ.

GARITE.

Si li r'vint-i dîner ?

M^{me} TINON.

A nenni d'è tîmps d' l'heure ;

I magne à si atelier et s'è trouve bin.

GARITE.

Fâ l' creure.

(*A Françoisse.*)

Prindez-v' on dièraîn verte ?

FRANÇOISSE.

Merci.

GARITE.

Est-ce sins façon ?

FRANÇOISE.

J' nè treus nin avou vos mais fât on pau d' raison

BERTENNE (*songeant*).

On pau d' raison...

M^{me} TINON (*louquant Bertenne*).

Elle songe.

GARITE (*à M^{me} Tinon*).

J'a treus bage et treus gotte

Bertenne treus bage, Françoise....

M^{me} TINON.

Garitte, rattindez n' gotte

J'a marqué so l' volet tot çou qu' vos avez pris.

FRANÇOISE.

On n' si trompe màie ainsi.

M^{me} TINON.

Et s'n'est-st-on nin surpris

Si l' compte monte on pau haut

(*Louquant l' volet.*)

V's' avrèz cheskeune treus bage

Six gotte avou Bertenne

GARITE.

I n'y a ine saquoi, j' wage

Qui v' rouvîz, l' gotte di france da Bertenne

M^{me} TINON.

'N'y enne a treus

Pus in où.

GARITE.

Est-ce bin tot ?

M^{me} TINON.

Awoï.

GARITE (*dinant n' pèce di 2 franc à M^{me} Tinon*).

C'est foirt hureu

Qu' j'a po v' payi.

BERTENNE (*songeant*).

C'est tot, moncheu l' baron, ji r'naque

(*Elle reie.*)

Dihéve madame Goffin...

(*Elle reie.*)

M^{me} TINON.

Oïez-ve nosse vl còsaque ?

FRANÇOISE.

Elle n'est nin saule dè vint qui li soffelle....

M^{me} TINON (*riant*).

Hi hi !

C'est qui wisse qui fait frehe....

GARITE.

Elle s'aveut affloï ?

M^{me} TINON.

Torate tot v' rattindant elle a houmé d'avance,
Mais c'esteut po s' mà d' dint, treus grandès gotte di france.

(*A Garite.*)

Vorla vosse resse.

FRANÇOISE (*mostrant Bertenne*).

Si mi' homme mi veyève maïe ainsi !

J'enne àreu d'on maisse gosse.

GARITE.

Et v'li diriz merci ;

Vos n' vis r'vingiz jamâie ?

FRANÇOISE.

Creyez-m' chaque còp qu'i m' donne,
Ji li fais payi chir, ah ! ji n' sos nin si bonne,
Qui j'ènne a l'air, allez.

GARITE.

Ji n' sàreus v' diner toirt

M^{me} TINON.

Vos v' s'ètindez vos deusse

FRANÇOISE.

So tot n' s'estans d'accoird

GARITE.

Ni sèrez-v' nin gênaie dè wàrder chal Bertenne ?

M^{me} TINON.

Nenni jè l' lairet la, j' vas t'aller fer m' couhenne

FRANÇOISE (*mostrant Bertenne*).

C'est-st on hisdeu tåvlai

M^{me} TINON.

Ji n' pou mâ dè l' mostrer

Ji toumret l' clé à l'oube po qu' nouk ni pôie intrer
Chal.

FRANÇOISE (*louquant Bertenne*).

C'est d'gostant.

GARITE (*fant pareie*).

Ach ! puf !

M^{me} TINON.

Ah ! vos vèyez-st-apreume,

Qui çou qu'est laid po l'homme l'est co bin pus po l'feumme !

GARITE.

Françoise, qui v's è sonne-t-i ? beurrez-v' co, vos ?

FRANÇOISE.

Nenni

J'â-eus sogne dè tourner comme leie.

GARITE.

Mi, c'est fini.

M^{me} TINON.

Li ci qu'a bu beuret, dit li spot.

FRANÇOISE.

Nos frans veie

Qui n' dit nin todi vraie.

GARITE.

Qu'on n'est nin tot pareie

BERTENNE (*songeant*).

Ine loi so les sôlaie.... Mi homme estent on calin
Qui n' vique-t-i co jè l' towe... Si ji n' mi ratnève nin.....

FRANÇOISE.

Elle songe et jâse di si homme.

GARITE.

Hie ! comme si visège cange !

M^{me} TINON (*louquant Bertenne di tot près*).

Volà qu'elle reie à c'ste heure.

FRANÇOISE (*louquant pareie*).

Elle reie ?

GARITE.

Elle reie àx ange,

BERTENNE (*songeant*).

Eco n' tournaie jan, sour, allons, régalans-nos.

M^{me} TINON.

Volà-st-à l' fiesse, è s' songe i li sônne qu'elle beut co.

BERTENNE (*songeant et s' ralèchant*).

Ine appétihante pihe !

GARITE (*so l' même ton*).

Ine appétihante troque !

BERTENNE (*songeant et riant*).

Ci n'est nin tot çoula qui m' fait v'ni l'aiwe à l' boque.

FRANÇOISE.

Elle est magnétisaie.

GARITE.

Mutoi qui c'est-st-on sujet,

M^{me} TINON.

Ine clapante somnambule, louquîz don l' bai boquet !

BERTENNE (*songeant*).

Li cisse qu'a n' pawe qui si homme nêl' querlaie,

Qu'elle ervâie ji nê l' sûret nin,

Houmans co saqwantès tournaie.

Mi si j' beu .. c'est qu' j'a mâ mes dint.

(*Elle quire apres ses dint à s' front et à s' hanette.*)

BERTENNE (*songeant*).

GARITE et FRANÇOISE.

M^{me} TINON.

(*Essonne.*)

C' n'est nin fini.
Aveu les roquaie,
Comme ji l'a dit.
Ji beuret todi.

C'est dit — c'est dit,
Adiu les roquaie,
C'est bin fini.
Ji r'boute po todi.

Vos l'avez dit,
Adiu les roquaie,
J'ô qu' c'est fini.
Sêret-ce po todi ?

LI LOI D' QUATRE-VINGT-SEPT

SCÈNE POPULAIRE

PAR

FÉLIX PONCELET.

DEVISE :

Pauve gard-champête !

PERSONNÈGE.

BIETMÉ, <i>câbar'ti</i>	MM. C. BERTOUNE.
PICRAY, <i>gârd-champête</i>	Jos. BERTOUNE.
HOUBERT,	JOSEPH FAYS.
JOSEPH,	J. FLAGOTHIER.
HINRI,	Jos. BERTOUNE.
BATISSE,	J. BEAUPAIN.
GILLES,	A. THOMAS.
VICTOR,	A. DEBRAZ.
ON FLAMIND	L. FLAGOTHIER.
ON BRIGADIER, <i>a' gendarmurcie</i> . . .	V. FLAGOTHIER.
ON GENDARME	J. FAYS.

LI LOI D' QUATRE-VINGT-SEPT

SCÈNE POPULAIRE

AKE I.

Li théâtre riprésinte on cabaret à l' campagne. A fond ine poite qui donne so l' vòie, à costé de l' poite li loi so les buvèu est afficheie. A l' hinche mains, deuzainme plan, ine cand'liette et ine ah'lette avou des verre et des boteie ; todi à l' hlinche main, so li d'vant, ine tâte avou deux chèlre. A dreute, ine tâte ; à meur, d'on costé ou d' l' aute, ine hórloge ; à dreute podri l' cand'liette, ine poite ; avà l' plèce, saqwantes chèlre.

Scène I.

BIÈTME (*rissouant les tâte*).

Volà qu'il est neûre nute, est-i possibe à c'ste heûre,
Qui, so tot l' long dè joû, j' n'a nin vindou 'ne mèseûre !

(*Mostrant l' pogne à l' affiche.*)

Ah ! qui l' grand diale èpoite les Minisse et leu loi,
Câse di tos leus artike, on n' vind pus dè pèquet.
Sia v' passerez vos sîze, là, dressî dri l' cand'liette,
Po quéque pèlé Moncheu qui v'net lère li gazette.
Bin ji m' fou d' leu pratique, va, qui vonsse co pus lon,
È l' plèce di leu bèchette j'a co p'chi leu talon.
Is vinront chal vis t'ni deux ou treus heûre ètîre,
So l' tîmps qui lum'cineront on pouieux verre di bîre.
Ci n'est nin ces homme-là dai qui nos fet viker,
C'est les ovri qui fât...

Scène II.

BIÈTMÉ, HOUBERT.

HOUBERT (*intranst*).

Bonjou, bonjou Biètmé !

BIÈTMÉ.

Tins qui volà ! Houbert ! — Avez-v' fini journeie ?

HOUBERT.

Awè comme vos vèyez. — Ji m' va beùre on p'tit d'meie.
Po r'monter so les thièrs, ji creus qu' ça m' fret dè bin.

BIÈTMÉ (*siervant l' gotte*).

Çoula rapisse li cour, ine gotte di tims in tims.

HOUBERT.

Prindez-v' eune avou mi ?

BIÈTMÉ (*i mette on verre por lu*).

Bin jan.

(*Is buvet.*)

HOUBERT (*s'aspoiant so l' cand'liette*).

Et qué novelle ?

Kimint vont les affaire, les pratique vinet-elles ?

BIÈTMÉ.

Nenni, binamé fré, c'est l' contràve c'est bin mix,
Ji creus qu'elle si sâvet dispoie ci laid papi.

(*I mosteure l'affiche.*)

HOUBERT.

Oh ! pinsez-v' ?

BIÈTMÉ.

Hir, portant, j'a cò fait 'ne bonne journeie,
I r'passa cial à l' nute, vè les hute heùre et d'meie.

Qwatte ou cinq jône hûzai qu'estit on pau hiné,
Qui même ji fouri prête à l'zi clôre l'oube à nez.
A pône intré vocial, is k'mandet deux boteie,
Ma foi, d'oi 'ne sifaite, mi, po v' bin dire li vraie,
Ji tûsa pus d'on côp, pace qui 'ne pratique à vin,
I fât bin qu'on 'nnè tinsse, on 'nnè veut si râ'r'mint !

HOUBERT.

Bin camarâde Biètmé, ji v' jeure mi, qu'è vosse plèce,
Ji les âreus siervou sins trope mi casser l' tiesse.

BIÈTMÉ.

Ji m' dis, hazâr hazette, li cî qu' n'a mâie risqué,
N'a mâie situ pindou.

HOUBERT.

Bin j'el creus bin sot m' vé.
J'âreus fait tot pareie, ji v'sel dis comme à k'fesse.

BIÈTMÉ.

S' on 'nnè profitève nin !

HOUBERT.

Fâreut qu'on fouhe bin biesse.

BIÈTMÉ.

Is passit cial leu sise tot riant, tot chantant,
Qwand c'est qu'ennè rallit, l'avît bu po vingt franc.

HOUBERT.

Po vingt franc, c'est po rire !

BIÈTMÉ.

Nonna, nonna, ma frique,
Mains qwand moussi fou d' cial, is l'avît 'ne crâne perrique.

HOUBERT.

Pardiu ! j'el vous bin creure, surtout qui d'avant d'intrer,
Is l'estit déjà sô, d'après çou qu' vos m' dihez.

BIÈTMÉ.

Ji creus qu'il esteut timps qu'is s' tînisse po les bresse,
Po n' nin creuh'ler l' paveie ou rôler so leu tiesse.

HOUBERT.

Enfin, l' pus bai dè jeu v' n'avez nin stu pici,
Si çoula s' riprésinte vos pôrez rik'minci.

(I va à s' poche.)

— A c'ste heure, po 'nnè raller, ji vas co paî l' gotte,
Puis ji récoure tot dreut, paou qu'on n' mi barbotte.

(I pâle.)

Volà dix cense.

BIÈTMÉ.

Merci.

HOUBERT *(prindant s' verre)*.

Santus.

BIÈTMÉ.

A vosse santé.

(Is buvet.)

HOUBERT *(lonquant l'hôrloge)*.

Voî là déjà sept heure ! Disqu'à pus târd Biètmé.

BIÈTMÉ.

Disqu'à r'waitî Houbert.

(Houbert mouste fon.)

Scène III.

BIÈTMÉ.

Mi ji m' va r'souer l' tâve,
Qué binamé valet, comme il est amistâve !
Ci n'est nin lu savez qui beut jamâie tot seu,
Chaque feie qu'il inteure cial, c'est todî po nos deux.

A rêsse, divins l's ovri, c'est câzi tos pareie,
Is n' mousset mâie nolle pâ sins 'unè fer po 'ne tourneie.
Ci n'est nin comme les riche, zelles qu'ont portant po fer,
Is n' buvet mâie qu'on verre di sogne di s' riwiner.

(Louquant l'horloge.)

Sept heûre, et co personne ! Volà co l' sise bernique.

INE VOIX *(à d'foû)*.

Awè jan, disqu'à d'main.

BIÈTMÉ.

Tins vocial des pratique !

N'a nou mâ qu'ennè vinsse, houïe ji n'a co rin fait,

Il est grand tîmps m' sonle-t-i dè vinde saqwant pintaf.

Scène IV.

BIÈTMÉ, JOSEPH, HINRI, BATISSE, GILLES.

BATISSE.

Bonne nute, Biètmé.

BIÈTMÉ.

Bonne nute, Batisse et li k'pagnieie.

TURTOS.

Biètmé !

BIÈTMÉ.

Assiez-v'.

(Ils vont s'asseûre à l' idêe di dreute.)

JÔSEPH.

Allons, n' beurans chaque ine roqueie.

HINRI.

Et puis vos nos donrez tot d'on còp les cwârjeû.

GILLES (*contin.*).

Ah ! volà 'ne bonne ideie.

BATISSE.

Nos tapp'rans bin qwatte jeù.

HENRI.

Jouans-gne li mache ou l' poie ?.... Qui t' sonle-t-i toi, Batisse ?

BATISSE.

Bin va, mi, ji n'a d'keure.

JÔSEPH.

Mi, c'est à vosse siervice.

HENRI.

Allons, nos sâierans l' mache.

BIÈTMÉ.

Volà vos verre, Mècheu,

A c'ste heùre, vos m'avez dit qui v' falléve les qwârjeù.

(*Is fet sègne qu'avè.*)

BATISSE.

Nos n' jow'rans nin foirt gros.

HENRI.

A cinq cense les ètire,

A lon 'ne bouroute à d'meic. — Gilles, est-ce à vosse manire ?

GILLES.

Awè, mi j' sos contint.

BIÈTMÉ (*apportant les qwârjeù*).

Volà tot çou qui v' fât.

JÔSEPH.

Li ci qui wangoe li pàrt mette ine clouche à bourlà.

(*Is l'mince à jouer.*)

Scène V.

BIÈTMÉ, JOSEPH, HINRI, BATISSE, GILLES, PICRAY.

PICRAY (*entrant, on pô hiné*).

Salut, Mècheu, salut !

HINRI (*àx aute*).

Vocial li gârd-champête.

TURTOS.

Bonne nute, Moncheu Picray.

JÔSEPH (*à pârt*).

Quelle pratique po l' cand'liette !

PICRAY (*à Biètmé*).

Ji m' vas beure on chiquet.

BIÈTMÉ.

V's ârez çoula so l' côp.

PICRAY (*àx joué*).

Qué nouvelle don vos aute, est-ce qn'on n' si fait nin sô ?

GILLES.

Nenni nos n' wois'riz pus, pace qui nos avans sogne,
Li police po l' jou d'hoûie nos tint trop foirt à gogne.

PICRAY.

Vos n'avez nin tot toirt, i vât mîx d' s'è passer,
Pus vite qui d'esse picî. N'est-i nin vraie, Biètmé ?

BIÈTMÉ.

Sia, Moncheu Picray. — Tinez, volà vosse gotte.

PICRAY.

C'est qu' hoûie i n' fait nin bon rôler d'vins les horotte.

JÔSEPH.

Surtout qu'è nosse viège il y fait foirt mâssî.

PICRAY.

Adon puis po l'rawette.....

HINRI.

On s' freut bin apougnl.

BATISSE (*longuant s' ject*).

Dè mak et l' hasse di cour.

PICRAY (*à Biètmé*).

J'a 'ne saquoi qu' fât qu' ji v' deie,
Biètmé, houte on pô chal.

BIÈTMÉ (*à part*).

(*Allant s'assire à l' tâte di gauche avou Picray.*)

Diale, qui sèreut-ce bin, heie ?

PICRAY.

D'après çou qui parette, vos n' suvez wère li loi !
Hîr à l' nute, m'a t-on dit, vos d'bitîz vosse pèquet.
Disqu'à bin târd dè l' sîse à des jônès sôleie,
A qui v's âriz mîx fait dè d'ne tâte di maqueie.

BIÈTMÉ.

Ji sos tot èwarré di çou qu' vos m' dihez là,
Les cis qu'estîst cial hîr ni sont nin jône.

PICRAY.

Sia.

Ji les k'nohe tos les qwatte.

BIÈTMÉ.

Adon puis ji v' va dire,
Is l'ont v'nou cial, c'est vraie, mains n'ont bu qui tote bire.

PICRAY.

Qui c' seûie bire ni pèquet, dè moumint qu' l'estîst sò,
Vos d'viz les mette à l' poite sins tourniquer baicôp.
Ji v's el passe po cisse feie, mains louquîz à vosse sogne,
Si ji v's attrappe jamâie, sûr qui ji fret m' bèsogne.

BIÈTMÉ (*à part*).

Vât mix dè filer doux, fans l' ci dè l' respecter.

PICRAY (*à part*).

I fât bin qu'on man'ceie po s'fer pus foirt plach'ter,
Po qui ji n' deie pus rin si m' polève sinquer l' gotte.

BATISSE.

Ji côpe dè hasse di pâle et puis ji r'pète atote.

GILLES.

Mi, j'el va prinde dè spiche.

BIÈTMÉ.

Et bin hoûtez, Moncheu,

Sêlz sûr qui tofer ji rottrè l' dreut dè jeû.

A c'ste heûre, po 'nnè fini, volez-v' beure on p'tit verre ?

J'a dè si bon pèquet !

PICRAY.

Hoûtez, ji n'y tins wère.

BIÈTMÉ.

Aimez-v' mix dè cognac ?

PICRAY.

Nenni, nenni çoula.

BIÈTMÉ.

Adon, fât beure aute choi.

PICRAY.

Bin jan, d'nez-m' on hêna.

BIÈTMÉ.

Di quoi don ! d' l'anisette, dè france, dè l' citronnelle,
Ou bon verre di Bavière ou dè faro d' Brusselles ?

PICRAY.

Nenni Biètmé, nenni, si fât beure ine saquoi,
Ji v' diret qu' j'aime co mix 'ne charmante gotte di pèquet.

BIÈTME

J'el va qwèri tot dreut.

PICRAY (*à part*).

Ji n' diret nin l' contraire,
Li nouvelle loi, por mi, c'est bin ine bonne affaire.
Les maisse di cabaret, po s' fer turtos bin d' mi,
Tofert mi vûdet l' gotte et mi j'el beus todi.
Dispôie qui j'a sopé, j'enne a d'jà lûté 'ne hiette,
Cinq adlé l' vix Renson, qwatte è mon l' grande Bebette,
Eune tot à c'ste heûre vocal, ça 'nnè fait dihe so l' côp,
C'est bon qui j' poite boisson, ca ji sèreus d'jà sô.
Mâgré qu' ji louque âx aute, ji veux voltî l' boteie,
Et, ma frique, j'a creuh'lé co traze feie li paveie.
Qu'a-je di foute di çoula, pusqui j' sos maisse tot seu !
Personne n'a rin à m' dire c'est mi qu'a tos les dreut !
N'a mâie qui les gendarme qui pôrit m' tinre à gogne,
Et n's estans camarâde, di zelle ji n'a nin sogne.
Du resse, tot côp qui v'net, mi j'el sé todi bin,
Qwand c'est qui d'vet passer, bin, ma foi, ji n' beu nin.

BIÈTME (*servant l' gotte à Picray*).

Vos m' ricial save Moncheu, j'a stu qwèri dè frisse,
Puis c' n'est nin d' l'ordinaire.

HINRI (*dinant les cwârjeû à Batisse*).

Mahîz, valet Batisse.

PICRAY (*à part*).

Il a todi bon gosse qwand c'est qu'on l'a po rin.
A vosse santé Biètmé !

BIÈTME.

Qui çoula v' faisse dè bin.

PICRAY.

(*I beut.*)

Il est vramint foirt bon, j'ennè trouve pau d' pareie.

BIËTMÉ.

(I mette on verre por lu, puis les implihe tos les deux.)

Vos 'nne'irez nin so 'ne jambe pusqui cila v' gosteie.
Et j' va beure eune avou, mantre di v' rinde raison.

PICRAY.

Ci n'est nin po v' vanter mains c'est dè l' crâne boisson !

BIËTMÉ.

I n'a nin stu r'bat'hi çoula, j'el poux bin dire,
Ji v' jeure qui c' pèquet-là n'a maie vèyou l' gouttre.

PICRAY.

Allez j'el vous bin creure. — Nos beurans nosse hèna,
Puis j'irè fer 'ne tourneie, po vèyi si d' ver-là
Ji n' resconturre nin quéque massite ragognasse,
Raspoi so 'ne cand'liette, s'implihant comme ine basse.
A c'ste heûre ji v' va paï çou qu' j'a bu tos intrant.

BIËTMÉ.

Ça n'è vât nin les pône !

PICRAY.

Oh ! bin, ji voux portant.

BIËTMÉ.

Nonna, Moncheu Picray, vraie, à l' bonne.

PICRAY.

Qu'elle ideie !

BIËTMÉ.

Ji v' dis qui ji n' vous nin.

PICRAY.

Bin j'el pâierè 'ne aute feie.

BIËTMÉ.

Nonna, sûr, ji v's el qwitte, ji v' deûs pus qui çoula,
Tos les jou, qwand v' passerez, ji v' sink'ret on hèna.

PICRAY.

Ci sèrè disqu'à d'main. — Bonne nute tote li k'pagueie.

TURTOS.

Bonne nute, Moncheu Picray.

(*Picray s'ôte.*)

BIÈTMÉ.

Disqu'à pus târd, à r'veie!

Scène VI.

BIÈTMÉ, JOSEPH, HINRI, BATISSE, GILLES.

HINRI.

Vol' là tot l'même évôie ci fameux mâ d' vinte-là ;
On bai po t'ni police, ma foi, c' vîx galapia.

JÔSEPH.

Po çoula t'el pous dire, c'est bin vraïe, diale m'arège.

BIÈTMÉ.

Taihiz-v' allez Jôseph, c'est honteux po l' viège.

BATISSE.

Enne n'a djà so l'oreie !

HINRI.

Il est même câzi d'vins,
Ji voux bin assoti qu' torate i sèrè plein.

JÔSEPH.

Ci n'est nin frisse nouvelle.

BIÈTMÉ.

Nenni, nenni, ma frique,
Nin pus târd qu'hîr à l' nute, il aveut co 'ne perrique !

HINRI.

S'il a deux franc è s' poche, sûr qu'il a seû po treus,
C'est l' pus fameuse sôleie !

GILLES (*di mâle houmeur*).

Lèyans-gne-là les cwârjeû ?

HENRI (*à Gilles*).

Nenni, rawåde ou pau.

BATISSE (*à Biètmé*).

Volcz-v' rimpli les verre ?

Po paï, nosse bourlà frè justumint l'affaire.

HENRI (*à Gilles*).

Ji m' va stoper 'ne dimeie et puis nos rattaqu'rans.

(*I stop: si ptpe.*)

BIÈTMÉ.

Est-ce todi dè pèquet qu' vos buvez, mes èfant ?

JÔSEPH.

Awè, papa Biètmé, à c'ste heûre li gârd-champète,
A fait s' tour èvers cial...

HENRI.

I m' fâreut 'ne allumette.

JÔSEPH.

Si même nos nos fls sô, nos n' risquans todi rin,
Pusqui l'a v'nou torate sûr qui n' ripass'rè nin.

BATISSE.

C'est-à-dire, c'est dè veie.

JÔSEPH.

Po çoula, n'a nou risse,

Et ji v's el va prover, hoûtez bin, fré Batisse.

Wisse qui va l' primire feie, il a l' gotte sûr po rin,

Pace qui les câbar'ti sayet d' s'ennè fer bin.

Mains si r'passéve portant pus d'ine feie è l' même plèce,

Vis sonle-t-i qu'on li freut tot còp bon l' pareie fiesse ?

BATISSE.

Çoula, ji n' voux nin dire.

JÔSEPH.

N'a nin mèsâhe d'aut' choi,
On li frent bin batte l'aiwe po 'ne mèseûre di pèquet.

HINRI.

Po 'ne bonette à Mâthi, lèyans-là l' gârd-champête,
Et d'vant dé rattaquer buvans 'ne pîite gourgette.
(*Il buvet.*)

GILLES.

A qui est-ce à mahi ?

HINRI.

C'est à Jôseph, ji creus.

JÔSEPH.

Nonna, c'est à Batisse.

BATISSE.

Aboutez-m' les qwârjeû.

Scène VII.

BIÈTMÉ, JOSEPH, HINRI, BATISSE, GILLES, VICTOR

VICTÔR (*entrant*).

Bonne nute, Biètmé.

BIÈTMÉ.

Bonne nute, Victôr.

VICTÔR (*avançant*).

Et li k'paigneie.

TUTOS.

Ah ! Victôr.

BATISSE (*à Victôr*).

Qué nouvelle ?

VICTOR (*à Batisse*).

Pa c'est l' dierrafinne côpeie.

(*À Biètmé.*)

Édon.

BIÈTMÉ.

Tot jusse, mi fi.

VICTOR (*à Biètmé*).

Ji m' va beure on pintaf,
Qui voux-ju dire don là, n'a-t-i nin v'nou, Pieray?

BIÈTMÉ (*servant l' pintaf*).

I vint dè moussi foû.

VICTOR.

Diale qu'âie li gârd-champête !
Ji vins di li fer beure qwaite grande è mon Bebette.
Volà treus sise è rotte qui j' l'implihe comme ine où,
Torate 'lârè co s' chège, ci sèrè l' qwatrême jôû.
Po suci dè pèquet, ji creus qui s' laireut batte,

HENRI.

Ouk di ces qwaite matin irè-st-è trô dè l' gatte.

JÔSEPH (*à Victor*).

Poquoi t'enne as-se fait qwitte ?

VICTOR (*payant Biètmé*).

Ji m' vas l'aller r'trover,
Pusqui n'est nin vocial c'est qu'il est à costé.
Oh ! ji k'nohe totes ses nahe, allez j' n'a wâde dè l' piède.

BATISSE.

Pardiu ! c'est bin âheie, tot wisse qui n'a 'ne cand'liette
On sé bin qu'il y va.

GILLES.

Qué magneû d' pan payârd !

VICTÔR.

Ji jâspineie à l' vude et volà qui d'vint târd.

JÔSEPH.

Si nosse mache esteut fou, mi jî t' tinreus k'pagueie.

GILLES.

I n' mâk'reut pus qu' çoula !

VICTÔR.

Ji m' va-st-è mon l' frèsèie,
Qwand c'est qu' t'ârè fini, sàye di nos v'ni r'trover
J'el tinrè l' pus possibe.

JÔSEPH.

Et bin j'y vas-st-aller.

VICTÔR (*sôrtant*).

Bonne, nute.

TURTOS.

Bonne nute Victôr.

VICTÔR (*à l' poite*).

Jôseph, disqu'à torate.

Scène VIII.

BIËTMÈ, JOSEPH, HINRI, BATISSE, GILLES.

HINRI.

Po fer l' potai pus grand n's irans bin tos les qwatte.

BATISSE.

Qué drole di campinaire d'allouer ses aidan,
Po s'ler l' gârd-champête.

GILLES (*mâra*).

Jan, ni blaguans nin tant.

Ji vôteus qui Picray fouhe àx six cînt meie diâle,
On n' fait qu' dè jâser d' lu.

HINRI.

Allons, j' vas sayi 'u' pâle.

GILLES (*jouant*).

Dè cour.

HINRI (*jouant*).

Da menne.

JÔSEPH (*jouant*).

Ji côpe.

BATISSE (*mostrant s' jeû*).

Vos pièdrez, fré Hinri,

J'enne a co qwatte dè spiche.

HINRI (*tappant s' jeû so l' tâte*).

Mille Dio ! fât assoti !

Scène IX.

BIËTMÉ, JOSEPH, HINRI, BATISSE, GILLES, LI FLAMIND.

LI FLAMIND (*foirt sô*).

AIR : *Bon voyage Monsieur Damollet.*

Ze suis un peu pleine de pèquet

Et ne polève câzi plus marcer droite

Ze suis un peu pleine de pèquet

Vive les grands gouttes et les p'tites câbarets.

Ah ! Mossieu l' câbaret, mi va beure un p'tit goutte.

BIËTMÉ.

Ji n' voux nin v's el diner, v' polez passer tot oute.

LI FLAMIND.

Pourquoi ça qu' ti l' voux nin ? Ti peux bien le vûdi,
Pas mèsâhe d'avoir sogne, ze l'a sêsse pour paï.

BIETNÉ.

Oh ! bin ji n' voux nin dire qui v' n'avez nin des cense,
Mais vos n' beûrez nin cial, ji v's el prévins d'avance.

LI FLAMIND.

T'es-t-un drole canârt, portant z'a de l'ârgint,
Ti l' peux bien louqui cial, veusse que z'en ai tout plein.

BIETNÉ.

Jan, c'est assez ram'ter, rottez fou di m' mohonne,
J'a dit qu' vos 'nne ârlz nin, ji l'a dit, c'est à l' bonne.
Ji n' vude jamâie à beure a des briosse comme vos.

JÔSEPH (*àx aute*).

Louque on pau c' Flamind là, quélle gueûie di mârlico !

LI FLAMIND.

Mirtaco ? comprends nin.

JÔSEPH (*riant*).

Çoula vout dire dè l' dielle.

LI FLAMIND.

De quoi ?

JÔSEPH (*riant todi*).

Vosse cou d' châsse tomme, rissèchlz vos burtelle.

LI FLAMIND.

Ze comprends nin todi.

JÔSEPH (*riant pus foirt*).

Bin c'est qu' t'es-st-on Flamind.

LI FLAMIND (*si mâv'lant*).

Tout zusement valet, cela zè l' sé foirt bin.
Mais ne pinse nin quèque feie, si z' suis un kwâré tiesse,
Que ti deus pour cela me louqui pour une biesse.
Volà dezà longtims que ti te moque de mi,
Mains sêsse bin, tiesse de hôie, que z' l'ai nin sogne de ti.
Si tu motihe encore, ze t' fais pèter t' maquette !

(Il apogne Jôseph po l' hanette, les aute mettet l'inte deux.)

JÔSEPH.

Comme ji veux l' jeû, ma frique, vos m' sitindriz l' hanette.

LI FLAMIND.

Ze t' sitrônnéve toute bleuve !

JÔSEPH.

Jan, hâie, Moncheu l' Flamind,
N' vèyez-v' nin qu' c'est po rire ? Allons, dinans-nos l' main.

LI FLAMIND (*à Biètmé*).

Oh ! bin zè l' suis continte. Tape un fois-z-un tourneie,
Dè l' cognac pour tertos zè l' pâierè tout pareie.

BIÈTMÉ.

Nonna çoula Flamind, torate ji v'z a co dit,
Qui vos n' beurfz nin chal.

LI FLAMIND.

Tu l'es-t-un drole, sésse ti !
Pourquoi que ti l' vude nin, pusqui ze l'a des cense ?

BIÈTMÉ.

Si l' gârd-champète passève, nos aris chaque ine danse.

LI FLAMIND.

Ze m' foute le gârd-champète et le mayeûr ossi,
Ze l'ai vu le police, l'est co plus pleine que mi.

(*I reie.*)

BIÈTMÉ.

Li gârd est sô, dihez-v' ?

(*Li Flamind fait sègne qu'awè.*)

Ji vas vûdi les verre.

JÔSEPH.

Du resse n'ayîz nin sogne, nos n' dimeur'rans pus wère
Hoûte on p'tit pau, Flamind... Wisse est-ce qui t' l'as vèyou ?

LI FLAMIND.

Cial, le mohonne zondant, z'ai bu li gotte avou.

JÔSEPH (à part à Hinri).

Ji m' vas l'aller qweri, nos reïerans-st-ine bokeie,
Mains ni dis rin àx aute.

LI FLAMIND (à Biètmé).

Asse vûdi le tourneie ?

BIÈTMÉ (sievant les verre).

Vocial dè bon cogoac, ji wage qui n'a longtims,
Qui v' n'âisse bu dè c' fait.

TURTOS.

A vosse santé, Flamind !

(Is buvet.)

LI FLAMIND.

L'est pas mauvaise tout l' même.

BIÈTMÉ (à Flamind).

Tinez, volà 'ne chèïre.

GILLES (à Jôseph qui mousse foû).

Ennè vasse ?

JÔSEPH.

Ji va v'ni.

Scène X.

BIÈTMÉ, HINRI, BATISSE, GILLES, LI FLAMIND.

LI FLAMIND (à Biètmé).

Ze ne voux nin m'achtre.

GILLES (à Flamind).

Portant vos n' crèh'rez pus.

HINRI (tot riant à Gilles).

Sot m' vé, ni veusse nin bin,
Qui d'meure là so ses jambe po veie si n' tom'rè nin.

BATISSE (*àx deux aule*).

Fàreut po rire on còp qui fahe ine sitàreie.

GILLES.

Tot l'même ine homme qu'est sò, c'est bin 'ne laide marchandeie.
On jàs'rè sò li loi, bin louque on pô çoula,
S' elle esteut bin sùvowe, ci n'est rin d' si màva !

HINRI.

Màlhureusemint paret, divins les p'tits viège,
N'a qu'onk po t'ni police et c'est bin sovint 'ne toiche.

*(Li Flamind qu'a balanci tot l' tîmps dè l' scène, fait on fâx pas et i somme
dè costé dè l' cand'lette.*

Scène XI.

BIETMÉ, HINRI, BATISSE, GILLES, LI FLAMIND,
LI BRIGADIER, LI GENDARME.

LI BRIGADIER.

Bonsoir, Messieurs.

LI GENDARME.

Bonsoir.

BIETMÉ.

Ie, binamé bon Diu !

TURTOS.

Bonne nute, Mècheu.

LI BRIGADIER (*apougnant l' Flamind po li spale*).

Ah ! Ah !

HINRI.

Ie Biètmé, nom di hu !

Po qu' ti n' scûie nin piçt, 'l est tîmps dè fer l' macralle.

LI BRIGADIER.

Qu'est-ce que vous faites ici, espèce de galavale ?

LI FLAMIND.

Ze ne fais rien di tout, ze crois que vous l' vèyez,
Z'ai venu beure un goutte.

BIÈTMÉ.

Mais j'enne y a nin d'né.

LI BRIGADIER.

Pourquoi c' que vous n' mettez pas cet homme à la porte ?
Vous savez qu' vous risquez-t-en faisant de la sorte.

BIÈTMÉ.

Awè çoula, Moncheu, ji risqueie, j'el sé bin,
Mais qwand 'l a d'mandé l' gotte j'a dit qu'enne âreut nin.
Et j'enne y a nin d'né.

LI FLAMIND.

Cela ce n'est nin vraie,
C'est mi qui viens tout de suite de commander 'ne tournèie.
Et toi ti l'as vûdi.

LI BRIGADIER.

C'est comme ça qu' vous mentez,
Pour vous apprendre tous deux, j' m'en vais verbaliser.

BIÈTMÉ.

C' n'est nin vraie dai, Moncheu, n'a mâie avu nolle gotte.

LI FLAMIND.

Bin louque don voilà m' verre, ze l'ai nin co bu tote.

(I prind s' verre et l' vude.)

LI BRIGADIER.

Allons, c'est bon comme ça. Vous allez tous les deux,
Sans faire de qu'est-ce ni d' messe, me dire vot' nom tout dreut.
D'abord vous, cabaretier.

BIÈTMÉ.

On m' lomme Biètmé Rahisse.

LI BRIGADIER.

Et vous là, calfurtier, tas d' mauvaise croûte, chinisse ?

LI FLAMIND.

Hôte bin, Mossieu l' zendrame, zè suis plus biesse que ti,
Mains tu parles le français core bien plus mal que mi.

LI BRIGADIER.

Voulez-vous bien vous taire ? Répondez-moi de suite,
On vous appelle comment ? Dites-moi cela bien vite.

LI FLAMIND.

On mè lomme comme mè père et mon grand-père ossi,
Ze beu co bin quéque feie, mains zamâie à crédit.

LI BRIGADIER.

Venez-t-ici, Gendarme, empoignez moi cet homme.

LI FLAMIND.

Ça ne fait rien di tout, avec mi c'est tout comme.

LI BRIGADIER (à Gendarme).

Tenez-le comme il faut.

(Li Gendarme tint l' Flamind. Li Brigadier ax joué.)

Maintenant voulez-vous bien,
Me dire tous trois vos noms pour mettre dans mon calpin ?
Vous êtes pris comme témoins pour aller-z-en justice,
Qwand les prév'nus passeront l' tribunal de police.

HINRI.

On m' lomme Hinri Gruzai.

(Li Brigadier s'crit.)

LI BRIGADIER (à Gilles).

Et vous.

GILLES.

Gilles Barnabé.

BATISSE.

Jean-Batisse Mathonet.

LI BRIGADIER.

Merci, bien obligé.

Scène XI.

BIÈTMÉ, HINRI, BATISSE, GILLES, LI FLAMIND, LI BRIGADIER,
LI GENDARME, JOSEPH, PICRAY, VICTOR.

(Li polte si droûve, Jôseph et Victôr tînet Picray qu'est moirt sô.)

HINRI.

Aïe ! Aïe ! Aïe ! Quelle affaire ! Vocial li Gârd-champête !

JÔSEPH *(êwarrré)*.

Nom di Hu ! les gendarme.

(Is lachet Picray, ci-cial vint tourner à mitant dè l'acène.)

VICTÔR.

Ie, Sainte mirlipopette !

(Is k'mincet à rire turtos à l'pus foirt, Picray dimeure sitindou, li Flamind qui reie comme les aute vout louqui Picray di trop près, i tomme d'iaux, finâlement on les r'lève tos les deux, on mette Picray so 'n' chère et i finthe par s'êdoirmi.)

LI BRIGADIER.

Comment, c'est vous qu'est là ? Bien vous êtes beau, Picray !

(Les aute riet pus foirt.)

HINRI *(à Jôseph)*.

T'aveus dit qu' nos reïerîs, mais va nos l'ârans fait !

LI BRIGADIER.

Allons, maintenant Messieurs, je vous prie de vous taire,
Il est temps, je crois bien, de finir cette affaire.
C'est égal, c'est heureux pour une fois qu' nous venons,
De fnir pincer trois hommes dans la même maison.
Vous comprenez Picray, dans l'état que vous êtes,
Sur mon procès-verbal faut bien que j' vous y mette.

LI FLAMIND.

C'est mi qu'il est continte, v'là qu' nous rottans nous deux,

LI BRIGADIER.

Mais pour un gârd-champête vous d'vriez-t-êre honteux.

JÔSEPH

A li fer dè l' morale, vos pièdrez vosse journèie.

VICTÔR.

I cligne dèjà ses ouïe, ji creus qu'il a sommeie.

LI BRIGADIER.

Oui vous avez raison. Maintenant c'en est assez,

Allons tas d' vieilles saulées il est temps de filer.

Ici dans votre commune, où-c'-qu'est la permanence ?

HINRI.

A coront dè viège.

VICTÔR.

Divins 'ne veie sâlle di danse.

LI BRIGADIER.

Une salle de danse, dites-vous ?

JÔSEPH.

Tote tournèie à violon.

LI BRIGADIER.

Tiens, v'là quéque chose de drole !

LI FLAMIND.

C'est un joyeux prison.

LI BRIGADIER (*k'hoeyant Picray*).

Allons, voyons, Picray, faut marcher comme un autre.

LI FLAMIND.

Il est bien saûle, sais-tu, ça c'est une drole d'apôtre !

LI GENDARME.

Allons, faut vous lever.

(*Is k'hoeyet Picray pus foirt, ci-cial'ni boge nin.*)

VICTOR.

I doime comme on paquet.

LI BRIGADIER.

Cela vous apprendra de boire tant du pèquet.

(*Is sayet todi dè fer lever Picray.*)

JÔSEPH.

S'on ramasse comme çoula tos les sô gârd-champête,
On brairè sûr : Vivâ li loi d' quatre-vingt-sept !

VICTOR.

AIR : *Des Bibelots du Diable.*

Louquiz don, Moncheu Picray,	} <i>Bis essonne.</i>
Quêlle narenne, quêlle maquette !	
I beut l' pèquet à henn'tai.	} <i>Bis essonne.</i>
El beurent même à pintai.	
Tot comme à sèiai,	
Et même à tonnai.	
Volâ nosse gârd-champête !	

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE

CONCOURS DE 1887.

RAPPORT DU JURY SUR LE CONCOURS N° 1 : ÉTUDE SUR UNE
CORPORATION, ETC.

MESSIEURS,

En portant au programme de 1887 son premier concours, la Société de Littérature wallonne n'entendait point recevoir la reproduction, sous une forme nouvelle, des chartes, privilèges, édits, ordonnances et d'autres imprimés connus relatifs aux anciens métiers du pays de Liège, mais bien une étude historique générale de l'un de ces métiers.

De semblables documents ne pouvaient servir que de premiers jalons à une œuvre plus ou moins complète, dont les matériaux devaient être fournis par de patientes et sérieuses recherches. Le travail était d'ailleurs tout indiqué par quelques mémoires analogues couronnés naguère.

Trois mémoires nous ont été soumis : le premier

concerne les brasseurs, le deuxième les chandelons et le troisième les cordonniers.

Quoique l'auteur de ces mémoires nous donne par ci par là quelques pièces inédites, il semble n'avoir pas compris toute l'étendue de la question posée. Nous regrettons donc de ne pouvoir lui accorder une distinction quelconque.

Nous disons l'auteur et non les auteurs, car si le pli cacheté nous empêche de lire un nom, si l'écriture des manuscrits varie, le style c'est l'homme et l'unité se dévoile ici d'une façon absolue par la manière d'écrire, la même dans les trois mémoires.

Nous insistons sur ce point pour faire voir comment notre auteur s'est fourvoyé à plaisir en présument de ses forces intellectuelles.

« Qui trop embrasse mal étreint, » dit le proverbe. Comment ne pas s'en souvenir lorsqu'il s'agit de composer des ouvrages de bénédictin et être assez entreprenant pour aborder, la même année, trois mémoires historiques à la fois.

Que leur auteur nous permette de l'engager à reprendre l'étude de l'un ou l'autre de ces mémoires et de ne pas s'écarter de son sujet.

« Travaillez, prenez de la peine, c'est le fond qui manque le moins, » lui dirons-nous ; le chemin vous est ouvert et, s'il est difficile au début, ne le croyez pas impraticable. Vos premiers essais le prouvent.

Ni nos dépôts d'archives, ni nos Bibliothèques ne sont pas, comme vous avez cru les dépeindre, des lieux sacro-saints où pénètrent seuls les « gros hères »

savants et non les modestes travailleurs, que nous appellerons les « halcotis » de la science pour rendre notre pensée.

Ceux qui y sont préposés savent remplir les devoirs de leurs fonctions en venant en aide à tous ceux qui s'occupent sérieusement d'études historiques, scientifiques ou littéraires.

Il suffit pour cela de leur en exprimer le désir en leur faisant connaître, sous le sceau du secret professionnel, le but de ces recherches.

Notre auteur, d'ailleurs, a commencé par faire l'expérience de ce que nous déplorons et nous pourrions, s'il était nécessaire, réduire à néant les prétendues difficultés qu'il énumère dans ses introductions, par ses propres arguments.

Les sources ne manquent pas. Tout incomplets que soient les documents de nos anciens métiers, conservés aux archives de l'État et à la bibliothèque de l'Université, il y a là de quoi renchéir sur ce que l'on trouve dans les ouvrages imprimés sur la matière.

Outre les livres spéciaux, mentionnons ceux de Sohet, Louvrex, Méan, Saumery, Thommassin, Henaux, Polain, Schoonbroodt, S. Bormans et d'autres, les publications des sociétés liégeoises, etc., mines inépuisables qui renferment bien des détails se rapportant aux travaux dont il s'agit.

Et puis que de choses intéressantes à découvrir encore pour nos métiers en glanant dans les archives du Conseil privé, des États, de la Chambre des

finances, de l'ancien chapitre Saint-Lambert, des Notaires, des Recès de la cité, etc., etc.

L'auteur des mémoires présentés ne l'ignore pas et il saura se remettre au travail avec cet amour de la science qui paraît le caractériser et qui, guidé sagement, lui fera mener à bonne fin une œuvre excellente et sérieuse.

Un dernier point sur lequel nous attirons son attention, c'est le silence presque absolu auquel il se condamne en ce qui touche l'étude comparative de l'organisation des métiers liégeois avec celle des mêmes corporations d'autres localités belges.

Cette partie du concours, à traiter brièvement du reste, contrairement à ce que suppose notre auteur, n'exige pas de frais de déplacement et, pour se renseigner, il suffit de recourir, entre autres, aux nombreuses publications des sociétés savantes que possèdent nos bibliothèques publiques. Elle a l'attrait de la nouveauté, aucun des mémoires couronnés par la Société n'ayant jusqu'ici entamé ce sujet.

Notre auteur cependant a été rempli à cet égard de bonne volonté, mais après avoir consulté l'Histoire populaire de la Belgique par L. Hymans, il a cru pouvoir se borner à prendre des renseignements par écrit et à attendre sous l'orme des réponses qui, naturellement, ne sont pas venues.

Pourquoi ne pas avoir ouvert d'autres livres, notamment les publications de toutes les Sociétés savantes du pays, reçues à la Bibliothèque de l'Uni-

versité de Liège ? Ainsi eût-il été à même de nous écrire un chapitre des plus intéressants.

Donnons-lui deux petits exemples pour le démontrer. Et d'abord citons quelques sources.

Parmi les travaux publiés sous les auspices de la Société d'Émulation pour l'étude de l'histoire de la Flandre, figurent les *Keuren* ou statuts des métiers de Bruges, de Menin, de Roulers et d'Ypres. Puis nous avons un ouvrage sur la matière de feu J. Gailiard intitulé : *De ambachten en neringen van Brugge ; l'Inventaire des Archives de Bruges*, édité par Gilliodts van Severen ; les travaux d'A. Wauters et bien d'autres. N'oublions pas une excellente étude générale sur les anciens corps de métiers aux Pays-Bas, par M. le professeur Crutzen, et insérée dans la *Revue de l'Instruction publique*, en 1887.

Voici maintenant notre premier exemple.

En parcourant les statuts des Brasseurs de Roulers (1), nous y lisons ce qui suit :

« Item — je traduis textuellement, — que personne
» ne vendra bière dans cette ville (de Roulers)
» soit *crabbelaer*, *cnollaert*, ou *petite bière*, sans être
» tenu d'arborer individuellement un signe spécial
» par lequel chaque bière peut être renseignée et
» déterminée, à savoir : deux boules pour le *crabbe-*
» *laer* (ou forte bière), une boule pour le *cnollaert*
» (ou bière de seconde qualité), un balai ou faisceau
» de bruyère pour la petite bière et le buis ou autre

(1) *Annales de la Société d'Émulation pour l'étude de l'histoire et des antiquités de la Flandre*, 2^e série, t. 13, p. 156.

» signe, d'après coutume, pour la bière étrangère.
» Et ce sous amende de 10 escalins parisis, dont une
» moitié à revenir au seigneur et l'autre moitié aux
» pauvres. »

Ces quelques lignes ne sont-elles pas pleines de révélations ? En effet, leur lecture doit nous rappeler ce qui se voit encore aujourd'hui un peu partout dans nos villages et même dans certains faubourgs des grandes villes, où le tenancier d'un cabaret place au-dessus de sa porte soit la bruyère, soit le buis, ou, à sa fenêtre, des ronds ou des cœurs en cuivre. Pourquoi ces enseignes sinon pour indiquer un débit de bière.

Si avec la révolution française nos anciennes corporations ont cessé d'être et avec elles leurs statuts, il nous en est resté plus d'un usage. Ce qui précède le prouve et il faut en conclure qu'à Liège, comme à Roulers et sans doute ailleurs, la vente des différentes bières fut réglementée par des signes spéciaux et analogues à ceux que nous venons d'indiquer.

Beaucoup de nous se seront souvent demandé l'explication des enseignes susdites sans pouvoir trouver le motif de l'énigme. En cherchant comme nous, notre auteur aurait pu le faire connaître dans son mémoire touchant les Brasseurs.

Un second exemple des heureux résultats à obtenir à la suite des investigations précitées nous est donné au sujet du mémoire relatif au métier des cordonniers. L'auteur y critique la signification de savetier

admise jusqu'à ce jour pour le mot *corbesier*. Ses arguments paraissent péremptoires et cependant il ne nous convainc pas, car il n'entre pas dans la question étymologique du mot. Or s'il avait compulsé les *Ambachten en neringen* de feu J. Gailliard, il aurait appris qu'à Bruges aussi les cordonniers formaient deux corporations distinctes, à savoir : les *Cordewaniers* (cordonniers) et les *Elsenaers* (corbusiers), portant dans leurs armoiries respectives les meubles principaux de celles des mêmes métiers liégeois. Gailliard nous dit, mais sans en fournir la preuve, que les *Elsenaers* étaient des ouvriers cordonniers.

La traduction du mot *Elsenaers*, gens travaillant à l'alène, nous apprend qu'ils tiraient leur nom de leur outil : l'alène, en flamand : *Elsen*. Peut-être les *corbusiers* se servaient-ils, à l'encontre du cordonnier, plus spécialement de l'alène. Sans pénétrer dans les sujets de la confection des bottes et des souliers d'autrefois, cherchons dans nos divers dictionnaires. *Corche*, en langue espagnole, signifie une espèce de sandale ou chaussure de femme ; de même en anglais : *to corke shoes or pantofles* se traduit en vieux flamand par *schoenen ofte pantoffelen kørcken* ; puis nous avons *kordewaennier* ou *corkwainer* pour cordonniers, faiseurs de souliers (*).

Le *Corche* espagnol, sandale, et ses synonymes

(*) Kilian.

anglais et français précités se retrouvent dans la première partie du mot *corbusier*, dont la seconde se rattache au terme flamand *bieze* ou *bies*, en usage chez les anciens cordonniers de la west Flandre (1), pour désigner une petite courroie en cuir plus mince, qu'un cordonnier emploie pour serrer le cuir, et qu'on y faisait passer en pratiquant des trous au moyen de l'alène. Travail plus particulier, pensons-nous, aux sandales, souliers de femmes et d'enfants, qu'aux bottes. Ceci indiqué, on peut en déduire que les *Elsenaers* doivent leur nom à l'usage de l'alène, et que les corbesiers, fabriquant seuls les chaussures légères et fines propres à la femme, ont été dénommés ainsi à cause de l'emploi particulier des *bies* dans la confection du *corche*.

Quoi qu'il en soit, il y a là une étude étymologique à poursuivre; nous l'abandonnons à l'auteur du mémoire signalé ci-dessus.

Lorsque ce dernier lira le présent rapport et s'il ignore le flamand, il ne manquera pas de s'écrier : mais comment pourrais-je recourir à des textes rédigés dans une langue qui m'est inconnue ?

Notre réponse est toute prête : adressez-vous à ceux qui la connaissent. Le flamand, en vous donnant le sens des mots flamands, le fera maintes fois avec profit.

Rencontrons-nous le plus possible sur le terrain si vaste et si sympathique de la science pour y faciliter

(1) De Bo, Westvlaamsche Idioticon.

des travaux utiles à tous et au plus grand bien de la patrie.

Le Jury :

MM. E. DUCHESNE.

M. GRANDJEAN.

D. VAN DE CASTEELE, *rapporteur.*

La Société, dans sa séance du 15 février 1888, a donné acte au Jury des conclusions ci-dessus ; en conséquence, les billets cachetés accompagnant les mémoires ont été brûlés séance tenante.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS DE 1887

RAPPORT DU JURY SUR LE CONCOURS N° 2
UN GLOSSAIRE TECHNOLOGIQUE.

MESSIEURS,

Le Jury du 2^e concours : « Un Glossaire technologique » a eu deux mémoires à examiner : le Glossaire du *brasseur* et celui du *chandelon* (fabricant de chandelles).

Ces travaux lui ont paru consciencieusement élaborés ; l'auteur de l'un et de l'autre a puisé ses renseignements aux meilleures sources orales et a fort utilement consulté les *Chartes et privilèges des bons métiers de la Cité, Franchise et Banlieue de Liège*.

Aussi, des deux côtés, la moisson est-elle assez ample ; le Glossaire du chandelon est un recueil d'environ cent vingt-cinq mots ; celui du brasseur en renferme plus de cent cinquante, indépendamment d'une série de termes modernes, français, que l'auteur a cru devoir consigner pour mémoire.

Nous avons relevé un certain nombre d'erreurs ou d'omissions.

(1)

Dans le Glossaire du brasseur, nous constatons également quelques lacunes. (2)

Nous ferons encore remarquer à l'auteur qu'il prétend à tort que « le sucre est une denrée prohibée en Belgique comme en Angleterre dans la fabrication de la bière; si on l'utilise à Liège, c'est en fraude et par économie. » L'emploi du sucre est licite et son usage général dans nos brasseries.

Avec les progrès de l'industrie, la fabrication se transforme; ainsi disparaissent peu à peu les outils du temps jadis et avec eux la terminologie d'autrefois. Chaque jour en emporte quelque chose. Dans toutes les branches du travail, que d'instruments tombés en désuétude et de noms bien près de tomber dans l'oubli!

La chose est sensible surtout pour l'industrie du chandelon; dans ce métier, la plupart des appellations anciennes ont fait place à des mots nouveaux en rapport avec les procédés de fabrication moderne. A cet égard, le Glossaire du chandelon est venu à son heure pour sauver tout un vocabulaire qui menaçait de se perdre et dont seuls les anciens du métier avaient encore connaissance.

(1) Suivait une série d'observations dont il a été tenu compte pour l'impression du travail.

(2) Id.

C'est ce qui a décidé le Jury, en vous proposant de couronner les deux mémoires, à placer pourtant au premier rang le *Glossaire du chandelon*.

Le Jury :

MM. M. GRANDJEAN.

D. VAN DE CASTEELE.

E. DUCHESNE, *rapporteur*.

Liège, le 1^{er} février 1888.

La Société, dans sa séance du 13 février, a adopté les conclusions du Jury. En conséquence, la médaille d'or est décernée au *Glossaire du chandelon* et une médaille en vermeil au *Glossaire du brasseur*.

L'ouverture des billets cachetés a fait connaître que M. Joseph Kinable était l'auteur des deux mémoires couronnés.

GLOSSAIRE TECHNOLOGIQUE

WALLON-FRANÇAIS

DU MÉTIER DES CHANDELONS

(FABRICANTS DE CHANDELLES)

PAR

JOSEPH KINABLE.

Ouvrage couronné par la Société Liégeoise de Littérature Wallonne

PRIX : MÉDAILLE D'OR.

DEVISE :

Une chandelle di Noël.

Ce Glossaire contient les mots employés par les Chandelons de la Cité, Franchise et Banlieue de Liège tant dans leur métier que dans les chartes et statuts qui les concernent. On y a ajouté les termes en usage dans l'industrie moderne.

A

Monsieur GÉRARD HOUET

*Sans vous, les termes employés dans l'ancien métier des
Chandelons seraient pour toujours tombés dans l'oubli.
Mais vous les avez recueillis, vous me les avez communiqués
et j'en ai fait ce glossaire que je vous dédie en témoignage
de reconnaissance et de bonne amitié.*

A

Aime, s. f. Tonneau, mesure de contenance; le tonneau dit *aime* ou *ayme* doit, suivant les chartes et privilèges du métier, contenir 100 pots, soit 113 litres, comme mesure de Liège et 112 pots comme mesure de Maestricht. D'autres métiers donnent une contenance plus considérable à l'*ayme* mais les chandelons ne se sont jamais départis de ces deux capacités. *J'a acheté ine aime d'ôle.*

Amoulée, adj. Moulée. Se dit des chandelles, de la forme, de la grosseur qu'on leur donne. *Volà 'ne chandelle bin amoulée.*

Api, s. m. Support, du latin *apiarium*, ruche; on donne ce nom aux pièces de bois réunies pour former le support d'une ruche d'abeilles ou *chetteure*. *Rimettez l' chetteure so l'api.*

Awéle, s. f. Aiguille servant à placer la mèche dans le moule.

B

Bache, s. m. Baquet; récipient en bois doublé de plomb dans lequel on verse le suif fondu, pour la fabrication des chandelles à la baguette. *I fât vûdi l' sève è bache.*

Bâdon, s. m. Hachoir, billot. Tronçon de bois dur, gros et court, choisi dans la partie de l'arbre la plus rapprochée de la racine, donc la plus consistante. Quand ce *bâdon* était trop usé, rapetissé par l'usage qu'on en faisait, on l'exhaussait en lui

mettant quatre pieds solides ; on hachait sur ce *bâdon*, en très menus morceaux, les graisses avant de les placer dans les chaudières. Mieux ces graisses étaient hachées et moins il y avait de grumeaux dans le bain et partant moins de pertes.
I fât l' bâdon po hachî les crâhe.

Baguette ou **Vège**, s. f. Baguette ou verge ; à Liège, comme partout du reste, on donne ce nom à un mince bâton auquel on suspend les mèches pour les plonger et replonger dans le suif jusqu'à ce que les chandelles aient atteint la grosseur voulue. *On mette à 'ne feie dix chandelle à l' baguette.*

Balance, s. f. Balance. Instrument pour peser. L'article 34 des statuts des chandelons porte qu'on ne peut faire usage de balances qui ne sont pas dûment contrôlées. *On n' fait pus hoûie qui des balance di keuve.*

Borai, s. m. Botte. L'article 40 des statuts des chandelons dit « Défense est faite de ne mettre ni oster les chandelles hors des verges les mettans ou faire mettre ensemble en borreau... » Le wallon de ce mot borreau est *borai* ; on dit encore *on borai d' lègne* pour dire une botte de bois.

Bougie, s. f. Bougie. Il n'y a pas d'autre mot en wallon pour désigner cet objet. La bougie est ainsi appelée, dit Larousse, du nom de la ville d'Algérie où elle a été inventée. Au mot bougie stéarique, on lit dans le Dictionnaire des arts et métiers, de l'agriculture, des mines, etc : « La fabrication de ces bougies qui a pris » dans ces derniers temps une extension considérable, a com- » mencé à Paris et est due MM. Gay-Lussac et Chevreul qui » prirent aussi à ce sujet un brevet en Angleterre dès le mois » de juin 1825. » On en compte de trois sortes, la bougie de cire, la bougie de stéarine et la bougie de blanc de baleine ou spermaceti. Cette dernière est la plus estimée à cause de la belle transparence qu'on est parvenu à lui donner. Les noms que ces bougies portent en indique la composition. A Liège, les chandelons donnaient indistinctement le nom de chandelles

à celles qu'ils fabriquaient, qu'elles fussent en cire ou en suif. Cependant, on a maintenant adopté le mot bougie pour désigner les chandelles de cire.

Boure, s. m. Beurre; par l'article 33 des statuts des chandelons, il est fait défense d'ajouter « bœure ou sayn », saindoux ou suif destiné à la fabrication des chandelles. Cette défense fut prononcée parce que le chandelon, en temps de gelée, opérait un mélange de ce genre pour rendre le suif plus fusible, au grand préjudice des chandelles qui, ainsi préparées, transpiraient et se consumaient plus rapidement. *Li boure n'a mîe rin valou d'vins 'ne chandelle.*

Bouwer, v. a. Laver. Le même article prescrit que « les chandelles de staux devront être faittes de blanc lignoul bouwés.... et icelles de fosses deveront être faittes de lignoul bouwés ou non bouwés. » Par *bouwé*, on entend nécessairement lavé; c'est le vrai terme wallon *bouwé* ou *boué*, *bouëie*. *I fât bouwer les lignoul.*

Boyai, s. m. Boyau. Le chandelon distingue la graisse suivant sa provenance; celle détachée des boyaux et qu'on nommait *haveure* était considérée comme étant de qualité inférieure. *Les haveure di boyai ni sont mîe del bonne crâhe.*

Brocalie, s. f. Allumette. Nom des grandes allumettes soufrées en vogue avant l'apparition des allumettes phosphoriques. A la suite des réclamations des chandelons, il avait été introduit dans les statuts, article 16, une défense « aux porteurs et recopeurs de brocalles comme de ramons » de colporter leurs marchandises sans avoir acquis la petite raulte. Les campagnards qui vendaient *brocalie* et *ramon* préférèrent livrer, sans acquérir la raulte, leurs marchandises directement aux chandelons qui en firent ainsi un article de leur commerce. *On borai d' brocalie costève ine cence.*

Brocali, s. m. Porte-allumettes. Etui, gaine, vase où l'on mettait les *brocalie*. *Mettez l' brocali so l' tâte.*

Broque, s. f. Coin en bois arrondi. La *broque* servait aux chandelons pour ménager l'ouverture conique— cela s'appelait : *fer l'cou*—à l'extrémité inférieure des cierges afin de les pouvoir adapter sur la pointe métallique qui se trouve au centre de la bobèche des chandeliers d'église. *Fez l'cou des chandelle avou l'broque.*

Broquette, s. f. Cheville, servait à attacher la mèche dans l'axe des moules utilisés pour la fabrication des chandelles. C'était un petit outil en bois ou en fil de fer ayant différentes formes ; on le plaçait au haut du moule de même qu'il trouvait aussi son emploi à la partie opposée. *Prindez l'broquette pour atteler l'mèche ou l'lignou.*

Busette, s. f. Moule. Après les chandelles fabriquées à la baguette, on en fit au moyen d'un moule que les chandelons appellent *busette*. C'étaient de petits tubes en fer blanc d'abord et ensuite en étain. Ces tubes ont un de leur bout conique pour donner la forme de pointe à la chandelle. On les fixe par ce bout dans une table appelée *tâve trawée* et, après avoir établi la mèche dans l'axe, on y verse le suif fondu.

A Liège, les chandelons n'ont jamais employé le moule pour fabriquer les chandelles de cire. *Les chandelle à l'busette sont pus belle qui les cisse à l' baguette.*

C

Candelâbe, s. m. Candélabre. Le mot n'a pas été autrement traduit en wallon ; encore, dit-on plus souvent pour désigner cet objet : *on chandelé à treus, quatte ou cinq branche*. Cependant le terme *candelâbe* est connu et on l'emploie assez souvent. *Quand l'procèchon passe, on mette des candelâbe àx finisse.*

Cére, s. f. Cire. La cire utilisée par les chandelons leur était apportée par les campagnards exploitant (*mohli*) des ruches d'abeilles (*chetteure*) ; ils la leur livraient en briquettes

(plaques) plus ou moins lourdes et souvent toute blanchie. On blanchit la cire jaune sortant de la ruche en l'exposant au grand air, à l'abri du soleil, et en l'arrosant légèrement. Il y a maintenant des fabriques spéciales pour préparer la cire et la bien blanchir.

Parfois les chandelons se la faisaient apporter à son état naturel ; c'est quand elle devait leur servir à la confection des cierges destinés à garnir à l'église le *biera* (bière, catafalque) d'un jeune homme ou d'une jeune fille. Il était d'usage à l'égard des célibataires des deux sexes, mourant avant 21 ans, de n'employer à leurs funérailles que des cierges dits en cire vierge, abusivement nommée ainsi pour la raison qu'elle n'était pas blanchie. Voir le mot suivant. *On s'chervève à Noé di chandelle di jène cère.*

Cère di pucelle, s. f. Cire vierge. Le wallon a donné ce nom à la cire vierge non à cause de sa destination qui était de servir aux funérailles des jeunes filles, mais en raison de sa provenance. En effet, on entend par ce terme la cire retirée d'une ruche dans laquelle n'ont eu accès que des abeilles n'ayant pas encore pondu. Ce cas ne peut se présenter que pendant les étés qui ont eu une très longue période de jours marqués par une haute température. *Li cère di pucelle est si rare qu'on n'pout nin 'nn' avu.*

Chandeleur, s. f. Purification. Autrement dit, fête de Notre-Dame aux Neiges, qui était la patronne des chandelons. La chandeleur était une double fête pour les gens de ce métier ; ils avaient non-seulement l'occasion de se récréer mais en outre celle de faire de bonnes recettes. Ils avaient eu à approvisionner toutes les églises d'une grande quantité de chandelles. On sait pourquoi : il était de règle invariable jusqu'à la fin du dernier siècle et ce l'est encore dans bien des villages, que tout qui se rendait à l'église le jour de la dite fête devait y acheter une chandelle soit à un prix fixé, soit au moyen d'une offrande.

Ce dernier mode était préféré, il s'agissait d'un objet béni (d'une chandelle bénie). Les chandelons avaient un autre patron, St-Michel, *Saint Michi* comme le renseigne l'*armonak ligeoi di l'an XXX delle fondachon delle Société Wallonne di Jos. Dejardin*, mais ce saint patron était délaissé presque totalement. Il rapportait si peu de profit. *L'chandeleur a todi stu l'pus grande fiesse des chandelon.*

Chandelle, s. f. Chandelle. Article principal de la fabrication et du commerce du chandelon. Il est dit aux mots *baguette* et *busette* comment on les fabriquait. C'était le terme unique sous lequel les chandelons désignaient les chandelles en suif ou en cire. Le mot *cierge* était ignoré du wallon, la bougie n'était pas encore inventée. *Les chandelle di cêre duret pus qui les cisse di sêwe.*

Chandelleresse, s. f. Fabricante de chandelles. Nom de la femme qui, seule ou avec son mari, confectionne des chandelles et les vend, ou seulement en vend. *Il a s'posé 'ne chandelleresse.*

Chandelon ou **Chandelf**, s. m. Fabricant de chandelles. Nom que portent dans les chartes et privilèges du pays de Liège les fabricants de chandelles, huiles, savon, goudron, etc. *Gn'a longtemps qu'on n' dit pus chandelon à Lige.*

Chandelé, s. m. Chandelier, ustensile pour placer la chandelle ou la bougie. *Il a acheté 'ne paire di chandelé.*

Chandelé à pîd, ou **à broque**, ou **à ponte**, s. m. Grand chandelier. On donnait, on donne encore indifféremment en wallon ces trois noms pour désigner les chandeliers d'église. *Les chandelé d'église ont des ponte.*

Chandelle filée ou **cowe di rat**, s. f. Bougie filée; mince bougie qu'on enroule sur les longs bâtons armés à l'une de leurs extrémités d'un éteignoir. Le bâton remplit ainsi les deux fonctions à l'église : il sert à allumer les cierges avec la bougie filée et à les éteindre avec l'appareil qui le surmonte.

La fabrication de la bougie filée avait lieu au moyen de deux tambours entre lesquels se trouvait un récipient de pâte de cire dont on enduisait la mèche se déroulant d'un tambour pour s'enrouler sur l'autre. C'est là l'ancien procédé des chandelons; maintenant la bougie filée se forme en plongeant la mèche tordue à l'avance dans un bain de cire liquide. *Il a fait co cint et cint aune di chandelle filée.*

Chaudire, s. f. Chaudière. Les chandelons se servaient de chaudières en cuivre ou en fer pour fondre les graisses donnant le suif. Ces récipients étaient de capacité variable; on en faisait de petite et de grande dimension, selon le goût du fabricant. En moyenne elles contenaient une cinquantaine de litres. *I fât bin hachi les crêhe divant d' les mette è l' chaudire.*

Chenne, s. f. Chenevis, graine du chanvre qui entrait dans la fabrication des huiles du chandelon. L'article 33 des statuts dispose... « et pourront vendre huile de navette de gaille (noix) chaisne » (chenevis). *Avez-v' dè l' chenne ps vos ouhai?*

Chetteure ou **chetteute**, s. f. Ruche d'abeilles. C'est de là que les chandelons retiraient un de leurs principaux approvisionnements, car avant l'invention de tous les systèmes d'éclairage que l'on connaît aujourd'hui, la chandelle de cire était très recherchée et très utilisée. Les *chetteure* sont toutes de même conformation, pour rester du goût des travailleuses qu'elles doivent recevoir. Dans les campagnes — il n'y en a guère que là — on nomme *api* l'assemblage de pièces de bois qui soutiennent les ruches. *On a r'sèchi on fameux tortai dè l' chetteure.*

Cinde foite ou **cûdeur** ou **crêton** ou **forcû**. Résidus ou cretons. Les résidus qu'on retire de la fonte des graisses, après en avoir extrait le suif, portent en wallon les noms de *foite cinde*, *cûdeur*, *crêton* ou *forcû*. Après qu'on en a bien exprimé les dernières gouttes de graisse, on les livre aux cultivateurs qui en tirent parti pour la nourriture des porcs et autres bêtes.

Sur la vente de ce produit, l'article 40 des statuts disait : « et quant à la devant ditte forte cendre l'on deverat livrer pour le poix deux petites livres de Cologne pour que les simples ne soient abusez ou trompez ». *Li foite cinde est-st-on ragoût po les pourçai.*

Coirnette, s. f. Eteignoir; en wallon on donne le nom de *coirnette* à l'éteignoir placé au bout du long bâton garni de bougie filée comme il est dit au mot *chandelle filée*. *L'sacristien distint les chandelle avou l'coirnette.*

Compas, s. m. Instrument pour couper les mèches à longueur.

Coton, s. m. Coton, sert à confectionner les mèches des chandelles. L'article 33 des statuts des chandelons dit que les mèches des chandelles d'un aidan doivent être entremêlées d'un filet de coton, celles de deux aidans de deux filets et « les autres à l'advenant. » *I fât dè coton po fer on bon lignou.*

Cou (fer l' cou). Elargir le bas du cierge en y ménageant une ouverture. *Fer l' cou d'ine chandelle*, c'est utiliser la broque pour approprier une cavité conique au bas du cierge afin de pouvoir l'adapter sur la pointe dont sont pourvus les chandeliers d'église. *On deut fer l' cou à totes les chandelle d'église.*

Coûve, s. f. Cuve. Les chandelons donnaient indistinctement le nom de *coûve* ou de *chaudire* aux récipients en cuivre ou en fer qu'ils employaient pour la fonte des graisses en préparant le suif. *Tapez les crâhe à l' couve.*

Cowe di ramon, s. f. Queue de balai. Les gens de ce métier qui avaient joint à leurs articles de négoce les *brocalle* et les *ramon* devaient bien fournir pour ces derniers aussi le manche appelé *cowe*. (Voir *brocalle*.) *Is vindit des ramon, is d'vît bin vinde des cowe.*

Cowe di rat ou **Chandelle filée**, s. f. Bougie filée. C'est le nom vulgaire, employé encore aujourd'hui, de la bougie filée qu'on enroule sur les bâtons surmontés d'un éteignoir. (Voir *chandelle filée*.) *Li cowe di rat s' rôle tot atou dè l' coirnette.*

Crâhe, s. f. Graisse. On donne le nom de *crâhe* à toute espèce de graisse du bétail. *Les bonnès crâhe bin hachêie fet l' bon sêwe.*

Crâssereie, s. f. Graisse. L'article 33 des statuts des chandelons dit que les gens du métier pourront vendre « ... et toutes autres sortes et manières de crasseries comme on peut les nommer ou appeler » ; c'est le mot wallon imparfaitement francisé. *Qwand l' wallon dit crasserêie, i vout pus vite dire hoûie les marchandêie dè crâssi* (charcutier).

Crêton, s. m. Détritus ou cretons. Résidus provenant de la fonte des graisses. Voir le mot *cinde*, *foite cinde*. *Les crêton chervet po nourri les chin et les pourçai.*

Cûdeur, s. m. Détritus ou cretons. Autre nom donné aux mêmes résidus. (Voir *cinde*, *foite cinde*).

Daguet, s. m. Goudron. Marchandise que le chandelon peut vendre. On lit à l'article 33 des statuts « ils pourront vendre... toutes autres huilles, savon, daghet, cuideur, etc. » Il n'y a pas de distinction faite entre le goudron végétal et le goudron animal, l'un comme l'autre pouvaient être vendus et même fabriqués par le chandelon. *Les chandelon ont bin raremint vindou d' l'ôle et dè daguet.*

Destoumège, s. m. Diminution, réduction, perte par la cuisson.

L'article 41 des statuts porte : « Le poix de la grosse livre non fondu sera de deux livres et un quartron de Cologne à cause des cretons et détamage. » Le mot *destoumège*, vraie traduction de *détamage*, est encore en usage aujourd'hui avec la même signification. *I gn'a tot plein des destoumège tot fondant l' crâhe.*

F

Fabrique, s. f. Fabrique. Nom wallon et français de l'établissement où le patron exerce son industrie.

Faine ou **Sayin**, s. f. Saindoux. Graisse de porc fondue, que de par les statuts les chandelons ne pouvaient mélanger à leur suif dans la fabrication des chandelles. Il s'en servaient cependant mais seulement pendant les temps de forte gelée pour rendre le suif plus fusible. *Li faine vât bin mè qui l' sayin.*

Falot, s. m. Falot. Même mot en français qu'en wallon. En français, d'après Larousse, un falot est une grande lanterne de fil de fer recouverte de toile blanche. *Li falot*, selon le dictionnaire wallon de Joseph Hubert, est une corde goudronnée servant de torche. Dans cette dernière acception, le *falot* rentre dans les articles du métier de chandelon. *I fât des falot à totes les fiesse di nute.*

Farenne, s. f. Farine. Cette marchandise ne rentrait pas dans le commerce du chandelon; celui-ci veillait seulement à ce qu'on ne lui en livrât point en fraude, c'est-à-dire avec la cire, les fournisseurs malhonnêtes ayant l'habitude de mélanger de la farine à la cire dans un but de lucre. *Po qui l' cêre seûye bonne, i n' fât nin qu'on mahe de l' farenne avou.*

Fassîès chandelle, s. f. Fausses chandelles. On donne ce nom aux engins utilisés dans les églises et qui ressemblent à des chandelles par la forme et la couleur. Ce sont des tubes en fer blanc recouverts d'une peinture blanche et dans lesquels se trouve un ressort qui fait remonter à volonté la chandelle introduite dans ce tube. On use ainsi les bouts des cierges qui se consomment jusqu'à la dernière extrémité en conservant l'apparence d'une grande chandelle. *Gn'a tot profit à s' chervi d' fassîès chandelle.*

Fisque, s. m. Sorte d'aiguille en fer assez longue et fort grosse qu'utilisaient les chandelons pour détacher les chandelles de la baguette et les réunir en botte, en les enfilant par l'anneau formé par la mèche pliée double. Elle tient son nom de sa première destination; c'était une ancienne baguette de fusil. *Distellex les chandelle avou l' fisque.*

Flambeau, s. m. Flambeau, torche. C'est le même mot en

français qu'en wallon. Il vient selon toute probabilité du premier ; cependant il est en usage à Liège depuis bien longtemps.

Le chandelon ne le cite pas dans ses chartes ; il ne parle pas non plus, du reste, de la torche (*toiche*) ni du lampion (*lâpion*) qui sont bien matières afférentes à ce métier. *Les offici d'vît poirter on flambeau à l'procèchon.*

Foite cinde, s. f. Détritrus, cretons. Voir *cinde foite* et *cûdeur*.

Fonde, v. act. Fondre. Une des principales opérations du chandelon est de fondre les graisses pour en faire du suif. *Po bin fonde les crâhe i fât-st-on bon feu.*

Forcû, s. m. Cretons. Synonyme de *cûdeur*, *foite cinde* ou *crèton*. Voir ces mots.

Fosse, s. f. Houillère. C'est le nom par lequel on a toujours désigné les houillères, à Liège. Dans les statuts des chandelons, ce mot est employé avec cette acception ; il y est dit, article 33 : « celles (les chandelles) de fosse deveront être faites de lignoul bouwés ou non bouwés. » *Les chandelle qu'en fève po les houyeu, on les loupève des chandelle di fosse.*

G

Gaye ou **Géye**, s. f. Noix. En wallon, noix se traduit par *gèye* ; mais à Liège même et dans beaucoup de localités, on emploie le mot *gaye* pour désigner le fruit du noyer. Dans les statuts du métier, article 33, on voit que les chandelons « pourront vendre huile de navette, de gaille, mostarde ou autres. » *On fève dè l' bin bonne ôle avou les gaye ou gèye.*

Gaz, s. m. Gaz. C'est le même mot en wallon qu'en français pour désigner le *gaz* d'éclairage. Nous le mentionnons, les chandelons étant les artisans de l'éclairage.

Golé, s. m. Graisse entourant les entrailles du gros bétail. Les chandelons les plus experts distinguaient facilement les qualités des graisses qu'on leur offrait en vente et ils avaient soin de s'approvisionner autant que possible de cette portion de graisse qu'entourent les entrailles et à laquelle ils avaient donné le nom de *golé*. C'est le *golé* qui constitue une des meilleures graisses et qui, bien hachée, se fond le mieux et sans grumeaux. *I n'a acheté houïe qui tot golé.*

Graine, s. f. Graine. Semence des plantes oléagineuses, moutarde, chenevis, dont le chandelon tirait les huiles de son commerce. *Les chandelon polit fer l'ôle avou les graine.*

Grainette, s. f. Petite graine. Le wallon désignait autrefois le chenevis sous le nom de *grainette*. *Mi canari s'régale avou les grainette.*

Greffon, s. m. Pointe de bougie ajoutée au bout d'un bâton peint pour simuler un grand flambeau. De même que pour les *fasséïes chandelle* (voir ce mot) utilisées dans les églises pour brûler les moindres bouts de cierges avec l'apparence d'une grande chandelle, on a imaginé à Liège, à l'exemple peut-être de ce qui se faisait déjà ailleurs, d'approprier des flambeaux (*hache*) dont la pointe seulement est en nature de bougie. Celle-ci peut avoir la hauteur de vingt centimètres. Le reste du flambeau est un bâton recouvert d'une couche de couleur qui lui donne l'apparence d'un flambeau d'une pièce, du haut en bas. *Gn'a bin des toiche qu'ont des greffon.*

Grosse live, s. f. Grosse livre. Ce que les chandelons appelaient *grosse live* variait de poids selon les marchandises qu'ils avaient à peser.

On trouve dans les statuts du métier, article 40, que « Touttes et chacune livre de chandelles tant de cyre que de syewe pareillement la livre de syewe fondu doit et deverat pesser deux livres et demy quartron poix de Cologne la demée livre et quartron à l'advinant.... »

» Quant à la devant ditte foitte cende l'on deverat livrer pour le poid deux petites livres de Cologne. » Art. 41 : « Le poids de » la grosse livre de syewe non fondu sera de deux livres et un » quartron poix de Cologne. »

Les gens du métier avaient donc presque autant de sortes de poids qu'il y avait de différentes marchandises.

Où l'écart était le plus sensible, c'était en ce qui concerne les graisses que parfois les bouchers offraient en vente quelques instants après l'abatage de la bête.

Dans cette circonstance, le chandelon exigeait que ces graisses fraîches lui fussent livrées sans augmentation de prix au poids de deux livres et demie pour la grosse livre. *I gn'a live et live comme i gn'a fahenne et fahenne.*

Hache, s. f. Flambeau. Autrefois, en wallon, on ne désignait que sous le nom de *hache* le flambeau consistant en un bâton de sapin entouré de résine de cire ou de suif (définition de Larousse) et qu'on portait dans les processions ou aux enterrements.

Jadis, à Liège, on ne pouvait décemment assister à un enterrement sans porter un semblable flambeau dit *hache*. Cet usage a complètement disparu depuis environ un demi-siècle. Cela n'a pas dû faire l'affaire des chandelons de l'époque. *A ine èterremint on d'ève poirter l'flambeau et à l'procèchon poirter l'hache.*

Haveure, s. f. Raclure, ratissure. De même qu'il avait un nom, *golé*, pour désigner la graisse de première qualité, le chandelon nommait *haveure* celle de qualité inférieure. Par *haveure* on entendait la graisse détachée, raclée des boyaux. *Les meieures haveure n'ont mâie valou l'golé.*

Lampe, s. f. Lampe. Avant l'invention des quinquets, lampes carcel et autres, on n'employait que l'antique appareil qui avait le double désavantage d'éclairer fort mal et de produire une fumée de l'odeur la plus désagréable, d'autant plus qu'autrefois les huiles étaient épurées très imparfaitement, faute d'avoir les ustensiles nécessaires pour procéder à cette opé.

ration. On était si fatigué de cette lampe qu'elle a disparu totalement. *On n'si siervève dè l' lampe qui po-z-alter è l' cève.*

Lampe carcel. Carcel. Lampe à rouages, inventée par Carcel (Larousse), mentionnée ici pour mémoire.

Lampion, s. m. Lampion. Godet de terre cuite rempli de suif; au milieu se trouve une mèche, souvent d'étoupe, imbibée de térébenthine pour pouvoir l'allumer promptement. A cela se résume l'antique appareil utilisé pour les illuminations à l'occasion des fêtes de toute espèce. On n'avait à disposer pour cet usage que du susdit godet. Ce n'étaient pas les chandelons qui avaient à s'en plaindre, bien loin de là, car chaque illumination devait leur rapporter un joli bénéfice. L'ancienne corporation des gens de ce métier n'a pas duré assez longtemps pour voir tomber le lampion dans le mépris et dans l'oubli. Ce n'est toutefois pas sans raison qu'on l'a abandonné; les engins qui l'ont remplacé l'ont tous dépassé. Ce furent d'abord les verres de couleur, puis les lampes vénitiennes, ensuite vint le gaz produisant dans les illuminations de si brillantes clartés, qui cependant vont pâlir devant le dernier arrivé: l'éclairage électrique. *Li lampion a fait s' timps, il est rouvi po todì.*

Laton, s. m. Son. Le chandelon utilisait le son dans plusieurs phases de sa fabrication; après s'en être servi, il s'en débarrassait au mieux de ses intérêts; c'est ainsi que le son, le vieux son, est au nombre des articles que les gens de ce métier pouvaient mettre en vente (article 33 des statuts). *Is vindit quéque feie mî leu laton qu'leu farenne.*

Lignou, s. m. Mèche. La mèche d'une lampe comme celle d'une chandelle se nommait *lignou*. Ce mot est même encore employé dans cette acception. Ne pas le confondre avec *lignerouille* qui veut dire une ligne de pêcheur. On trouve également ce mot *lignou* (*lignoul*) dans les statuts du métier; l'article 33 porte que « les chandelles de staux deveront être

faittes de bon syewe lealle denrée de blanc lignoul bouwés entremêlés de filets de coton. »

Le vrai sens du mot *lignou* semble pourtant devoir être mèche en fil de lin puisque, pour qu'il s'y trouvât des fils de coton, on le prescrivait spécialement. *Li lignou dè l' chandelle est trop tenne, c'est po çoula qu'elle broûle si mâ.*

Lins'mince, s. m. Graine de Lin. Le mot wallon explique aussi bien que le mot français la chose qu'il représente. *Lins'mince* ou *simince di lin* équivaut à graine de lin. L'article 33 des statuts porte : « et pourront vendre huile de navette, de gaille, de chaisne, linsmence huile.. » *Li thé di lins'mince n'est nin bon mais haiti.*

Live, s. f. Livre. Poids usité dans le commerce à Liège ; c'était la livre (on écrit livre dans les statuts) dite de Cologne pesant 16 onces. (Voir *grosse live*.) *Ine live di chandelle esteut bin vite èvoi*

M

Mèche, s. f. Mèche. Coton ou lin qu'on met dans une lampe ou dans l'axe d'une chandelle ou bougie pour brûler. (Voir *lignou*.) *Ine mèche n'a mâie situ qu'on lignou.*

Mèseure, s. f. Mesure. Terme générique pour désigner la capacité, l'étendue. « Quantité prise pour terme de comparaison et qui sert à évaluer la grandeur d'autres quantités de même nature (Larousse) » L'article 34 des statuts dit : « Entendu qu'en vendant pieche ou poix deverat être bon avec just balances et bonnes meseures saillées comme il affert. »

Ce mot a une autre signification vulgaire ; le wallon lui donne le même sens qu'au mot verre pour en désigner le contenu. *Nos avans pris 'ne mèseure* veut dire nous avons avalé un coup... de genièvre. *L'aine esteut 'ne mèseure po-z-achêter les ôle.*

Mohe à l' lâme, s. f. Abeille. Le wallon par son mot com-

posé indique une des productions de l'abeille. Les chandelons auraient pu l'appeler mieux *mohe à l'cère* puisque c'est de ces mouches qu'ils tiraient une des principales matières premières de leur industrie. *Les mohe à l' lâme pôrit s' loumer les mohe à l' cère.*

Mohl ou **Mohf**, s. m. Exploitant de ruches d'abeilles. C'est sous le nom de *mohl* ou *mohf* que l'on a toujours désigné en wallon les campagnards exploitant les ruches d'abeilles et qui en venaient vendre les produits en ville. *C'est-st-à meus d'octôbe qui les mohl vindit l' pus d' cère.*

Mostâde, s. f. Moutarde. La graine de moutarde était utilisée par le chandelon pour la fabrication des huiles. L'article 33 des statuts dit : « et pourront vendre huile de navette de gaille mostarde et autres. » En outre les gens du métier pouvaient vendre la moutarde en graine ou en farine et même en moutarde toute préparée pour l'assaisonnement des mets. *C'est l' chandelon qui vint l' mèneure mostâde.*

Mouchette, s. f. Mouchettes. Instrument servant à moucher et à éteindre les chandelles. *Dinez-m' li mouchette po dis-tinde li chandelle.*

Moule ou **Busette**. Moule. Même mot en français qu'en wallon pour désigner les cylindres creux en fer blanc ou en étain employés pour la fabrication des chandelles dites au moule. Ce genre de fabrication est indiqué au mot *busette* et baguette, le wallon donnant parfois au moule le nom de *busette*. *On n' fait pus hoûie qui des chandelle à moule.*

N

Navette, s. f. Navette. Graine oléagineuse utilisée par le chandelon comme il est dit au mot *mostâde*. *Les chandelon vindit d' l'ôle di navette mais n'è fit nin.*

Nokion, s. m. Mouchure. Partie consumée de la mèche d'une chandelle, qu'on coupe à l'aide des mouchettes.

Le wallon appelle aussi *nokion* le bout restant d'une chandelle consumée. « Restant d'une chandelle presque brûlée, » dit Joseph Hubert dans son dictionnaire wallon-liégeois. *Li chandelle est broulée, ci n'est pus qu'on nokion.*

Noret, s. m. Graisse. Nom donné par les chandelons à la portion de graisse retirée des entrailles du bétail et qui est entourée d'une mince peau carrelée appelée en wallon *teulette*. Cette portion de graisse était considérée comme étant de première qualité de même que le *golé*. Voir ce mot. *Po les qualité dè l' crâhe, li meieu c'est l' golé; après c'est l' noret, et puis vint l' rognon et po fini les haveure.*

O

Ole, s. f. Huile. Liqueur grasse et onctueuse qu'on extrait de diverses substances, comme dit Larousse dans son dictionnaire. Elle était pour le chandelon article de fabrication et surtout de commerce. En effet cette marchandise était principalement un objet d'importation. Ce l'était même totalement pour les huiles d'olive, de poisson et d'autres encore qu'on ne fabriquait point à Liège. *On vindève di totes les ôle à mon les chandelon.*

Olive, s. f. Olive. Fruit à noyau dont on extrait une huile qui était article de commerce pour le chandelon. Voir le mot ci-dessus. *Fât d' l'ôle d'olive po fer 'ne salåde.*

Once, s. f. Once. Subdivision de la livre, dont elle forme la seizième partie. A Liège, la livre (grosse livre) était de poids différent selon la nature des objets que l'on avait à peser. La livre de 16 onces était appelée livre de Cologne. *Li vraie live à saze once.*

P

Pâle, s. f. Couperet pour hacher. Le couperet servant au chandelon pour hacher les graisses sur le *bâdon* avait la forme d'une bêche; de là le nom de *pâle* qu'on lui a donné et qui correspond au mot bêche. La *pâle* du chandelon avait son tranchant parfaitement affilé. *C'est-st-avou l'pâle qu'on hache les crâhe so l' bâdon.*

Pâsse, s. f. Pâte. Le chandelon wallon nommait *pâsse* la cire quand il l'avait amenée à une température d'environ 40 degrés et qu'ainsi il pouvait la manier, la pétrir pour fabriquer les chandelles. *Li pâsse ni d'vêve mûie esse on moitrou.*

Pennêie, s. f. Fil, lien. Les anciens fabricants de chandelles donnaient le nom de *pennêie* au lien qu'ils employaient pour réunir les chandelles en bottes (*borai*).

Li pennêie était passée dans l'anneau formé par la mèche qui était toujours double. *Prindez l' pennêie et attetez les chandelle à borai.*

Pèsant, s. m. Poids. Petits morceaux de fer ou de cuivre servant à peser les objets dans la balance. Dans l'article 49 des statuts des chandelons on se sert du mot *pèsant* pour désigner un poids. *On d'vêve fer sâyier les pèsant.*

Pétrole, s. f. Pétrole. Bitume liquide, huile minérale dont la découverte a été un des principaux agents de la décadence de l'industrie du chandelon.

Huile d'un usage général pour l'éclairage à cause de son bas prix et de la brillante clarté qu'elle produit. La corporation du bon métier des chandelons ne l'a pas vu sourdre de terre.

Plaque, s. f. Briquette ou tablette. Les exploitants de ruches d'abeilles (*les mohî*) apportaient aux chandelons la cire en petites briquettes ou tablettes qu'on appelait *plaque*. La cire, selon la demande, était ainsi livrée jaune ou blanchie

par le procédé connu de l'arrosement avec exposition à l'air, à l'abri du soleil. *Gn'aveut des plaque di cêre di totes les grandeur.*

Planchette, s. f. Planchette. Planchette polie qu'on employait pour donner une forme bien régulière, bien cylindrique aux chandelles de cire en les roulant entre cette planchette et une table dont le couvercle était également bien poli. — *Rôlez bin les chandelle avou l'planchette.*

Pureau, s. m. Passoire. Louche ou bassin percé de trous par le fond, utilisé pour passer, clarifier la graisse fondue. *Prindez l'pureau po passer l'sewe.*

Qwatron, s. Quarteron. Subdivision de la livre dont il forme la quatrième partie ; son poids est donc de 4 onces. Ce terme est fréquemment employé (*quartron*) dans les chartes et privilèges du métier. — *Gn'a qwalte watron comme i gn'a saze once divins l'bonne live.*

Quinquet, n. p. Quinquet. C'est en 1784 que Quinquet dont le vrai nom était, dit-on, Amy Argand, inventa la lampe qui porte son nom ou surnom. Louis Figuier dit en deux mots ce qu'est cette lampe : « l'appareil d'éclairage qui reçut la première application de la cheminée en verre. » Quelques années plus tard, Lange améliora le quinquet en utilisant comme cheminée un verre rétréci un peu au-dessus du niveau de la mèche, ce qui rendit la flamme plus claire et partant plus brillante. (Extrait du dictionnaire Larousse.)

Le quinquet ne fut introduit et utilisé à Liège que plus de vingt ans après son invention ; mais il devint bientôt d'un usage général qui se prolongea jusqu'à la découverte des autres appareils d'éclairage mieux perfectionnés.

Râme, s. f. C'est le plan horizontal formé par deux barres parallèles, sur lesquelles se placent et glissent les baguettes pour que les chandelles refroidissent et prennent consistance à leur sortie du bac après la dernière immersion. *Mettez les chandelle à l'râme.*

Ramon, s. m. Balai. Faisceau de brindilles servant à nettoyer; devenu article de commerce de chandelon. *On a vèyou pouquoi qu' les chandelon vindit des ramon, c'est dit à mot brocalle.*

Rat de cave, s. m. Mot récent. Voir *cowe di rat*.

Ratna, s. m. Brochette. Le *ratna*, terme générique, remplissait la même fonction que la *broquette* (voir ce mot) pour maintenir la mèche dans l'axe du moule quand on y versait le suif fondu. *Mettez l'ratna àx mèche.*

Ricôpeu, s. m. Revendeur. A Liège, dans tous les métiers et dans tous les commerces, on donnait aux revendeurs le nom de *ricôpeu* (recoupeurs) comme aux colporteurs le nom de *contre-poirteu* ou *poirteu*. Voir ce dernier mot. *Les ricopeu po-z-avu à fer d'vit aller d'vins les campagne.*

Rognon, s. m. Rognon. Le chandelon employait ce mot pour classer la graisse provenant des reins du bétail. C'était une graisse de 1^{re} qualité. *Li crâhe di rognon v'nève après l'golé et l'noret.*

Rôler, v. act. Rouler. Se disait des chandelles de cire qu'après avoir formées en adaptant à la main la pâte autour de la mèche, on faisait rouler entre une table et une planchette à faces polies pour leur donner la forme cylindrique régulière. *Rolez bin les chandelle so l'làve.*



Savon. s. m. Savon noir, ou vert, ou mou. Le savon était article de commerce du chandelon et même article de fabrication, car plusieurs de ces industriels utilisaient leurs huiles défectueuses pour faire du savon mou à base de potasse. *Les chandelon n'ont mâie fait baicôp d'savon.*

Savonnette, s. f. Savon blanc ou dur. Il en était de même

du savon dur à base de soude qui se fabriquait également à Liège... *Ji n'a k'nohou nou chandelon qui fâhe dè l' savonnette.*

Sayin, s. m. ou **faine**, s. f. **sayin fin**. Saindoux. Voir au mot *faine*, synonyme de *sayin*.

Sèwe, s. m. suif. La fabrication du suif se faisait, selon les moyens élémentaires. Le chandelon recevait les graisses de gros bétail et de mouton les hachait en très menus morceaux sur la table nommée *bâdon*, à l'aide d'un couperet à manche droit appelé *pâle* à cause de sa forme. Les graisses étaient ensuite introduites dans des chaudières placées à feu nu. Quand la graisse était parfaitement fondue, on la transvasait, après l'avoir soumise à la passoire, dans d'autres récipients. L'épuration était renouvelée plusieurs fois quand le suif laissait à désirer par sa qualité.

Depuis, on a perfectionné la fabrication et l'on n'a plus à se livrer à un long travail d'épuration; en traitant le suif par l'acide nitrique ou par l'acide sulfurique, l'on parvient d'emblée à lui enlever ses parties aqueuses. Si elles n'en sont expulsées, il arrive que les chandelles faites de ce suif brûlent fort mal, la flamme en est peu claire et en outre elles produisent un pétilement continu. *I fât l'bonne crâhe po fer l'bon sèwe.*

Sîmince, s. f. Semence. Les noms de *sîmince* et *graine* se donnent indifféremment à la navette, la moutarde, etc. employées pour la fabrication des huiles. *Gn'a bin des sîre di s'mince po fer des ôle.*

Spéculaire, s. m. Colophane. Résine utilisée par le chandelon dans la confection des torches (*toiche*). *On n'sâreut fer des toiche sins spéculaire.*

Stâ ou **Stau**, s. m. Étal, étaux. Echoppe des marchands installés en plein air. A l'article 33 des statuts des chandelons, on cite les conditions dans lesquelles doivent être faites les chandelles destinées à l'éclairage des *staux*. Quand on allait faire des achats à un étal, s'il ne s'y trouvait personne, on criait : *à stâ, comme on dit houïe à botique.*

Stoide, v. a. Tordre. Fonction opérée par le tordoir, moulin à l'huile, pour extraire celle-ci des graines. *Pus on stoide les graine, pus on a d'ôle.*

Stoirdeu ou **Toirdeu**, s. m. Moulin à huile ou tordoir « Et pourront ceux du dit bon Métier avoir Stordeur tant à l'eawe (eau) ou cheval comme à bras ou à la main pour estorde les huille mostarde et autres » (Article 33 des statuts du Métier.) On désignait donc sous le seul nom de *stordeur* (*stoirdeu* en wallon) le moulin à huile quelle que fut son importance et quel que fût le mouvement qui lui était imprimé. *Mi stoirdeu est-st-arèni, i n'rotte pus.*

Symbole, Ecusson. Les chandelons appelaient *nosse symbole* leur écusson. Il était écartelé — au 1^{er} et au 4^e de gueules — chargé de 5 bougies d'argent posées en face et suspendues à une tringle d'or — aux 2^e et 3^e contre écartelés au 1^{er} et 4^e d'or au 2^e et 3^e de sinople.

T

Tambour, s. m. Tambour. Instrument servant à la fabrication de la *chandelle filée* (aujourd'hui bougie filée ou rat de cave). Voir *chandelle filée* ou *cove di rat*.

Tâve trawêie ou **Tâve à trô**, s. f. Table à coulée. Table percée de trous dans lesquels on introduit les *busette* ou cylindres creux qu'on remplit de suif pour former les chandelles dites au moule. Voir au mot *busette*.

Tenne, s. f. Cuveau. Petite cuve dans laquelle on lavait les graisses avant de les hacher avec la *pâle* sur le *bâdon*. *Laver les crâhe è l'tenne.*

Teulette, s. f. Péritoine. Entourant une partie des graisses que le wallon appelle *noret*. *Li teulette êwalpaie les crâhe, les tripaye.*

Tére, adj. Tendre. La traduction de *tére* donnée ci-contre ne rend pas l'acception dans laquelle les gens du métier l'employaient. *Tére* pour eux voulait dire facile à pétrir. Ils trouvaient la cire suffisamment chauffée quand elle était assez *tére* pour la manipuler et la faire adhérer à la mèche. *Li cère plaque àz deugt quand elle est trop tére.*

Téristé, s. f. Propre à être pétri. Propriété d'un corps d'être amené à l'état pâteux, qu'on peut pétrir. *Jugi dè l'téristé dè l'cère.*

Toiche, s. f. Torche. Flambeau grossier consistant en un bâton de sapin entouré de résine de cire ou de suif. (Définition de Larousse.) A Liège, les chandelons confectionnaient différemment la torche (*toiche*) ; celle-ci consistait en une touffe de chanvre allongée en forme de bâton et fortement imprégnée et enduite de colophane. Ainsi préparée, on passait la torche dans une filière pour lui donner la consistance, la dureté nécessaire, en la comprimant. *Les chadelon n'pierdît nin leu tims quand is fil des toiche.*

Toirdeu, s. m. Moulin à huile. (Voir *Stoirdeu*.)

Tonnai, s. m. Tonneau. Terme générique pour désigner les récipients de toute capacité propres à contenir les huiles, savon ou goudron. *Tonnai* en wallon comme tonneau en français n'indique du reste que la nature de l'objet sans en indiquer la contenance. *On tonnai, c'est on tonnai, mais po savu çou qu'i gn'a d'vins, i fât l' dire.*

Tonne, s. f. Tonne. Comme *tonnai*, le mot *tonne* s'emploie aussi généralement pour indiquer la nature du récipient et non sa capacité. Il n'en était pas ainsi pour le chadelon ; car de par les statuts de son métier article 56. « La *tonne* de savon doit peser y compris le tonneau 280 livres, poix de Cologne. »

Chez les brasseurs la contenance est également fixée pour la tonne de bière. *On sèt çou qu'on vout dire tot d'hant 'ne tonne di savon ou 'ne tonne di bire.*

Tortai, s. m. Tourteau. Il est dit, au mot *plaque*, que le plus souvent les *mohli* livraient la cire en plaque aux chandelons; quand ceux-ci la voulait vierge, terme impropre, (voir *cère di pucelle*), on la leur apportait en tourteau avec sa couleur jaune telle qu'elle sortait de la ruche; c'est ce qu'on appelait : *on tortai d'cère*.

Tortai d'cûdeur, s. m. Résidus. Amas comprimé de cretons en forme de pain. *Po on pourçai, on tortai, c'est-st-on wastai*.

Trâne, s. f. Huile de poisson. Les chandelons employaient le mot *trâne* pour désigner l'huile de poisson qualifiée de graisse dans leurs statuts, article 33... « et pourront vendre.... huile ou graisse de poisson condist communément *traine*.... » *Li trâne est bonne po les malâde et po.... les solé d'cûr*.

Tripaye, s. f. Entrailles, intestins. Le wallon a toujours désigné par le mot *tripaye* les entrailles des bêtes de toute nature. Les chandelons faisaient de même pour les bestiaux dont ils utilisaient la graisse. *Avou l'crâhe des tripaye on fait dè sewe*.

Turbenthine, s. f. Térébenthine. Cette huile résineuse servait aux chandelons pour humecter les mèches des lampions afin que celles-ci imbibées de la sorte pussent s'allumer promptement lors des illuminations. *Gn'a rin d' meieu qui dè mette dè l'turbenthine so les lâpion po qu'is s'aloumesse bin*.

V

Vège, s. f. Verge, baguette à laquelle on suspendait les chandelles de suif pour refroidir après qu'on les avait retirées des baguettes servant à les plonger dans des bains de suif. (Voir au mot *baguette*.) *Mettez les chandelle ax vège po r' freudi*.

Voleur, s. m. Parcelle incandescente, détachée de la mèche et consumant la chandelle au point où elle se fixe.

GLOSSAIRE TECHNOLOGIQUE

WALLON-FRANÇAIS

DU MÉTIER DES BRASSEURS

PAR

Joseph KINABLE

DEVISE :

C'est portant vraie.

Ouvrage couronné par la Société liégeoise de Littérature wallonne

PRIX : MÉDAILLE EN VERMEIL.

A

*Monsieur LÉOPOLD PEJARDIN qui a bien voulu
m'initier au métier de Brasseur et me mettre à même de
rédiger ce glossaire.*

Témoignage de gratitude, d'estime et de sympathie.

GLOSSAIRE TECHNOLOGIQUE

WALLON-FRANÇAIS

DU MÉTIER DES BRASSEURS.

La fabrication de la bière ayant subi de notables changements par suite des progrès réalisés par la science, le présent glossaire doit contenir non seulement tous les mots de l'industrie, ancien système, mais ceux qui s'appliquent aussi, à Liège, aux nouveaux procédés.

La plupart de ces derniers mots n'ont pas été traduits en wallon ; ils n'en tiendront pas moins leur place dans l'ordre alphabétique ; ils sont marqués d'un astérisque.

Nous ferons encore remarquer que bon nombre de dictionnaires wallons-français donnent des définitions tout à fait inexactes de plusieurs termes se rapportant à la brasserie.

A

Abroquif, verbe act. Mettre un tonneau en perce. On se sert à Liège d'un robinet en bois, appelé *crâne*, pour mettre les tonneaux en perce, ce qui se dit : *abroquif on tonnai*.

Afontnèghe, s. m. Mouillage de la farine. Action d'*afontner*, décrite au mot suivant.

Afontner, v. act. Mouiller la farine. Par ce seul mot *afontner*, le brasseur wallon désigne le premier mouillage du malt qu'on appelle aussi la farine ; il est réuni alors à la farine de froment. Le malt mis dans la cuve, on y fait arriver une petite quantité d'eau et l'on agite et remue avec le *trèyin* ; quand on a obtenu du mélange une pâte parfaite, l'opération est terminée : *l'afontnèghe est fait*.

= **Agitateur**, s. m. Agitateur. Instrument dont les branches sont armées de crochets et de tourniquets ; on le met en mouvement dans les cuves pour remuer le malt immergé.

Ahesse, s. f. Outil, ustensile. Nom donné en général à tous les outils et ustensiles du brasseur. *Les ahesse d'ine bressenne*. *Wahilmint* (voir ce mot) n'indique que les accessoires principaux comme cuve, chaudières, chantiers, fixés à demeure dans la brasserie.

Aime, s. f. Aime. Ancien tonneau à l'usage notamment des brasseurs ; l'*aime* est citée dans les chartes et privilèges du métier. Sa contenance était d'une tonne et demie ou 168 litres.

Aindai ou **Herpai**, s. m. Ciseau. Long ciseau à bout tranchant dont se servait autrefois le brasseur pour couper la bonde enfoncée accidentellement à l'intérieur du tonneau.

Alloumer ou **Bouter l' feu**, v. act. Allumer. Dans les susdites chartes, allumer le feu pour brasser s'exprime invariablement par *bouter l' feu*. Voir les chartes, art. 24. Cette expression est encore d'un usage général dans toutes les brasseries du pays de Liège.

Arnold (S^y). Arnold (S^y). Patron des brasseurs.

Astoquer, v. act. Joindre, placer l'un contre l'autre. *Astoquer les tonnai*, c'est les mettre l'un contre l'autre pour les assujettir sur le chantier sans devoir les caler autrement.

B

Bache ou **Couvelot**, s. m. Bac. On utilise le bac, dit *couvelot*, pour recueillir la mousse chargée de levûre qui s'échappe des tonneaux remplis de bière en fermentation. Cette mousse s'appelle *rouffe* en wallon. On se sert aussi du *couvelot* pour l'entonnement.

Bassin, s. m. ou **Couvelette**, s. f. Bassin. On s'en servait pour mettre une petite quantité de bière avec la levûre, afin de faire commencer la fermentation de celle-ci avant de la jeter dans la cuve.

Berwette, s. f. Brouette. Petit véhicule à une roue utilisé par les brasseurs pour le transport des matières dans l'établisement.

Bire, s. f. Bière. *Jône bire, saison*, * *orge*, s. f. Bière jeune, saison, orge. Nom de la boisson fabriquée par le brasseur. Il y en a à Liège de trois espèces, la bière jeune, la saison et l'orge, celle-ci d'invention récente. Le wallon qui dit *oige* pour orge quand il s'agit du grain de ce nom, a conservé à la bière l'appellation d'orge sans la walloniser.

La définition de la bière : « infusion fermentée d'orge germée » ne peut s'appliquer à la bière liégeoise ; celle dite jeune et la saison s'obtenaient par l'unique infusion de l'épeautre germée, le malt d'orge y étant jadis complètement étranger.

Bire d'avint, s. f. Bière d'avent. La bière faite pendant l'avent se conservait mieux que celle faite à toute autre époque. C'est pendant l'avent que les cabarettiers liégeois faisaient leurs approvisionnements en bière.

Bougnou, s. m. Trou dans les caves servant à recevoir les eaux sales.

Bouter l'feu, v. act. Allumer, voir *alloumer*.

Boyai ou **Touai**, s. m. Tuyau, voir *touai* ; tuyaux en caoutchouc ou en coult avec enduit imperméable.

Brâ, s. m. Malt, grain germé. Par malt, on entend souvent orge germée. A Liège on dit *brâ*, qu'il s'agisse d'orge ou d'épeautre après leur germination.

Brâhi ou **Malter**, v. Malter. Action de faire germer le grain. Voir au mot *maltège* la description de cette opération.

Brâhi ou * **Germoir**, s. m. Germoir. Anciennement le germoir se nommait *li brâhi* ; on dit maintenant *l'germoir* ; la dépendance de la brasserie servant de germoir doit être munie d'un pavé construit en matériaux imperméables et n'être pas trop exposée aux changements de température.

Bressège, s. m. Brassage. Dans le Dictionnaire des arts et manufactures, de l'agriculture, etc., il est dit au mot bière : « Brassage. C'est de cette opération que paraissent être dérivés les mots brasseur, brasserie, brasser, brassin, etc. On la nomme ainsi parce qu'elle se faisait à force de bras comme cela se pratique encore en France et en Allemagne et dans plusieurs localités de la Belgique et même de l'Angleterre. L'étymologie serait la même pour le wallon ; *bressège* viendrait de *bresse*, mais nous avons le mot *brâ* (malt) qui pourrait n'être pas étranger à la formation du vocable *bressège*.

Bressêie, s. f. Cuvée. Quantité de bière produite en une seule cuvée.

Bressenne, s. f. Brasserie. Usine, établissement où l'on fabrique la bière. Cette fabrication comprend le maltage (voir ce mot), le mouillage de la farine, (malt et farine) la dilution du moût dans l'eau chaude, la cuisson, l'addition du houblon, la fermentation provoquée par la levûre, le tirage au clair, etc.

Bresseu, s. m. Brasseur. Industriel qui fabrique de la bière.

Bressi, v. act. Brasser. Remuer fortement à force de bras le moût dans l'eau afin d'obtenir un mélange parfait, ce qui se pratique à l'aide de la fourche en bois dite *trèyin*.

Brihège, s. m. ou **Mahe**, s. f. Moût. Dissolution du malt dans la quantité d'eau qui doit être transformée en bière.

Brihf ou **D'brihf** ou **Mahf**, v. act. Dissoudre la farine, faire disparaître les grumeaux de la farine mouillée pour qu'elle soit bien diluée.

Broûler (à tambour), v. act. Torréfier. Torréfier des grains se traduit en wallon par : *broûler des grain à tambour*, nom du torréfacteur. On torréfie l'orge pour donner à la bière une couleur brune plus ou moins foncée.

Broyf, v. act. Broyer, concasser. Avant d'être posé dans la cuve, le malt (*brâ*) doit être broyé et concassé, ce qui se fait à l'aide d'un moulin spécial ou mieux, maintenant, à l'aide de deux cylindres pour ne pas broyer le malt trop fin et en perdre ainsi une partie en farine dite folle farine. Avant de broyer le malt on a soin, afin d'éviter cette perte, de lui communiquer un peu d'humidité.

Buse, s. f. Tuyau. Gros tuyau en cuivre pour conduire la bière d'un réservoir à un autre, d'une cuve à une autre, ou pour en remplir les tonneaux au moyen d'un autre tube en coutil, rendu imperméable, ou en caoutchouc, qu'on adapte au premier.

C

Cave, s. f. Cave. Lieu souterrain très utile au brasseur pour la conservation de la bière et l'achèvement de la fermentation.

Chaudfre, s. f. Chaudière. Grand vaisseau dans lequel on fait chauffer les liquides. On les chauffait jadis simplement à feu nu, maintenant c'est à l'aide de la vapeur.

Chaudron, s. m. Chaudron. Petite cuve pourvue d'une anse.

Chenne ou **Stope**, s. f. Chanvre. Les brasseurs se servaient jadis de chanvre pour boucher les interstices entre les douves d'un tonneau et fermer hermétiquement celui-ci avec la bonde.

Cherrette di bresseu, s. f. Charrette de brasseur. Charrette longue, de forme particulière, pour y poser les tonneaux. On les construit maintenant à double ligne et sur ressorts.

Chervoisse, s. f. Cervoise. Ancien nom de la bière ; on ne l'emploie plus depuis le XVII^e siècle. C'était le nom donné à cette boisson par les Gaulois, « Cervisia ou Cerevisia, mot gaulois, sorte de bière. » (Dictionnaire Freund et Theil.) — « Les Romains lui donnaient le nom approprié de cervisia, comme étant le produit des blés, don de Cérès. » (Dictionnaire des Arts et Manufactures, etc., au mot bière.)

Chiffe (fer l'), s. f. Employer la levûre. *Fer l'chiffe*, c'est mettre la levûre dans la bière pour amener la fermentation.

Chin, s. m. Cale, coin. Coin de bois pour caler les tonneaux sur le chantier. On dit aussi **Couniet**.

Citère, s. f. Citerne. Réservoir souterrain dans lequel les brasseurs emmagasinent leur bière non mise en cercle.

Clér (*rinde li*). Rendre le clair. Recueillir le « clair » (bière très amère) qui reste en dernier lieu sur la levûre. On utilise le clair pour faire de la demi-bière.

* **Coction**, s. f. On dit aussi *Cuhège*, s. m. Coction. La cuisson du moût de bière a pour but principal la coction du houblon et

son assimilation au liquide qu'il aromatise en en accentuant la saveur.

* **Concassage**, s. m. Concassage. Voir *broyé*.

Colle di pèhon, s. f. Colle de poisson. Colle employée pour clarifier la bière comme il est dit ci-après.

Coller, v. act. Coller, clarifier la bière en introduisant dans la chaudière des pieds de vache, qu'on retenait dans un filet pour pouvoir les retirer facilement, ou bien en mettant dans les tonneaux de la colle de poisson, qui est devenue d'un usage presque général aujourd'hui.

Couniet. Voir *chin*.

Couvelf ou **Tonnelf**, s. m. Tonnelier. Celui qui confectonne les tonneaux.

Coûve, s. f. Cuve matière, *coûve à trimper*, cuve mouilloire. En français, on donne à la cuve selon sa fonction le nom de cuve mouilloire ou cuve matière. Le wallon ne se sert que du mot *coûve* dans les deux acceptions. Il dit parfois pour cuve mouilloire, *coûve à trimper* ou à *mouyi*.

Couvelette, s. f. ou **Bassin**, s. m. Cuvette. Voir le mot *bassin*.

Couvelot ou **Bache**, s. m. Bac. Voir le mot *bache*.

Coyion, s. m. Coin du sac. La mise en sac du houblon se fait à l'aide d'une presse ; ainsi rempli, le sac n'a aucune prise pour le transporter que la fronce à la partie d'en haut. Pour y obvier, les quatre coins sont liés, cousus fortement à part pour qu'ils restent libres quand le sac est rempli. C'est à ces coins ainsi préparés qu'on a donné le nom de *coyion*. Il y a ainsi quatre parties saisissables pour porter le sac, toujours très lourd. Avant l'emploi de la presse, pour mettre le houblon en sac, un homme se tenait dans le sac et pour obtenir le tassement le plus complet, piétinait sur le houblon au fur et à mesure qu'on l'y jetait, à la façon des « *bottresse triplant* » leur mortier.

Crâne, s. f. Robinet. Robinet en bois, qu'on place aux tonneaux de bière pour les soutirer ou aux cuves et tuyaux pour transvasement et entonnement.

Cranche ou **Rouffe**, s. f. Mousse de la levûre. La mousse de la levûre qui retombe au fond de la bière après la fermentation. Voir *rouffe*.

Croc, s. m. Crochet. Forte pièce de bois ferrée au milieu de laquelle pendent deux ou quatre chaînes armées de crochets pour saisir le tonneau. Les chaînes s'allongent et se raccourcissent à volonté. Le tonneau attaché, les ouvriers placent sur l'épaule les bouts du croc et portent aisément le fardeau en marchant l'un derrière l'autre.

* **Crochet**, s. m. Crochet. Petit croc en fer dont sont armées les branches de l'agitateur pour labourer le malt immergé. Voir *agitateur*.

Cuhège, s. m. Cuisson. On soumet le moût à la cuisson pour en achever la préparation, et notamment y faciliter l'infusion du houblon.

* **Cylindre**, s. m. Cylindre. Le moulin à malt est avantageusement remplacé depuis quelques années par un appareil composé de deux cylindres qui broient le malt sans former de la farine.

D

D'brihège, s. m. Moût dilué. Voir *brihège*.

D'brihf, v. act. Dissoudre le moût. Voir *brihi*.

* **Décoction de houblon**. Décoction de houblon. Les brasseurs liégeois savent que la décoction du houblon doit être opérée rapidement afin qu'il communique tout son arôme à la bière.

* **Dessication**, s. f. ou **Souège**, s. m. On recourt à la

dessiccation, qui s'opère dans la touraille, pour arrêter à temps la germination du blé qui a été soumis au maltage.

Dève, s. f. Douve. On donne ce nom aux planches courbées sous l'action de la chaleur et dont on forme les tonneaux de toute dimension en les assujettissant au moyen de cercles en bois ou en fer.

Diméie tonne, s. f. Demi-tonne. Tonneau contenant une demi-tonne, très en usage dans la brasserie liégeoise.

Drâhe, s. f. Drèche. Résidu de la bière ou marc du malt épuisé; on l'emploie dans certains pays pour faire ce qu'on nomme la petite bière. Ce résidu est de toute façon utilisé pour la nourriture du bétail.

E

Esseigne, s. f. Etendard. Dans les chartes et privilèges du métier on désigne sous le nom d'*enseigne* (*ensègne*) l'étendard ou la bannière de la corporation.

On y donne le même nom d'*enseigne* aux initiales du nom du brasseur, aux chiffres, etc., dont sont marqués les tonneaux. (Art. 25 des Chartes.)

Etonnemint, s. m. Entonnement. Entonner la bière, c'est la verser dans des tonneaux.

F

Fâx fond, s. m. Double fond. Double fond de la cuve matière percée de trous en forme de cône renversé, par où l'eau arrive dans la cuve en sortant de la chaudière.

Farenne, s. f. Farine. Farine de froment réunie au malt broyé qu'on utilise dans la fabrication.

Farenne sotte ou **Sotte farenne**, s. f. Farine, folle farine. En broyant ou concassant le malt, on doit éviter de le réduire

en fine farine, qu'on nomme folle farine parce qu'on n'en peut plus tirer parti.

Fâsset, s. m. Fausset. Petite broche en bois qu'on introduit dans la bonde, pour la fermer; au centre de la bonde est ménagé un trou pour la recevoir. On l'enlève pour assurer et activer l'écoulement du liquide par le robinet.

Fer l'chiffe. Mettre la levûre dans la bière. Voir au mot *chiffe*.

Fermeteit, s. f. Fermeteit. Impôt spécial destiné à l'entretien des ponts, routes, fossés et remparts; pendant plusieurs siècles cet impôt a pesé à Liège sur les brasseurs qui devaient en payer la plus forte partie d'abord et plus tard la totalité.

Fermeteu, ou **Femmeteü**, s. m. Fermeteurs. Nom des percepteurs du dit impôt.

Ferminter, v. act. ou **Léver**, v. act. Fermenter. Soumettre le moût à la fermentation qui a pour but de transformer en alcool une partie du sucre que contient ce moût. On obtient la fermentation en jetant dans celui-ci de la levûre qu'on a eu soin de mettre auparavant dans un peu de bière pour que la fermentation soit commencée. En wallon, on dit plus souvent *lèver* que *ferminter*. *Volà l'biere qui live* signifie voilà la bière qui entre en fermentation.

Filet, s. m. plus souvent **Reusse**, s. f. ou **Haverouille**, s. f. Filet.

On appelle *filet*, *reusse* ou *haverouille*, une grande bourse, en tissu à claire voie comme les filets de pêche, dans laquelle on place les pieds de vache avant de les plonger dans la bière dont ils produisent le collage ou clarification. Ce collage accompli, on retire le filet dont le contenu est vendu pour servir, les parties charnues à la nourriture du bétail, les os aux fabricants de manches de couteaux.

Foche ou **Trèyin**, s. m. Fourche. On l'emploie pour remuer

le malt pendant la préparation de la bière ou agiter celle-ci quand on y a introduit la levûre ; elle est toujours en bois et à trois branches reliées par deux baguettes transversales.

Folle farine ou **Sotte farenne**, s. f. Folle farine. En concassant le malt on doit prendre soin, comme il est dit au mot *farenne* (*sotte farenne*), de ne pas le réduire en farine, car en cet état on n'en pourrait tirer bon parti. Depuis qu'au lieu de l'ancien moulin on emploie le système des cylindres pour le broyage, on évite facilement de produire la folle farine.

Fonds (d'couve), s. m. Farine qui se trouve sous les faux fonds et qui sert de nourriture aux bestiaux.

Forsoué, s. m. Orge torréfiée. Si le brasseur liégeois a pendant bien des siècles fabriqué sa bière sans utiliser le malt d'orge puisqu'il la composait uniquement de malt d'épeautre et de froment non malté, il a néanmoins employé l'orge de tout temps, mais uniquement comme teinture.

A cet effet, on la torréfie, ce qui se dit en wallon, *broûler l'oige à tambour*. Ainsi torréfiée, l'orge prend en wallon le nom de *forsoué* ; il s'en trouve qui disent *foirsoué*.

L'orge torréfiée donne à la bière une couleur brune plus ou moins claire.

Fornai, s. m. Fourneau. Large et profond foyer sur lequel on chauffait les eaux à jeter sur le malt ; il servait également, avant l'application de la vapeur, à la cuisson du moût.

Frumint, s. m. Froment. Le froment est toujours entré dans la fabrication de la bière à Liège. Seulement, cette céréale n'est pas utilisée à l'état de malt et par conséquent on ne la fait pas passer par la germination. On l'emploie sans la bluter, telle qu'elle sort du moulin.

G

Gâge, s. f. Jauge. Règle graduée pour jauger la contenance totale ou partielle des cuves.

Gaillot d'brasseur, s. m. Chariot de brasseur. On désignait souvent la charrette de brasseur sous le nom de *gaillot*.

Germège, s. m. Germination. Pour réaliser le maltage, le grain doit être poussé artificiellement au premier développement de son germe. La germination s'active ou se ralentit et même s'arrête selon que le grain est entretenu en état humide ou qu'on le fait sécher plus ou moins activement.

Germer, v. act. Germer. Pousse du premier germe pour les grains. Faire développer la diastase.

* **Germoir** ou **Brähf**, s. m. Germoir. Dépendance de la brasserie dans laquelle on fait germer le grain. Les premières conditions que doit posséder le germoir, c'est d'avoir son sol établi en matériaux imperméables et ensuite de n'être pas trop exposé aux changements de température.

Grèvesse, s. f. Griffe. Instrument en fer dont se sert le charretier brasseur pour gravir les routes en pente.

II

Hawai, s. m. Pioche à haut manche. Jadis quand les brasseurs utilisaient des charrettes non montées sur ressorts, les charretiers avaient pour coutume d'employer la pioche (*hawai*), en cas de stationnement, pour soutenir le bras de la charrette au grand soulagement du cheval qui y était attelé. Il y a aussi le *hawai*, sorte de marteau dont un côté est recourbé et tranchant ; on ne s'en sert plus que pour enfoncer les cercles d'un tonneau à l'aide du coin dit *tiesse*.

Haverouille, s. f. ou **Filet**, s. m. ou **Reusse**, s. f. Voir *filet*.

Herpai ou **Aindai**, s. m. Ciseau. Voir *aindai*.

Horre, s. f. Outil à dents servant à faire le trou de bonde aux tonneaux.

Houbion, s. m. Houblon, *Humulus lupulus*. La partie utile du houblon dans la fabrication de la bière, c'est la fleur femelle ou cône de houblon. Les producteurs envoient cette denrée toute préparée et mise en sac aux brasseurs qui l'emploient pour donner un goût légèrement amer à leur bière et en même temps un parfum très agréable. De plus, le houblon concourt puissamment à la conservation de cette boisson.

Houmeresse, s. f. Écumoire. Grande cuillère percée de trous dont on fait usage pour enlever les grains immergés qui, en remontant à la surface du liquide, décèlent leur mauvaise qualité.

J

Jône bire, s. f. Bière jeune. La bière jeune qui était la seule espèce fabriquée à Liège jusqu'au commencement de ce siècle s'obtenait par le malt d'épeautre, ce qui ne l'empêcha pas de devenir une boisson très recherchée donnant lieu à un important commerce d'exportation. Actuellement, on ajoute une portion très faible de malt d'orge pour fabriquer cette bière dans laquelle entrent communément, pour un brassin, sept sacs de malt d'épeautre, six sacs de froment non malté et un sac de malt d'orge.

Jontf, s. m. Chantier. On le dispose dans les caves pour y poser les tonneaux de bière. On construisait autrefois le chantier en grosses pièces de bois, on le fait maintenant en fer.

K

K'pagnon, s. m. Compagnon. Nom que se donnaient tous les travailleurs appartenant à l'une des corporations des trente-deux bons métiers.

L

Lârmire, s. f. Soupîrail. Ouverture pour aérer, éclairer une cave.

Lèver ou **Ferminter**, v. act. Fermenter. Voir le mot *ferminter*.

Lèveure, s. f. Levûre. Pour obtenir la fermentation du moût produit par le brassage, on y déverse une certaine quantité de levûre que préalablement on a immergée dans une portion du liquide afin qu'elle soit déjà en fermentation. Il faut que la levûre qu'on emploie provienne de la même espèce de bière. Dès que cette levûre est dans le moût, on le remue énergiquement et on ferme la cuve avec un couvercle en bois pour laisser s'accomplir la fermentation. Généralement on retire de la cuve cinq ou six fois plus de levûre qu'on n'en avait mis et les brasseurs en font profit en la revendant aux boulangers.

M

Mahe, s. f. Moût. On donne ce nom au liquide préparé pour en faire de la bière, jusqu'après l'opération de la cuisson et de la fermentation. Le collage se fait sur la bière et non sur le moût.

Mahî ou **Brihi** ou **D'brihi**, v. act. Mélanger. Agiter. Remuer. Le wallon se sert du seul mot *mahî* pour l'agitation qu'on doit donner au moût à plusieurs points de sa préparation.

* **Malt** ou **brâ**, s. m. Malt. On emploie parfois le mot malt pour désigner le blé fermenté, mais le vrai mot wallon est *brâ*.

Maltège ou **brihège**, s. m. Maltage. Opération ayant pour objet la germination des grains. Le maltage comprend :

1. Le mouillage destiné à ramollir les grains pour les rendre propres à la germination.
2. La germination qui développe la diastase.
3. La dessiccation du grain dans la touraille pour en arrêter à temps la germination.

4. Le broyage ou concassage, comme il est dit au mot *broyî*.

* **Malter** ou **Brâhi**, v. act. Malter. Voir le mot *brâhi*.

Mâre ou **Drâhe**, s. f. Mare ou drèche. Voir le mot *drâhe*.

Mesti, s. m. Métier. Dans les chartes et privilèges des trente-deux corporations on emploie le mot *mestier*, qui tient du français et du wallon.

Mette li bire jus, locution active. Transvaser la bière. Laisser s'écouler la bière de la chaudière dans une cuve quand la cuisson est assez avancée.

Midelle, s. f. Petite bière. Petite bière qu'on fabriquait autrefois avec la drèche non complètement épuisée. On la prépare aujourd'hui en ajoutant de l'eau à une certaine quantité de bière conservée dans la cuve. On fait ainsi des bières de deuxième et de troisième qualité.

Mouïège, s. m. Mouillage. Une des préparations du maltage, destinée à ramollir le grain et le pousser à la germination.

Molin à brâ, s. m. Moulin à malt. Le broyage du malt se fait à l'aide d'un moulin spécial qui concasse le grain sans le réduire en farine. Il y en a de différents modèles. On les a abandonnés généralement pour opérer plus commodément le broyage avec les cylindres, comme il est dit au mot *broyé*.

Moure, v. act. Moudre. Fonction du moulin. On a dit longtemps ; moudre le malt au moulin : maintenant on dit *broyer* ou *concasser* le grain, ce qui donne une plus juste idée de l'opération qui se fait aujourd'hui au moyen de deux cylindres.



Oïge, s. f. Orge. C'est la céréale la plus renommée pour fabriquer la bière. Il y a deux qualités d'orge : l'*hordeum vulgare*, l'orge à deux rangs et l'*hordeum hexastichum*, l'orge à six rangs.

Tous les dictionnaires sont d'accord pour dire que la bière est une boisson faite d'orge et de houblon. Le brasseur liégeois a su cependant se passer de cette céréale dans sa fabrication et la bière qu'il tirait du malt d'épeautre a suffi pour faire la répu-

tation de notre ancienne brasserie. Quand il employait l'orge, ce n'était pas à l'état de malt, mais torréfiée et moulue pour donner la couleur à la bière. L'orge semble cependant avoir été employée de tout temps à Liège si pas comme malt, au moins comme colorant. Pour remplir cet office l'orge est passée au torréfacteur.

* **Orge (bière)**, s. f. Orge, bière. Le wallon qui désigne le grain d'orge sous le nom de *oige*, emploie sans le traduire le mot *orge* pour désigner la bière de ce nom. La proportion des grains dans la fabrication de l'orge est, pour un brassin, six sacs de malt d'orge, six sacs de froment non malté et un sac de malt d'épeautre.

Ouhenne, s. f. Usine. Dans les chartes et privilèges du métier (voir article 17, page 218), la brasserie est désignée sous les noms de *brassinne* et *uzinne*, en wallon *ouhenne*.

P

Paleter, v. act. Pelleter, Remuer le grain en germination avec le *truvai* pour activer cette germination.

Palette di bois, s. f. ou **Truvai**, s. m. Pelle en bois. Instrument utilisé pour remettre le grain en tas. La palette est plus large et moins longue que le *truvai* qu'on utilise pour remuer le grain en germination.

Passette, s. f. Appareil servant à passer les peaux de raie.

Pid d'vache, s. m. Pied de vache. Servait et sert encore pour clarifier la bière comme il est dit au mot *coller*. Voir ce mot.

Pisrou, s. m. Puisard. Avant qu'on n'eût assuré l'écoulement des eaux dans les canaux, il y avait dans chaque brasserie des puisards où elles allaient se perdre.

Poirtege, s. m. Port, pourboire. Pourboire qu'on donnait

aux garçons brasseurs qui vous amenaient de la bière. Le droit de *poirtège* était fixé à 16 centimes pour une tonne et à 8 centimes pour une demi-tonne de bière.

Pompe, s. f. Pompe. Appareil utilisé autrefois pour tirer la bière des cuves au moment de l'entonnement qu'on opère maintenant au moyen du siphon.

Q

Qwárt di tonne ou **qwartau**, s. m. Quart de tonne. Petit tonneau de la contenance d'un quart de tonne comme son nom l'indique, très utilisé jadis.

R

* **Radicule** ou * **radicelle**, s. f. Radicule ou radicelle. Partie de l'embryon destinée à devenir racine (Dict. Larousse) et dont on provoque le développement par une germination artificielle.

Rasire, s. f. Grattoir, racloir. Pour nettoyer le tonneau et enlever la levûre qui s'y est collée extérieurement, on se sert d'un instrument dit *rasire*, espèce de racloir en fer fixé dans un manche de bois.

Râve ou **Rustai** ou **Truvai**, s. m. Râble ou rateau. Rateau en bois dont se sert le brasseur pour remuer les grains en germination quand il faut les remettre en tas ou les étendre. En raison de sa forme, cet instrument, qui ne ressemble en rien à un rateau, se nommait *truvai* ou *longue palette*.

Reusse ou **haverouille**, s. f. Filet. Voir au mot *filet*.

* **Réfrigérant**, s. m. Réfrigérant. Appareil pour refroidir la bière au moyen de tuyaux remplis d'eau froide mis en contact avec cette bière.

R'freudiheu, s. m. Refroidissoir. Grand bac ou réservoir

à bord peu élevé dans lequel on expose la bière à l'air pour la refroidir (*el rifreudi*).

Rimpliheu, s. m., **Buse**, s. f. Gros tuyau en cuivre. Tuyau pour remplir les tonneaux. Voir *buse*.

Rimouer, v. act. Agiter. Imprimer du mouvement aux grains en germination (*les r'mouer*), pour activer ou arrêter celle-ci.

Ritoquer, v. act. Brasser double. Brasser deux jours de suite sans laisser éteindre les feux, c'est ce qui se dit en français brasser double.

* **Robinet**, s. m. ou **Crâne**, s. f. Robinet. Voir le mot *crâne*.

Rouffe ou **Same**, s. f. Mousse. La première mousse déjà chargée de levûre, sortant de la cuve ou du tonneau de bière en fermentation, y est refoulée : c'est la *rouffe* ; elle sort de nouveau toujours plus chargée de levûre : on l'appelle alors *cranche* ; on la repousse encore dans le récipient d'où elle s'échappe de nouveau, mais cette fois à l'état de levûre.

R'taper ou **Ritaper**, v. act. Remplir, rejeter. Rejeter les bières dans le tonneau quand par la fermentation elles en sont sorties avec la mousse de la levûre. On dit aussi *fer l'rimplihège*.

Rustai, s. m. ou **Râve**, s. f. Râteau ou râble. Voir le mot *râve*.

S

Saison (*bire di*), s. f. Saison (bière de saison). Bière très estimée dans laquelle le malt d'orge est employé, mais en faible proportion. Pour un brassin, on met sept sacs de malt d'épeautre, six sacs de froment non malté et un sac de malt d'orge. Pour la rendre supérieure à la bière jeune, on y ajoute une plus forte quantité (plus du double) de houblon.

Same ou **Rouffe**, s. f. Mousse. Voir le mot *rouffe*.

Saint-Arnold, s. m. Saint Arnold. Patron des brasseurs.

Les chartes et privilèges imposaient aux brasseurs l'obligation de fêter leur patron au jour de sa fête.

Sèche, s. m. Sac. Espèce de poche ouverte par le haut (Larousse).

Sèai, s. m. Seau. Vase en bois utilisé par le brasseur.

Séchf à clér, locution. Tirer au clair. Quand la bière est trouble, on la laisse reposer puis on la tire au clair.

Souke, s. m. Sucre. Denrée prohibée en Angleterre dans la fabrication de la bière. On l'utilise à Liège, par économie. En France, les brasseurs peuvent employer dans leur fabrication d'autres matières sucrées que l'orge.

Spaite, s. f. Epeautre. L'unique céréale que l'ancien brasseur liégeois faisait malter pour la fabrication de sa bière. Actuellement on utilise le malt d'orge, mais en faible proportion, le malt d'épeautre n'ayant rien perdu de sa vogue très justifiée.

Sotte farenne, s. f. Folle farine. Voir *folle farine*.

Souège, s. m. ou **Dessication**, s. f. Dessiccation. Voir *dessication*.

Stope ou **chenne**, s. f. Chanvre. Voir *chenne*.

T

Tambour, s. m. **Torréfacteur**. Le wallon a toujours donné le nom de tambour au torréfacteur. L'orge qu'il torréfie pour colorer sa bière, il l'appelle *li oige qu'a stu broulée à tambour*.

Taper on còp d'ouïe so les bire. Expression fort usitée en brasserie : s'assurer si la cuisson se fait régulièrement.

Tapcou, s. m. Trappe. Porte posée horizontalement, à niveau du sol, pour fermer les caves et citernes.

Tapon, s. m. Bond^e. Bouchon du tonneau. La bonde était

autrefois faite de bois tendre, comme le bouleau, et on y ménageait au centre un trou dans lequel on enfonçait le fausset; cette bonde se détériorant rapidement, on l'a remplacée par la bonde en bois de hêtre qui a une grande force de résistance, et on a en même temps supprimé le fausset.

* **Tarare à crible**, s. m. Tarare à crible. Instrument pour vanner et nettoyer le grain qu'on a fait sécher après sa germination.

Terrale ou **Tourale**, s. f. Touraille. Voir *tourale*.

Tiesse, s. f. Coin de fer. Coin en fer utilisé pour remettre en place les cerceaux qui entourent le tonneau et qui se sont déplacés.

Tire-cèke, s. m. Tire-cercle. Instrument en fer avec manche en bois pour remonter les cercles d'un tonneau et remettre à sa place une douve neuve qui s'est déplacée par le gonflement. On ne dit pas *sèche-cèke*, bien que tirer se traduise par *sèch*.

* **Torréfier**, v. act. Torréfier. Voir *brûler à tambour* et *Forsoué*.

Tonnai, s. m. Tonneau. Terme générique appliqué à tous les tonneaux, quelle qu'en soit la capacité, utilisés dans la brasserie.

Tonne, s. f. Tonne. La tonne à contenance fixe que le brasseur emploie pour livrer sa bière, a pour augmentatif l'aime, ancien tonneau qui contenait une tonne et demie. On utilise comme diminutif la demi-tonne et le quart de tonne.

La tonne à Liège doit contenir quatre-vingt-dix pots ou cent douze litres.

Tonnelf ou **Couvelf**, s. m. Tonnelier. Voir *couvelf*.

Touai ou **Boyai**, s. m. Tuyau.

Touai d'caoutchouc. Tuyau en caoutchouc.

Touai d'couti, s. m. Tuyau en coutil. Indépendamment des tuyaux métalliques nommés en wallon *buse* (voir ce mot),

le brasseur utilise, pour opérer ses transvasements, des tuyaux en caoutchouc ou en couteil recouverts d'un enduit qui les rende imperméables. On donne généralement la préférence aux tuyaux de caoutchouc.

Touraie ou **Terraie**, s. f. Touraille. Pièce surmontée d'une plate forme à plusieurs compartiments avec chauferie à la base. C'est dans la touraille qu'on opère la dessiccation du malt afin d'arrêter à temps la germination des grains.

La touraille dans les grandes brasseries anglaises a généralement trois étages ou compartiments. Les grains séjournent plus ou moins de temps dans chacun d'eux et n'arrivent que pour finir le séchage à celui qui est le plus rapproché du foyer.

* **Tourniquet**, s. m. Tourniquet. Croix écossaise, appareil tournant par la pression de l'eau, et se plaçant sur la cuve matière ; il fonctionne après un certain nombre de trempes.

Toye, s. f. Torche, morceau de papier ou de coton qui se place à la bonde du tonneau quand elle n'est pas en bon état.

Traiteu, s. m. Entonnoir. Grand entonnoir dont se servaient les brasseurs pour opérer l'entonnement de la bière avant qu'on utilisât à cette fin les tuyaux décrits au mot *louai*. Il y avait aussi le *traiteu* spécial : c'était une cuvette percée au fond d'un trou garni d'un tuyau ; on s'en servait également pour l'entonnement.

Trèyin, s. m. Fourche. La fourche dite *trèyin*, utilisée dans la brasserie pour agiter le moût, est en bois et à trois pointes ou plutôt à trois branches, car celles-ci ne sont pas pointues ; elles sont reliées par deux traverses qui en assurent la solidité.

Du latin *tridens*, *trident*.

Trimpège, s. m. Mouillage. Cette première opération du maltage se dit indifféremment, en wallon, *trimpège* ou *mouège*. Voir ce mot.

Truvai, s. m. Pelle longue. Pelle de longue forme, en bois, pour remuer le grain en germination ; elle diffère de la *palette*

en ce qu'elle est du double plus longue et plus étroite que cette dernière.

U

Usine ou **Ouhenne**, s. f. Usine. Le terme wallon *ouhenne* a vieilli ; on dit plus souvent *usine*, mot qui figure dans les chartes et privilèges du métier, article 17, page 218, comme synonyme de brasserie. Dans ce document, il est écrit *uzinne*. On remarque que l'ouvrier brasseur continue à dire aussi souvent, *ji va-st-à l'ouhenne* ou à *l'usine* que de dire à *l'bressenne*.

Ustêie, s. f. Outil. Instrument de travail ; les principaux outils du brasseur sont : *li treyin* (fourche), *li houmeresse* (écumoire), *li palette* (pelle), *li hawai* (pioche), *li foche* (fourche), *li reusse* ou *haverouille* (filet), *li râve* (râble), *li rustai* (rateau), *li truvai* (pelle longue).

Ustensile, s. m. Ustensile. Le wallon rend souvent le mot *ustensile* par *ahesse*. Voir ce mot.

W

Wahilmint, s. m. Ustensiles, instruments fixés à demeure dans une brasserie.

On donne le nom de *wahilmint* (il est employé, quoique wallon, dans des actes de notaire) à tous les ustensiles dont on se sert dans une brasserie et qui y sont fixés à demeure, comme les cuves, les chaudières, les refroidissoirs, les chantiers, etc.

Waindin, s. m. Villebrequin.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS DE 1887.

RAPPORT DU JURY SUR LE CONCOURS N° 4. — MOTS OMIS
DANS LES DICTIONNAIRES, LETTRES A ET B.

MESSIEURS,

Depuis longtemps, le public réclame un bon dictionnaire wallon-français ou liégeois-français.

Notre Société a entrepris de répondre à ce vœu, et elle s'occupe de réunir le plus de matériaux possible, afin de pouvoir produire œuvre utile et durable.

Elle a fait, pour les lettres A et B, le recolement de tous les mots qui se trouvent dans les dictionnaires existants; mais elle est persuadée que cette liste présente beaucoup de lacunes, car les dictionnaires sont loin d'être complets. Désireuse de combler ces vides, elle a inséré dans le programme de ses concours la question suivante : Rechercher les mots wallons qui ne sont renseignés dans aucun de nos dictionnaires, vocabulaires ou glossaires. Lettres A, B.

Pour répondre convenablement à cette question, il ne suffit pas d'être observateur et de noter soigneusement les nouveaux mots qu'on entend prononcer ; il faut avoir la patience de lire attentivement les textes wallons publiés par la Société et beaucoup d'autres.

Maintenant, ce contingent de mots nouveaux doit-il se renforcer au moyen de n'importe quelle nuance de nos patois wallons ? L'auteur peut être de tel ou tel village, de tel ou tel quartier de la ville. Le mot liégeois pourra être complètement transfiguré, s'il nous revient de Chênée, de Montegnée ou de Herstal. Parfois les expressions sont tout à fait différentes.

Nous laissons aux auteurs liberté pleine et entière, pourvu qu'ils spécifient la provenance des vocables fournis par eux, quand ils n'appartiennent pas au pur liégeois.

Mais il est évident que notre dictionnaire wallon sera avant tout un dictionnaire du wallon liégeois tel qu'il est parlé au centre de la ville ; toutefois, lorsqu'il aura à signaler des faits intéressants, il ne dédaignera pas de faire des excursions dans les communes environnantes, voire même un peu plus loin.

La terminologie de certaines industries, de certains métiers, fournira aux concurrents une mine précieuse à exploiter. La Société a déjà publié quelques vocabulaires spéciaux, dont ils devront prendre connaissance, afin d'éviter les redites ; mais tous les filons de cette mine très riche sont loin d'être épu-

sés. Il y aurait ici de nombreuses et patientes recherches à faire.

Ainsi ces **Mémoires** doivent être considérés comme le complément des dictionnaires existants. Outre les mots omis qu'il faut y ajouter, ils mentionneront des mots déjà inscrits, avec de nouvelles acceptions qui ne sont pas signalées. Enfin, on y joindra les locutions caractéristiques du patois wallon qui ont échappé à la sagacité des lexicographes.

Ces observations préliminaires sont une espèce de programme que nous proposons aux concurrents futurs ; elles nous guideront dans l'appréciation des deux **Mémoires** qui ont été soumis au jury.

Le n° 1 porte pour devise : *à l'attrappe*. Il est très court, il ne donne que 51 mots, et l'auteur prévient qu'il n'a consulté que le dictionnaire de Hubert et quelques vocabulaires qui ont paru dans les bulletins de la Société. Sur ces 51 mots, 21 sont inscrits dans Forir ; quelques-uns sont dans d'autres dictionnaires ; *akuhi* se trouve dans Hubert lui-même sous la forme *akeuhi* (accoiser, rendre coi) ; *bèñion* est namurois et hutois (à Liège, on dit *clichet*) ; *balle* (dans Gggg *balète*), est également namurois (à Liège, on dit *fôke*). Nous notons en passant certains mots français, *bricoler* et *blutoir*, que l'auteur wallonise en écrivant *bultoir* (le mot liégeois est *botiou*).

Bourrer son **Mémoire** de semblables mots, c'est, si l'on veut bien nous passer l'expression, boucher des trous que les maîtres de la lexicographie ont comblés depuis longtemps. A côté de ces non-valeurs

figurent une multitude de mots composés au moyen du préfixe *a*. Il faudrait beaucoup de bonne volonté pour considérer cet appoint comme constituant une véritable richesse. Le wallon, et spécialement le wallon de Liège, est resté, au point de vue de la composition, très synthétique. Le peuple forme, à l'aide des préfixes *a*, *mes*, *ki*, *di*, *dis*, etc., une foule de vocables, qui ne peuvent tous figurer dans un dictionnaire. La plupart sont des créations individuelles ou fantaisistes. Nous pouvons, sans faire injure à notre patois, user ici d'une certaine sobriété, et nous n'accorderons l'hospitalité qu'à des mots vraiment utiles et d'un usage général.

Tout compte fait, le *Mémoire* ainsi disséqué, il restera bien peu de chose. C'est dommage, car l'auteur donne quelques bons renseignements; mais cela ne suffit pas pour qu'on puisse lui accorder une distinction.

Le *Mémoire* n° 2 porte pour devise : Un dictionnaire sans citation est un squelette (Voltaire). Il est l'œuvre de deux concurrents, qui ont mis en pratique notre devise nationale : l'union fait la force. Ils ont fondu leurs travaux en un seul; de plus, il y a un supplément et un re-supplément; et le tout se compose de 285 articles.

Un certain nombre de mots se trouvent déjà dans nos dictionnaires, mais ils ne sont généralement répétés que parce qu'ils présentent de nouvelles acceptions. Ainsi au mot *aiwe*, il y a les expressions : « *Aveni à ses aiwe*, — à l'*aiwe* ! — *aiwe è l' tièsse* ;

— au mot *aller*, les auteurs ajoutent *aller so berdoïe*,
— *aller l' cowai so bai lamai*, (aller à l'aventure), —
aller so flotte, — *so Hève*, (se troubler), — *so Joupèie*,
(à la dérive), — *so Mâestrék*. Ce sont des locutions
spéciales qui méritent d'être notées.

J'ai dit *généralement*, car les auteurs n'évitent pas
toujours les doubles emplois. Tels sont *abicé* (obscur),
Forir, *abranle* (inquiétudes), Gggg., *èclameure*,
Gggg., supplément ; *j'arawe*, Forir ; Gggg. à *j'èrawe* ;
tot en aveûte (cependant), Gggg. à l'art. *tot* ; *awehëie*,
art. inutile, c'est le participe passé féminin de *aweli*
V. Gggg. à l'art. *awëie* ; *bâche*, (français bac),
Gggg. ; *banâf*, Forir ; *barnège*, Gggg. ; *boutâhe*, Forir ;
braque, Gggg. à l'art. *stick*.

Le mot *arère* (charrue), nous paraît douteux ; c'est
le français *araire*, qui est dans Littré. Gggg. dit *èrère*.

Arpougni (ou *ripougni*), ne signifie pas masser ; il
signifie, ainsi que *ripougneter*, remettre des mem-
bres luxés. Ex. : *mi fis ripogne les jambe et les bress'*
toirchis, dans *Toutou l' Maeralle*, scène VII. En fran-
çais, rebouter, rhabiller ou renouer. Disons en pas-
sant que Gothier se trompe en appelant *ranoukeux* le
rebouteur. Les auteurs du *Mémoire* disent *arpou-*
gneux. Nous doutons si *bad'chasse* (n° 156) signifie
haut-de-chausses ; il doit signifier ce qui couvrirait le
bas de la jambe, la jambe depuis le genou ; en vieux
français, bas-de-chausses, par opposition à haut-de-
chausses. V. dans Littré, à l'art. *Bas*, 2, à l'historique,
page 304, tome I. Ce mot serait mieux à sa place
dans le glossaire du vieux wallon.

Alle tournêie, alle vihenne, auraient dû être réservés pour les lettrines *t, v*. Il en est de même de plusieurs autres locutions. Notons en passant qu'il faut écrire *alle vihenne* ou à l' *vihenne*, à *flouhe*, en deux mots, et non pas *alvihenne, aflouche*, en un mot. Les auteurs ont aussi le tort d'inscrire comme mots nouveaux des variantes de prononciations : *ahon* pour *ahan* (prononciation de Herstal), *ainglêie* pour *anglêie*, etc.; *Bas rhieu* n'est pas wallon; on dit *Bassès rêve*; *aidûle*, n° 56, (pour aide, subst. fém.) nous parait un mot douteux, malgré l'autorité de Peklers. Ce mot, s'il existe, est un adjectif dans le genre de *pâhûle, voltrûle*. L'article *s'amuser* (n° 86) est une superfétation, le verbe ayant aussi cette acception en français (perdre son temps). Ex. : Il broute, il se repose, il s'amuse à toute autre chose que la gageure. Au n° 26, l'infinitif est *adiersi* et non pas *adiessi*. C'est le verbe *adiersi* de Grandgagnage employé transitivement : faire réussir, donner une heureuse suite.

Les auteurs s'aventurent rarement sur le terrain étymologique : c'est un sol un peu glissant. Ils eussent cependant pu, sans crainte de malencontre, nous dire que *aheuri* (n° 50) vient de *heure* (Grandgagnage), et qu'on dit aussi *poirter heure*; que *agrawe* (dans *fer agrawe so mes aidant*) et *ahûie* (n° 49), sont les substantifs verbaux ou abstraits des verbes *agrawi* (Grandg.), gripper, agripper et *ahûi*, plaire, agréer; que *s'acâimer* (ailleurs, on dit *s'acâmer*), se tignonner, se prendre aux cheveux,

vient de *caime*, chevelure (Grandg.); que *acquiriture* (chicane; querelle), pourrait être rapproché de *quirelute*, qui est dans Grandgagnage, et notre estimable vice-président, qui est un excellent légiste, nous dira s'il ne faut pas aller chercher la racine du mot jusque dans les antres de la vieille chicane.

Les auteurs ont tort de dire que *achou* (n° 20) soit un tout autre mot, étymologiquement, que *assiou*; ce n'est qu'une prononciation divergente; on peut comparer *chal* pour *cial*, *chervi* pour *siervi*; *cawechon* pour *cawtion*; *mocheu* pour *mosieu*; *occâjon*, pour *accâsion*; *agligi* ne peut avoir aucun rapport étymologique avec *negligi*, puisque le simple de *négligi*, n'a jamais pu être *gligi*; en latin, le simple de *negligere* est *legere*, choisir. *Agligi* est une forme de *agrigi*. Grandgagnage et Forir écrivent *aglijant* avec *ant* et non avec *int*; c'est un vrai participe présent. *Aglijant*, dit Grandgagnage, est une forme adoucie de *agrijant* (1).

Cela dit, nous rentrons les griffes de la chicane, de crainte qu'on ne nous renvoie à l'article *acquiriture*, et nous nous empressons de déclarer que ce Mémoire renferme un bon nombre de mots nouveaux et d'acceptions nouvelles de mots déjà connus, le tout appuyé d'autorités irréprochables. Les citations sont souvent très heureuses. Les définitions

(1) Les auteurs déclarent qu'ils n'ont tenu compte que des mots appartenant au dialecte liégeois. Cela est vrai jusqu'à un certain point. Il est bon de faire remarquer qu'ils ont emprunté aux pièces de Magnée, publiées par la Société, un bon nombre de mots qui n'existent guère que dans le patois de Francorchamps.

sont généralement bien faites, très claires et bien rédigées.

Nous citerons, comme d'heureuses acquisitions, outre *agra âe*, *ahâie*, *s'acaimer*, *acquiriture*, *agligi*, *arpogni*, *aller so berdoie*, *so Hève*, *so Joupèie*, *so Mâestrék*, dont il a été fait mention, *adiner*, *accoird* (accordailles) *adräieter*, *atrafster*, *apponde*, *aruinant*, *asfaler*, *asmitant*, *atroci* (injurier), *avierge*, *bâdon* (billot), *bâhe*, *balardrèie*, (plaisanterie), *bandelire* (boudrier), *ennè raller biesse* (bredouille), *boudner* (émonder la vigne), *brayeux* (crieur public), *brûte* (pourboire), et quantité d'autres.

La plupart de ces mots sont très intéressants à noter, et méritent de figurer dans le répertoire général de la langue wallonne. Récompenser un pareil travail, ce sera encourager de louables efforts. Les auteurs du mémoire persévéreront et redoubleront de zèle et d'exactitude, si possible, dans ces patientes recherches à l'affût des termes qui ont échappé à l'œil investigateur des lexicographes.

La présence d'un certain nombre de mots qui figurent dans les dictionnaires n'infirmes en rien la valeur réelle de l'appoint de vocables nouveaux et importants à noter. C'est le cas de dire avec messieurs les avocats : *abundantia non nocet*.

En conséquence, et vu les considérations qui précèdent, la Commission a l'honneur de vous proposer, Messieurs, les délibérations suivantes.

1^o Le Mémoire n° 1 ne mérite pas de distinction.

2° Le Mémoire n° 2 est jugé digne d'une médaille de vermeil.

La Commission :

MM. J. DEJARDIN.

M. GRANDJEAN.

Is. DORY, rapporteur.

La Société, dans sa séance du 15 février 1888, a donné acte au Jury des conclusions ci-dessus. En conséquence le billet cacheté accompagnant le Mémoire n° 1 a été brûlé ; l'ouverture du billet cacheté accompagnant le Mémoire n° 2, fait connaître qu'il est l'œuvre de MM. Jos. Defrecheux et Jos. Kinable.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE

CONCOURS DE 1887.

RAPPORT DU JURY SUR LE 8^{me} CONCOURS.

MESSIEURS,

Un seul mémoire (Devise : *Ja fait di m'mi*) a été soumis à l'appréciation du Jury au 8^e concours de 1887 : De l'influence du wallon sur la prononciation du français à Liège.

L'auteur de ce mémoire, dans une lettre à la Société liégeoise de Littérature wallonne, fait connaître que c'est lui qui, en 1884, avait adressé un travail répondant à la même question, déjà mise alors au concours, travail qui ne put être jugé digne d'aucune distinction.

« Parmi les remèdes à conseiller contre la prononciation wallonne, il faut compter la connaissance de l'origine même de cette prononciation », disait le rapporteur en terminant son appréciation sur le concours de 1884, et, malheureusement, alors, le concurrent n'en avait pas tenu compte.

Nous sommes heureux de constater qu'il n'en est

plus de même aujourd'hui; l'auteur a retiré le plus grand fruit du premier rapport rédigé à propos de son œuvre et, dans son ensemble, son nouvel envoi est satisfaisant.

Ce qui surtout a été bien traité dans le mémoire qui nous occupe, c'est la partie positive, qui nous donne un ensemble de nombreuses observations; c'est la partie principale et c'est aussi la plus ingrate.

D'autre part, le Jury pense qu'il y a lieu de retrancher beaucoup, tant dans l'exposition que dans les conclusions: l'auteur exprime, en effet, dans les divisions de son travail certaines appréciations trop pessimistes, ou sortant de la question, ou encore des vues tout à fait personnelles, que la Société ne peut pas même paraître vouloir faire siennes.

D'un autre côté, malgré tout le soin apporté dans la partie positive, il existe encore des lacunes.

C'est ainsi que l'auteur ne signale pas que, à cause de i (wallon) pron. pers. 3^e pers.,

Il (français) se prononce i.

Ex: i fait froid, que fait-i.

Il y a aussi quelques incorrections à rectifier: on ne dit pas en wallon: *fèb*, mais bien *flowe*,
cataplasse, mais *cataplane*.

Enfin l'auteur cite dans ses exemples une grande quantité de mots qui ne sont nullement wallons; tels sont: *acre*, *tèmèrité*, *côtisation*, *tûbe*, *anniversaire*, *arabe*, *hectare*, etc.

Tous ces mots ne sont entrés dans l'usage qu'avec la décadence de notre langue et l'auteur le reconnaît

si bien que, pour certains d'entre eux, il a soin de dire que ce ne sont que des mots français wallonisés.

Évidemment ces exemples doivent être retranchés.

En résumé, le Jury estime que le travail mérite une distinction, mais non la première. Il croit aussi qu'il sortirait de son rôle s'il corrigeait dans le mémoire couronné tout ce qui lui semble inexact : il doit se borner à émonder un peu, laissant ainsi à l'auteur et l'honneur et la responsabilité de son travail.

A l'unanimité, le Jury vous propose, Messieurs, d'accorder à ce mémoire un second prix, soit une médaille de vermeil, avec l'impression au Bulletin de la Société, sous les réserves reprises plus haut.

Le Jury :

MM. M. GRANDJEAN.

J.-E. DEMARTEAU.

Ch. DEFRECHEUX, *rapporteur.*

La Société a donné acte au Jury des conclusions ci-dessus dans la séance du 15 mars 1888.

L'ouverture du billet cacheté fait connaître que l'auteur du mémoire couronné est M. Joseph Kinable.

DE L'INFLUENCE DU WALLON
SUR LA PRONONCIATION DU FRANÇAIS

À LIÉGE

PAR
Joseph KINABLE.

DEVISE :
J'a fait di m'mt.

Ouvrage couronné par la Société liégeoise de Littérature wallonne.

PRIX : MÉDAILLE DE VERMEIL.

1.

La prononciation du français dans les classes populaires laisse, comme partout, beaucoup à désirer à Liège.

Est-ce à l'influence du wallon que l'on doit attribuer ces défauts de prononciation dont voici un exemple :

En ref'nant d'une promenade j'ai été pris dans un terripe orache que j'en ai été tout malade pour vous le dire droidement en lanque francesse (!).

Impossible de répondre à cette question autrement que par l'affirmative, il n'y a pas le moindre doute à cet égard, cependant on peut faire valoir de sérieuses considérations à la décharge de ce dialecte.

A quand remonte cette vicieuse prononciation du français ?

Il serait bien difficile de l'établir.

Verba volant, scripta manent. Ce n'est que dans les écrits que l'on pourrait retrouver des traces de la façon de parler des Liégeois ; mais on n'en découvre pas, même en consultant les plus anciens documents ; ceux datant de trois siècles et plus, alors que n'ayant pas à se soumettre aux règles de l'orthographe on écrivait, semble-t-il, comme on parlait.

Même insuccès en opérant les recherches dans le recueil des ordonnances de la Principauté de Liège comprenant les années 974 à 1794.

On y voit des mots wallons en assez grand nombre comme *trigu, jusse, penne, tripaïlles, tamis, dventrainne, galets, hochets, miche, fagne, wère, panne*, mais pas un mot français orthographié à la façon dont le Liégeois le prononce.

Rien non plus dans le glossaire roman de Roqufort ni dans le dictionnaire du vieux français de Ducange consultés attentivement.

Il y avait une dernière ressource c'était de recourir aux chartes et privilèges des trente-deux bons métiers de la cité, franchise et banlieue de Liège. Ces chartes et privilèges étaient des documents officiels parce que pour être obligatoires ils étaient revêtus de l'approbation des autorités, mais ils étaient rédigés par les gens du métier eux-mêmes, c'est-à-dire par des gens peu instruits qui en élaborant leurs statuts, s'affranchissaient de toutes les règles orthographiques.

Prenant au hasard, on trouve à la page 139, du tome I des chartes et privilèges, le règlement du métier des *mangons* (bouchers).

« Item pour ordonner et pourveoir sur le faict des Mangons
» demourans en nostre Cité, auffin..... sains nulle déception.....
» polrat tuer..... ne deverat..... et un mouton eathier sans
» avoir nul parchonner..... celui qui rapporter voldrat.....
» vendre la ditte chair le deverat anchois remonstrer ax
» cwardeus..... et trouvé fuist. »

Par cet extrait comprenant les principales imperfections de la pièce (elle date du 14 juin 1478), on peut juger de la manière dont on écrivait le français à Liège et comment il eut été possible pour ceux qui rédigeaient ces pièces d'écrire à la façon dont on prononçait, mais encore une fois rien dans ces règlements émanant des gens de métier, non plus que dans les écrits officiels publiés depuis, ne fait trouver un mot orthographié à la façon vicieuse dont on le prononce.

C'est l'occasion de se demander depuis quand on parle français, à Liège.

Depuis longtemps sans doute mais ce n'était qu'accessoirement et un peu comme *Tâti l'perriqui* quand il se croit riche. Il y a moins d'un siècle en n'employait encore cette langue qu'avec les étrangers ne comprenant pas le wallon qui

était le dialecte de tout le monde. Riche comme pauvre le parlaient et jamais il ne venait à l'idée de personne d'affecter de se servir du français dans l'intention de se faire passer pour un être au-dessus du commun des Liégeois.

On ne rougissait pas alors de se servir de notre idiome.

Ce n'est que par la tradition verbale que ces renseignements nous sont parvenus.

A beau mentir qui vient de loin prétend-on. On peut en dire autant de celui qui parle d'une époque reculée en avançant des choses dont on ne peut faire la preuve.

C'est vrai, il n'y a pas de contemporains dont on puisse invoquer le témoignage à l'appui de ce qui vient d'être affirmé. Mais ce qui se dit de Liège pour un siècle en arrière, peut s'appliquer par exemple à Verviers pour des temps moins anciens.

Il y a cinquante ans il n'y avait à coup sûr pas dans cette dernière ville deux maisons de gens originaires du pays où l'on parlât français en famille. On n'employait que le wallon, rien que le wallon. Le français, ignoré de la plupart, n'était uniquement utilisé par d'autres, mieux instruits, que pour la correspondance ou les relations avec des personnes ne comprenant pas le wallon.

Les contemporains sont là, qu'ils s'inscrivent en faux contre cette affirmation si elle n'est pas rigoureusement exacte.

On comprend donc qu'autrefois notre dialecte, qui était notre langue maternelle, a dû par la pratique constante qu'on en faisait, exercer son influence sur la prononciation du français.

Au surplus il était parfaitement inutile de rechercher des traces de la vicieuse prononciation du français dans les anciens documents officiels et autres par la raison péremptoire que c'est dans son propre idiome que le Liégeois a contracté sa manière de prononcer les mots autrement qu'il ne les écrit.

C'est à démontrer.

On n'a plus à revenir sur cette vieille et banale prétention

que le wallon serait un patois venu du français. Pour tout qui s'est quelque peu occupé ou préoccupé des questions de philologie il est hors de doute que le français et le wallon, descendant du celtique et du latin, se sont formés séparément dans la plus complète indépendance l'un de l'autre.

Ce n'est pas une raison pour soutenir que le wallon n'avait pas à se soumettre à une orthographe en rapport avec celle du français.

Ainsi par exemple d'*angelus* le français a fait *ange* et le wallon *anche*.

Pourquoi, dira-t-on, le wallon doit-il écrire *ange* plutôt que *anche*; s'il a choisi la terminaison *che* il s'est écarté de l'orthographe indiquée par le mot latin, il est vrai, mais il était bien libre de le faire.

Pardon, il y a des règles qu'on ne peut transgresser et du moment qu'on a écrit dans notre idiome il a fallu se conformer à ces règles quelle que fut la manière dont on prononçait les mots.

Il est aisé de prouver que le Liégeois dans son dialecte ne tient aucun compte de l'orthographe du mot pour le prononcer.

L'observation faite pour *ange* qu'on aurait pu écrire librement *anche*, ne peut se reproduire pour d'autres mots.

En voici des exemples :

<i>ai-je</i> , se dit en wallon	<i>a-je</i> ou <i>a-ju</i> , plus souvent <i>a-je</i> .
<i>âge</i> , »	<i>age</i> .
<i>pouah</i> , »	<i>ache</i> , interjection marquant le dégoût.

Or ces mots *a-je*, *age*, *ache* se prononcent absolument de la même façon.

S'ensuit-il qu'il serait loisible de les écrire tous les trois comme on les énonce : *ache* sans pécher contre toutes les lois de la lexicologie ? Evidemment non. Toutefois les anciens écrivains wallons n'ont pas toujours eu égard à ces lois comme on le voit par les pièces qu'ils nous ont laissées.

Dans le *Bulletin* de la Société de littérature wallonne, t. II, se trouvent les titres d'anciennes œuvres, reproduits en respectant scrupuleusement l'orthographe des auteurs.

On y lit :

Page 372. Ji sos prii à on *posech* (cràmignon).

» 375. Dà l' veie et dà *viech* (paskeie).

» 386. Li *mariech* di m' kuzin Flip. — de Forir.

» » Li k'tapé *manech*. id.

Liche. Dessain 1845.

» 387. Le male è linwe è lè boegn' *messech*. — Fossion.

» 392. Li 29 oktob' 1839 ou lèz'élection d' *Lich*. — Lamaye.

Il n'y a point pour *posech*, *viech*, *mariech* et *manèche* de mots dérivés ou composés qu'il suffirait de citer pour montrer que la terminaison en *che* de ces vocables ne se justifie point, mais pour *messech* il y a son dérivé *messègi* et pour *Liche*, *ligeoi*. A coup sûr si *messech* et *Liche* avaient dû s'écrire de cette façon ils auraient formé non *messegi* et *ligeoi* mais *messechi* et *lichoi*, comme *ji sèche* qui a pour infinitif *sèchi*.

Il convient de ne pas prolonger ce préambule déjà trop développé peut-être et d'aborder l'énumération, en les expliquant, des déficiences que l'on remarque dans la prononciation du français par les Liégeois.

Après avoir cité les mots wallons qui entraînent la mauvaise prononciation des mots correspondants français, il sera fait état sous la rubrique *analogie* des vocables français qui sont également mal prononcés, bien qu'il n'y ait en wallon aucun mot correspondant qui en explique, sans la justifier, la vicieuse articulation.

La plupart des mots wallons auxquels on doit attribuer la mauvaise prononciation du français étant orthographiés autrement qu'on les prononce, chacun de ces mots sera écrit d'abord

tel qu'il doit être orthographié et s'il y a lieu, il sera répété entre parenthèse, conformément à la prononciation qu'on lui donne communément.

2.

VOYELLES *a, e, i, o, u.*

Le Liégeois qui semble avoir en horreur les syllabes longues dans bien des mots, en crée abusivement dans certains autres, pêchant de la sorte par les défauts contraires.

a

A cause de *bague* (*baque*) *chestai*, *âge* (*ache*) *baston*.

<i>bague</i>	devient	<i>baque</i> .
<i>château</i>	»	<i>chateau</i> .
<i>âge</i>	»	<i>age</i> qu'on prononce <i>ache</i> .
<i>bâton</i>	»	<i>baton</i> .

ANALOGIE.

<i>châtier</i>	devient	<i>chatier</i> .
----------------	---------	------------------

PAR CONTRE.

A cause de *salâde*, *sèrénâde*, *mirâque*.

<i>salade</i>	devient	<i>salâde</i> .
<i>sérénade</i>	»	<i>sèrénâde</i> .
<i>miracle</i>	»	<i>mirâque</i> .

En général l'*â* liégeois dont le son tient plus de l'*o* que de l'*a* donne lieu dans la traduction pour le mot correspondant en français, à un *a* long quelle que soit la manière dont on le prononce dans cette langue.

e

L'*e* muet est marqué d'un accent aigu ou d'un accent grave, à tort et à travers.

A cause de *lèvé, pèlé, sèmé, jèté.*

<i>lever</i>	devient	<i>lèver.</i>
<i>peler</i>	»	<i>pèler.</i>
<i>semer</i>	»	<i>sèmer.</i>
<i>jeter</i>	»	<i>jèter.</i>

é

L'*é* fermé donne lieu à cette remarque c'est qu'il est correctement maintenu et prononcé chaque fois qu'il se trouve à la fin du mot. Au contraire s'il est dans le corps du mot il est presque toujours transformé en *è* ouvert.

A cause des mots *pèchi, tèmon, Thèrèse.*

<i>pèché</i>	devient	<i>pèché.</i>
<i>témoin</i>	»	<i>tèmon.</i>
<i>Thérèse</i>	»	<i>Thèrèse.</i>

ANALOGIE.

<i>été</i>	devient	<i>ète.</i>
<i>déroute</i>	»	<i>dèroute.</i>

ê

L'*ê* ouvert qui se trouve dans le mot wallon reste le même dans le mot français correspondant et l'on peut en dire autant de l'*é* marqué d'un accent circonflexe.

i

L'*i* ne donne lieu à aucune défectuosité de prononciation bien qu'en wallon il y ait l'*i* bref et l'*i* long. Exemple *i* est bref dans *mî, moi*, et il est long dans *mî, mieux*.

Notons cependant qu'à cause du pronom wallon de la 3^e personne *i* le même pronom français *il* se prononce *i*.

Exemple :

I fait froid, que fait-i ?

o

L'*o* long est parfois fait bref et vice versa.

<i>voter</i>	devient	<i>vôter.</i>
<i>cotisation</i>	»	<i>côtisation.</i>

PAR CONTRE.

<i>drôle</i>	devient	<i>drole.</i>
<i>rôle</i>	»	<i>role.</i>

De l'adjectif *drolle* le wallon a fait l'adverbe *droidimint* de là la faute commise fréquemment par des gens même instruits qui disent en français *droidement*.

u

Il y a peu de remarques à faire sur la voyelle *u* qui généralement est prononcée correctement, cependant :

<i>tube</i>	devient	<i>tûbe.</i>
<i>tulipe</i>	»	<i>tâlipe.</i>

3.

VOYELLES COMPOSÉES *ai, au, an, ei, eu, on, etc.*

ai

A la fin d'un mot *ai* se prononce *é* ; en français le liégeois n'en tient pas compte.

A cause de *fîret, j'aret, ji varet.*

<i>J'irai</i>	devient	<i>j'irais.</i>
<i>J'aurai</i>	»	<i>j'aurais.</i>
<i>Je viendrai</i>	»	<i>je viendrais.</i>

aim, êm, iem.

A cause de *aimer, mainme, deuziaîme, ainme* (tonneau) le liégeois fait entendre en français le nasillement du wallon.

<i>aimer</i>	devient	<i>ain-mer.</i>
<i>j'aime</i>	»	<i>j'ain-me.</i>
<i>même</i>	»	<i>main-me.</i>
<i>deuxième</i>	»	<i>deuxiaîn-me.</i>
<i>aime</i> (tonneau)	»	<i>ain-me.</i>

ain, ein, en.

Nouveau nasillement du mot wallon reproduit dans le mot français.

A cause de *laine, reinne* (reine), *rainne* (grenouille), *hainne* qu'on dit aussi *haïne, mitainne, geainne*.

<i>laine</i>	devient	<i>lain-ne.</i>
<i>reine</i>	»	<i>rein-ne.</i>
<i>haine</i>	»	<i>hain-ne.</i>
<i>mitaine</i>	»	<i>mitain-ne.</i>
<i>gêne</i>	»	<i>geain-ne.</i>

an

Encore ce même nasillement.

A cause de *ân-naie, wangni*.

<i>année</i>	devient	<i>an-neie.</i>
<i>gagner</i>	»	<i>gangner — J' gangne.</i>

au

De même, ainsi qu'on l'a vu, que de *drôle* on fait *drolle* et de *rôle, rolle*, on observe cette analogie :

<i>Paul</i>	devient	<i>Pol.</i>
<i>épaule</i>	»	<i>épole.</i>

Pas un français ne vient à Liège sans s'étonner d'entendre dire par presque tout le monde *S^t-Pol* pour *S^t-Paul*.

ouil

Cette syllabe perd l'i dans la prononciation.

A cause de *boleie, cognouli*.

<i>bouillie</i>	devient	<i>boulie.</i>
<i>cornouiller</i>	»	<i>cornoulîer.</i>

ANALOGIE.

bouilloire devient *bouloire.*

OU BIEN.

A cause de *hoïe*.

houille devient *houie.*

ANALOGIE.

<i>citrouille</i>	devient	<i>citrouie.</i>
<i>patrouille</i>	»	<i>patrouie.</i>
<i>rouille</i>	»	<i>rouie.</i>

4.

DIPHTHONGUES.

Dans les diphthongues, quand les deux sons doivent être dits en une seule émission de voix le liégeois appuie sur les deux sons.

A cause de *pati-ince*, *confi-ince*, *d'mêfi-ince*.

<i>patience</i>	devient	<i>pati-ence.</i>
<i>confiance</i>	»	<i>confi-ance.</i>
<i>défiance</i>	»	<i>défi-ance.</i>

ANALOGIE.

rassasié devient *rassasi-é*.

Entre deux voyelles à prononcer séparément il intercale un *w* ou un *i*.

A cause d'*Edouard* (*Edouward*) *cruwauté*, *Léon* (*Lê-ion*), *rèiel*, *création*, *pai*.

Edouard (*Edward*) devient *Edouward*.

<i>cruauté</i>	»	<i>cruwauté.</i>
<i>Léon</i>	»	<i>Lê-ion.</i>
<i>rèel</i>	»	<i>rè-iel.</i>
<i>création</i>	»	<i>cré-iation.</i>
<i>payer</i>	»	<i>pay-ier.</i>

ANALOGIE.

<i>duel</i>	devient	<i>duwel.</i>
<i>seau</i>	»	<i>se-iau</i> (à cause de <i>sèiai</i>).

5.

CONSONNES.

Dans les consonnes labiales *B. P. F. V.* il y a fréquemment substitution de la consonne forte à la consonne douce.

A cause de *rôbe* (*rôpe*), *jujube* (*jujupe*), *bâbe* (*bâpe*), *tube* (*tupe*).

<i>robe</i>	devient	<i>rope.</i>
<i>jujube</i>	»	<i>jujupe.</i>
<i>barbe</i>	»	<i>barpe.</i>
<i>tube</i>	»	<i>tupe.</i>

Il s'agit ici de syllabes muettes finales sur lesquelles il y aura à revenir.

F prend la place du *V* non seulement dans les syllabes muettes finales mais aussi dans le corps des mots quand après cette consonne se trouve un *e* muet dont il est fait élision.

A cause de *savti* (*safti*), *souvnance*, *revni*.

<i>savetier</i>	devient	<i>saftier.</i>
<i>souvenance</i>	»	<i>souvnance.</i>
<i>revenir</i>	»	<i>revnir.</i>

Le remplacement de *ve* par *fe* sera indiqué au chapitre des syllabes muettes placées à la fin des mots.

Dans les consonnes dentales *T. D. Z. S.* la consonne forte tient aussi très souvent la place de la consonne douce et cette substitution a lieu particulièrement dans les syllabes muettes finales, comme il est dit plus loin.

Il y a cependant une remarque à faire sur l's et le z placés à la fin d'un mot sans faire partie d'une syllabe muette.

Il arrive dans bien des cas que le Liégeois fait siffler l's et le z tout à fait à contretemps. *Française* qui se prononce *franseize* se dit à Liège *francesse* comme en wallon.

A cause des mots *cabasse*, *hasse* (l'as au jeu de carte).

<i>cabas</i>	devient	<i>cabasse.</i>
<i>as</i>	»	<i>asse.</i>

ANALOGIE.

Dumas devient *Dumass*.

Les deux premières personnes du pluriel au présent du subjonctif donnent lieu au même défaut de prononciation.

A cause de : *qui nos ayanss, qui vos aûze, qui nos houtanss, qui vos houtéze, qui nos sèyanss, qui vos sèyize, qui nos rienanss, qui vos rivnéze.*

<i>que nous ayons</i>	devient	<i>que nous ayonsse.</i>
<i>que vous ayez</i>	»	<i>que vous ayéze.</i>
<i>que nous écoutions</i>	»	<i>que nous écoutionsse.</i>
<i>que vous écoutiez</i>	»	<i>que vous écoutiéze.</i>
<i>que nous soyons</i>	»	<i>que nous soyonsse.</i>
<i>que vous soyez</i>	»	<i>que vous soyéze.</i>
<i>que nous revenions</i>	»	<i>que nous revenionsse.</i>
<i>que vous revenez</i>	»	<i>que vous reveniéze.</i>

Les consonnes gutturales *C, CH, Q, K, G, J, K*, font l'objet de plusieurs remarques.

Le *c*, il s'agit ici du *c* dur, de même que le *q* et le *k* n'occasionnent aucun vice apparent de prononciation.

J et *g* suivis d'un *e* muet se changent en *ch* presque chaque fois qu'il est fait élision de cet *e* muet.

A cause de : *égagmint (égachmint) j' l'a, j' li.*

<i>engagement</i>	devient	<i>engachement.</i>
<i>je l'ai</i>	»	<i>ch' l'ai.</i>
<i>je lui</i>	»	<i>ch' lui.</i>

ANALOGIE.

<i>ménagement</i>	devient	<i>ménachement.</i>
<i>soulagement</i>	»	<i>soulachement.</i>

ch suivi d'un *e* muet dont il est fait élision amène, si la syllabe qui suit commence par un *v*, le changement de ce *v* en *f*.

<i>écheveau</i>	devient	<i>échfeau.</i>
<i>échevin</i>	»	<i>échfin.</i>
<i>un cheval</i>	»	<i>un chfal.</i>
<i>achever</i>	»	<i>achfer.</i>

h qui dans quelques mots wallons comme *homme*, reste muette, est presque toujours, dans les autres, aspirée fortement comme si elle était marquée de l'esprit rude des Grecs (*), que ce soit au commencement ou dans le corps des mots.

A cause de *houssi*, *Hinri*, *hai*,

<i>huissier</i>	devient	<i>^hhuissier.</i>
<i>henri</i>	»	<i>^hHenri.</i>

ANALOGIE.

<i>hallucination</i>	devient	<i>^hhallucination.</i>
<i>hectare</i>	»	<i>^hectare.</i>

L'aspiration de la consonne est aussi forte dans le corps des mots.

A cause de *ê^halé*, *ki^hèrê*, *kino^hance*, *fa^hi*, *ki^hüi*, par analogie,

<i>adhérer</i>	devient	<i>ad^hérer.</i>
<i>adhésion</i>	»	<i>ad^hésion.</i>
<i>inhérent</i>	»	<i>in^hérent.</i>

Parmi les consonnes liquides *l*, *m*, *n*, *r* la première et la dernière donnent lieu à remarques.

l

Quand deux *l* se suivent et qu'on doit les mouiller, le Liégeois s'abstient de le faire.

A cause de *famille*, *résille*,

<i>famille</i>	devient	<i>famile.</i>
<i>résille</i>	»	<i>résile.</i>

ANALOGIE.

<i>filie</i>	devient	<i>file.</i>
<i>quille</i>	»	<i>quile.</i>

PAR CONTRE.

Sans qu'aucun mot wallon explique cette bizarre exception,

<i>scintillation</i>	devient	<i>scintilliation.</i>
<i>vacillation</i>	»	<i>vacilliation.</i>

r

Le Liégeois ne fait sentir l'*r* répété dans aucun de ses mots.

A cause de *corégi*, *arivé*, *chériège*, *chèrette*, *araingi*,

<i>corriger</i>	devient	<i>coriger.</i>
<i>arriver</i>	»	<i>ariver.</i>
<i>charriage</i>	»	<i>chariage.</i>
<i>charrette</i>	»	<i>charette.</i>
<i>arranger</i>	»	<i>aranger.</i>

6.

SYLLABES Muettes FINALES.

C'est principalement dans les syllabes muettes finales que se manifestent les plus grands vices de prononciation chez le Liégeois. Son habitude de remplacer la consonne douce par la consonne forte, *b* par *p*, *d* par *t*, *v* par *f*, l'amène à rendre atone la syllabe tonique qui précède la syllabe muette.

be, *ble*, *bre*.

be

Ainsi qu'il a été dit au sujet de la consonne labiale *b*, cette lettre commençant une syllabe muette est changée en *p*.

A cause de *rope*, *jujupe*, *bābo* (*bāpe*),

<i>robe</i>	devient	<i>rope.</i>
<i>jujube</i>	»	<i>jujupe.</i>
<i>barbe</i>	»	<i>barpe.</i>

ble

ble se transforme en *be*, *ple* ou *pe*.

A cause de *meūbe*, *meuble* devient *meube*.

<i>aimable</i>	devient	<i>aimabe.</i>
<i>terrible</i>	»	<i>terribe ou terriple ou terripe.</i>
<i>possible</i>	devient	<i>possibe ou possipe.</i>
<i>faible</i>	»	<i>faibe ou faipe.</i>

Il est à remarquer que dans les corps des mots la syllabe *ble* n'est pas modifiée dans le mot wallon et par suite elle reste intacte dans le mot français.

Le wallon dit *vèritablèmint*, *charitablèmint*, ce qui l'amène à accentuer un peu plus qu'il ne faut la syllabe *ble* dont il fait *blè* dans son idiome.

bre

bre se transforme en *be*, *pe* ou *pre*.

A cause de <i>chambe</i> (<i>champe</i>), <i>âbe</i> (<i>âpe</i>), <i>timpe</i> , <i>libe</i> (<i>lîpe</i>),		
<i>chambre</i>	devient	<i>chambe</i> ou <i>champe</i> .
<i>arbre</i>	»	<i>arbe</i> , <i>arpe</i> ou <i>arpre</i> .
<i>timbre</i>	»	<i>timbe</i> , <i>timpe</i> ou <i>timpre</i> .
<i>libre</i>	»	<i>lîbe</i> ou <i>lîpe</i> .

ANALOGIE.

<i>fi-bre</i>	devient	<i>fîbe</i> , <i>fîpe</i> ou <i>fîpre</i> .
<i>é-quilibre</i>	»	<i>équîlîpe</i> .
<i>nom-bre</i>	»	<i>nombe</i> ou <i>nompe</i> .

che

Cette syllabe ne donne lieu à aucune defectuosité de prononciation par elle-même mais on verra à la syllabe *ge* quel abus il est fait de *che*.

cle

cle est remplacé par *que*.

A cause de *mirâque*, *miracle* devient *miraque*.

ANALOGIE.

<i>spectacle</i>	devient	<i>spectaque</i> .
<i>binocle</i>	»	<i>binoque</i> .
<i>tabernacle</i>	»	<i>tabernaque</i> .

cre

cre subit la même transformation en *que*.

A cause de *souk*, *sucré* devient *suque*.

ANALOGIE.

<i>lucre</i>	devient	<i>luque.</i>
<i>aucré</i>	»	<i>anque.</i>

ect

Cette syllabe finale perd le *t*.

<i>direct</i>	devient	<i>direc.</i>
<i>suspect</i>	»	<i>suspek.</i>

de

de est fréquemment remplacé par *te*.

A cause de *coide* (*coitte*), *rude* (*rute*), *malâde* (*malâte*),
ombâde (*ombâte*),

<i>corde</i>	devient	<i>corte.</i>
<i>rude</i>	»	<i>rute.</i>
<i>malade</i>	»	<i>malate.</i>
<i>aubade</i>	»	<i>aubate.</i>

PAR CONTRE

<i>fente</i>	devient	<i>fende.</i>
<i>entente</i>	»	<i>entende.</i>

dre

dre se change en *de* ou en *te*.

A cause de *responde* (*responce*), *rinde*, *prinde*, *disfinde*,
sitinde, *piède* (*piette*),

<i>répondre</i>	devient	<i>réponde.</i>
<i>rendre</i>	»	<i>rende ou rente.</i>
<i>prendre</i>	»	<i>prende ou prente.</i>
<i>défendre</i>	»	<i>défende.</i>
<i>étendre</i>	»	<i>étende.</i>
<i>perdre</i>	»	<i>perde.</i>

e

e formant « syllabe finale » donne lieu à une vicieuse prononciation, ou l'on appuie trop sur la syllabe qu'elle termine, ou l'on fait précéder l'*e* d'un *i* ou d'un *w*.

A cause de *vraie* (*vrai-ie*), *cékoreie*, qui j'*âie* (*j'ai-ie*),
aban'naie,

<i>vraie</i>	devient	<i>vrai-ie.</i>
<i>chicorée</i>	»	<i>chicoreie.</i>
<i>que j'aié</i>	»	<i>que j'ai-ie.</i>
<i>abandonnée</i>	»	<i>abandonné-ie.</i>

ANALOGIE.

<i>berlue</i>	devient	<i>berluwe.</i>
<i>sentie</i>	»	<i>senti-ie.</i>

fle, fre

fle syllabe finale perd généralement *l* et devient *fe*.

<i>pantoufle</i>	devient	<i>pantouffe.</i>
------------------	---------	-------------------

ANALOGIE.

<i>nèfle</i>	devient	<i>neffe.</i>
<i>gifle</i>	»	<i>giffe.</i>
<i>muffle</i>	»	<i>muffe.</i>
<i>trèfle</i>	»	<i>trèfe.</i>

fre est changé en *fe*.

A cause de *coffe*, *coffre* devient *coffe*.

ANALOGIE.

<i>affres</i>	devient	<i>affes.</i>
<i>chiffre</i>	»	<i>chiffe.</i>

ge, gle, gre, gue.

ge

De toutes les syllabes muettes c'est le *ge* qui donne lieu au vice le plus marqué, le plus accentué, de prononciation. A la fin d'un mot le *g* est presque toujours remplacé par *ch* et cette substitution a lieu également dans le corps des mots quand on fait élision de l'*e* muet.

A cause de *roge* (*roche*), *orège* (*orèche*), *age* (*ache*), *wésinège* (*wésinèche*), *songe* (*sonche*), *ange* (*anche*), *mariège* (*marièche*),

Lié (*Liéche*), *cang'mint* (*canch'mint*), *égagmint* (*égach'mint*),
log'mint (*loch'mint*),

<i>rouge</i>	devient	<i>rouche.</i>
<i>orage</i>	»	<i>orache.</i>
<i>âge</i>	»	<i>âche.</i>
<i>voisinage</i>	»	<i>voisinache.</i>
<i>songe</i>	»	<i>sonche.</i>
<i>ange</i>	»	<i>anche.</i>
<i>mariage</i>	»	<i>mariache.</i>
<i>Liège</i>	»	<i>Lièche.</i>
<i>changement</i>	»	<i>chanchment.</i>
<i>engagement</i>	»	<i>engachment.</i>
<i>logement</i>	»	<i>lochment.</i>

gle

gle se change en *gue*.

A cause de *sinque*, *onque*,

<i>sangle</i>	devient	<i>sanque.</i>
<i>ongle</i>	»	<i>onque.</i>

ANALOGIE.

<i>seigle</i>	devient	<i>setque.</i>
<i>angle</i>	»	<i>anque.</i>
<i>aigle</i>	»	<i>aique.</i>

gre

gre se transforme de même en *que*.

A cause de *vinaique*,

<i>vinagre</i>	devient	<i>vinaique.</i>
----------------	---------	------------------

ANALOGIE.

<i>aigre</i>	devient	<i>aique.</i>
<i>tigre</i>	»	<i>tique.</i>
<i>nègre</i>	»	<i>nèque.</i>

gue

gue fait place à *que* ou *ke*.

A cause de <i>blake</i> , <i>longue</i> (<i>longue</i>), <i>fique</i> ,		
<i>blague</i>	devient	<i>blaque</i> .
<i>longue</i>	»	<i>longue</i> .
<i>fique</i>	»	<i>fique</i> .

je

La syllabe *je* à la fin ou dans le corps d'un mot subit les mêmes altérations que *ge*.

En plus fonctionnant comme pronom personnel *je* quand il est fait élision de l'e muet devient *ch*.

A cause de *j' l'a* (*ch' l'a*), *j' l'étind* (*ch' l'étind*), *j' l'ainme* (*ch' l'ainme*), *a-je* (*ach*),

<i>je l'ai</i>	devient	<i>ch' lai</i> .
<i>je l'entends</i>	»	<i>ch' l'entends</i> .
<i>je l'aime</i>	»	<i>ch' l'aime</i> .
<i>ai-je</i>	»	<i>ai' ch</i> .

Je suivi de *le* si l'on fait élision de l'e à ce dernier mot devient *je l'*.

A cause de *j'el veu*, *j'el s'a vèyou*, *j'el prind*, *j'el dis*, *j'el fret*,

<i>je le vois</i>	devient	<i>je l' vois</i> .
<i>je les ai vus</i>	»	<i>je l' s' ai vus</i> .
<i>je le prends</i>	»	<i>je l' prends</i> .
<i>je le dis</i>	»	<i>je l' dis</i> .
<i>je le ferai</i>	»	<i>je l' ferai</i> .

le

le se change parfois en *ie*.

A cause de *habèie*, *usteie*,

<i>habile</i>	devient	<i>habi-ie</i> .
<i>outil</i>	»	<i>outi-ie</i> au lieu de <i>outi</i> .

Le changement apporté ici à *le* est plutôt une exception qu'une règle.

ple, *pre*.

ple

Cette syllabe se change communément en *pe*.

A cause de *peûpe*, *eximpe*, *cope*,

<i>peuple</i>	devient	<i>peupe.</i>
<i>exemple</i>	»	<i>exempe.</i>
<i>couple</i>	»	<i>coupe.</i>

pre

Même transformation pour *pre* dont l'*r* disparaît.

A cause de *vêpes*, *prôpe*,

<i>vêpres</i>	devient	<i>vêpes.</i>
<i>propre</i>	»	<i>prope.</i>

se, *sme*, *sse*, *ste*, *stre*.

se, *ze*

Quand *se* à la suite d'une syllabe terminée par une voyelle doit se prononcer *ze*, le Liégeois n'y a pas égard et souvent de *se* et de *ze* il fait *sse*.

A cause de *dosse*, *malheureuse*,

<i>douze</i>	devient	<i>dousse.</i>
<i>malheureuse</i>	»	<i>malheureusse.</i>

ANALOGIE.

<i>ardoise</i>	»	<i>ardoisse.</i>
<i>framboise</i>	»	<i>framboisse.</i>

Ce changement n'a pas toujours lieu; ainsi il ne se produit pas dans *rose*, *ruse*, etc. le mot wallon se prononçant comme le mot français.

sme

Cette syllabe donne lieu à une métathèse, le Liégeois transpose l'*s* qu'il aime à faire siffler.

<i>cataplasme</i>	devient	<i>cataplamse.</i>
<i>sinapisme</i>	»	<i>sinapimse.</i>
<i>catéchisme</i>	»	<i>catéchimse.</i>
<i>prisme</i>	»	<i>primse.</i>

ste

Cette syllabe perd le *t* et prend une deuxième *s*.

A cause de *trisse, posse, resse*,

<i>triste</i>	devient	<i>trisse</i> .
<i>poste</i>	»	<i>posse</i> .
<i>reste</i>	»	<i>resse</i> .

ANALOGIE.

<i>arbuste</i>	devient	<i>arbusse</i> .
<i>piste</i>	»	<i>pisse</i> .
<i>liste</i>	»	<i>lisse</i> .

stre.

stre comme *ste* se change en *sse* ou en *ste*.

<i>lustre</i>	devient	<i>lusse</i> .
<i>astre</i>	»	<i>asse</i> ou <i>aste</i> .
<i>rustre</i>	»	<i>russe</i> ou <i>ruste</i> .

te, tre

te

Il est dit plus haut à propos de la syllabe *de* comment *te* est parfois remplacé par *de*.

tre

tre se change en *te*.

A cause de *oute, prête*,

<i>outré</i>	devient	<i>oute</i> .
<i>prêtre</i>	»	<i>prête</i> .

ANALOGIE.

<i>fenêtre</i>	devient	<i>fenête</i> .
<i>peut-être</i>	»	<i>peut-ête</i> ou <i>peut-ette</i> .
<i>champêtre</i>	»	<i>champête</i> .

ve, vre.

ve

Remplacement du *v* par l' *f*.

A cause de *i lève (lêfe), i crive (criffe)*,

<i>il lève</i>	devient	<i>il lêffe</i> .
<i>il crève</i>	»	<i>il creffe</i> .

ANALOGIE.

<i>rive</i>	devient	<i>rife.</i>
<i>lessive</i>	»	<i>lessife.</i>
<i>locomotive</i>	»	<i>locomotiffe.</i>

vre

vre se change en *ve* ou *fe*.

A cause de *ji drouve, five, live,*

<i>j'ouvre</i>	devient	<i>j'ouve.</i>
<i>fièvre</i>	»	<i>fiève.</i>
<i>livre</i>	»	<i>live.</i>

ze

Il a été dit à la syllabe *se*, comment *ze* se change en *sse*.

A cause de *dosse, onsse,*

<i>douze</i>	devient	<i>dousse.</i>
<i>onze</i>	»	<i>onsse.</i>

7.

LES ÉLISIONS.

La manière dont le Liégeois fait les élisions en wallon le conduit non seulement, par la traduction en français, à prononcer mal mais souvent aussi à commettre des fautes de grammaire.

En wallon on dit :

dinez-m'el,

houtez-l',

prind-l',

ainmans-l',

ainmez-l', et l'on traduit comme suit : *donnez-le moi par donnez me le* en prononçant *donnez-m'el*.

écoutez-le — *écoutez-l'* — *écoutél.*

prends-le — *prends-l'* — *prentle.*

aimons-le — aimons-l' — aimonle.

aimez-le — aimez-l' — aiméle.

rendez-li fait que rendez-le lui devient rendez-l' lui qui se prononce rendez-lui, le pronom le n'est plus énoncé.

Au subjonctif présent le verbe être se conjugue en wallon :

qui ji seuie.

qui ti seuie.

qu'i seuie.

qui nos seyansse.

qui vos seyêze.

qu'is sèyesse.

C'est ce qui explique sans la justifier la manière dont certains Liégeois rendent les personnes de ce temps en français :

que je sois se dit que je soie.

que tu sois » que tu soies.

qu'il soit » qu'il soie.

que nous soyons » que nous soyonsse.

que vous soyez » que vous soyêze.

qu'ils soient » qu'ils soyent.

Le sifflement de l's aux deux premières personnes du pluriel se reproduit dans un grand nombre de verbes, *qui nos dansansse, qui vos riv'nêze*, etc.

Mêmes déféctuosités, mêmes fautes au subjonctif présent d'avoir :

qui j'âie.

qui t'âies.

qu'il âie.

qui nos âyansse.

qui vos âyêze.

qu'is âyesse.

Et l'on traduit :

que j'aie par que j'aiie.

que tu aies » que tu aiies.

qu'il ait » qu'il aie.

<i>que nous ayons</i>	»	<i>que nous ayonsse.</i>
<i>que vous ayez</i>	»	<i>que vous ayéze.</i>
<i>qu'ils aient</i>	»	<i>qu'ils aïent.</i>

Qui *ji seuie* comme *qu'il aie* amènent la traduction par : *que je soie* et *qu'il aie*; on peut dire que les autres fautes que commettent des Liégeois dans la conjugaison de presque tous les verbes sont dues à l'expression wallonne correspondante.

Quand ce mot correspondant manque en wallon, le Liégeois court moins risque de se tromper en prononçant le mot français.

Un exemple : on a pu remarquer que les gens de Liège ayant à employer le verbe *vouloir* à la 2^e personne du pluriel de l'impératif disent tous très correctement *veuillez*.

Cela s'explique, en wallon ce verbe ne se conjugue pas à l'impératif, il n'a pas d'impératif, donc point de mot correspondant pour *veuillez* qui, grâce à ce privilège, n'a pas donné lieu à une mauvaise prononciation ni à une faute de grammaire.

Puisqu'il est si bien tenu compte du mot correspondant on pourrait à ce sujet demander pourquoi tant de Liégeois font si souvent la faute de traduire *sèche* par *secque* alors que dans leur idiome ils disent *sèche* comme en français mais en accentuant davantage l'aspiration de *ch*.

La raison la voici :

Sec se dit en wallon *sèche* pour le masculin comme pour le féminin. Ayant traduit *sèche* masculin par *sec* le Liégeois, s'il est peu ferré sur le français, croit que ce mot doit subir le même changement au féminin et pour ne pas retomber sur son mot wallon *sèche*, de *sec* masculin il fait *secque* au féminin bien à tort sans doute, mais c'est bien là le motif pour lequel se commet cette étrange faute.

Il n'y a pas que les illettrés qui tombent dans cette erreur, celle-ci est familière même à des gens instruits ainsi que tout observateur a pu le constater.

Autre remarque : le Liégeois prononce le mot *sûrement* d'une

façon particulière qui ne rappelle en rien la manière de dire du français. Cette bizarrerie provient d'une autre bizarrerie : le wallon a fait de *sûr'mint* le synonyme de *probablement*, *peut-être*. *I vairet sûr'mint*, veut dire *il viendra probablement*. *Sûr'mint qu'il est malade* répond à : *peut-être est-il malade*. Or on n'accentue pas de la même façon : *peut-être* et *assurément* ; le Liégeois qui a donné à *sûrement* une acception toute contraire à celle qu'il avait, qu'il a encore même en France, dit *sûrement* avec une intonation identique à celle qu'il donne à *peut-être*.

Il n'y a pas à s'étonner de cette nouvelle acception donnée ici à *sûrement* en le dépouillant de sa première signification, les français ont fait de même avec : *sans doute*, qui a d'abord été l'équivalent de : *c'est hors de doute*, *c'est certain*, *c'est sûr* et qui aujourd'hui a le sens de *probablement* comme le *sûrement* des Liégeois.

Quand on dit : *il viendra sans doute*, au lieu de donner un sens affirmatif, confirmatif à *sans doute* on en fait une expression dubitative ou interrogative. C'est comme si l'on disait *il se peut qu'il vienne* ou *il viendra probablement* ou bien encore *est-ce qu'il viendra ?*

Sans doute, avec ce sens, s'articule bien différemment de *sans doute* voulant dire *c'est certain*.

8.

CONSIDÉRATIONS EN FAVEUR DU WALLON.

On peut se demander si la pratique du wallon forme obstacle à ce que celui qui le parle constamment prononce correctement le français ? Impossible de le prétendre puisqu'il n'y a pas en français un mot, un seul, que le Liégeois ne puisse d'emblée et parfaitement prononcer dès qu'il l'a entendu articuler convenablement.

Il a été démontré que c'est dans son propre idiome que le Liégeois a contracté les vices de prononciation qu'il a introduits

dans le français. Maintenant qu'on ne parle presque plus wallon, pourquoi continue-t-on à prononcer si mal le français ? Parce qu'on n'entend parler ici cette dernière langue que de la déplorable façon contre laquelle on réagit enfin énergiquement.

On pourrait presque dire que le wallon n'est plus pour rien dans les déficiences de langage et comme preuve, il n'est pas hors de propos de rapporter ce fait consciencieusement observé.

Il n'y a pas un seul Liégeois qui ne parle français tant bien que mal ; par contre, il y a un grand nombre de personnes nées à Liège, n'ayant jamais quitté Liège et qui ne savent pas un mot de wallon ; or ces personnes prononcent le français généralement de la même manière que leurs compatriotes dont le wallon est la langue maternelle.

Si beaucoup de Liégeois parlent le français de manière à justifier les critiques contenues dans cette étude, il faut, pour rendre hommage à la vérité, reconnaître qu'il y en a d'autres, ils sont déjà nombreux, qui le prononcent parfaitement. Pour l'ignorer il faut n'avoir fréquenté ni l'université, ni l'athénée, ni le barreau, où professeurs et avocats montrent qu'ils ont la prononciation correcte de la belle langue de Racine, Bossuet, Voltaire, etc.

Pour terminer, une réflexion inspirée par l'esprit de clocher.

A Liège on prononce encore généralement le français d'une façon défectueuse, c'est vrai ; on s'en corrigera, c'est certain ; ce qui n'est pas moins hors de doute c'est qu'il y a bien des villes en France où, sans avoir à invoquer l'excuse résultant de l'influence exercée par un patois local, on prononce le français beaucoup plus mal qu'ici. Tout qui, par exemple, a parcouru les bords de la Garonne sait à quoi s'en tenir à cet égard.

9.

APPENDICE.

Au sujet de la dérivation des mots, il a été dit que le wallon

qui, de *angelus* a fait ange, qu'il prononce *anche*, ne pouvait écrire le mot de cette dernière façon sans transgresser les règles de la lexicologie.

S'il ne lui était pas permis de changer l'orthographe indiquée par l'étymologie, tout au moins pouvait-il donner l'aspiration de *ch* à son *g*.

C'est du reste la lettre qui donne lieu aux prononciations les plus diverses.

Sans rechercher ce que le *g* était dans les langues mortes ⁽¹⁾, on constate que :

En français, il a le son dur et le son doux *que* et *ge* selon qu'il précède les voyelles *a, o, u* ou *e, i, y*.

En allemand, il devient *gh, g* dur ou *j*, selon les localités, au commencement ou dans le corps des mots. A la fin des mots on le prononce *g* dur, *g* doux, *h* ou *k*.

En hollandais, il a à peu près la même aspiration que *h*.

En italien, il a le son dur devant *a, o, u* et devant *e* et *i* il se prononce *dj*.

En wallon, *g* est dur devant *a, o, u*, devant *e* et *i* au commencement d'un mot il se prononce comme en italien *dj, dgiva, dgemi, dginèse* ; précédant *e* et formant syllabe finale, il prend l'aspiration de *ch*.

Dans ce dernier cas, la règle est invariable et sans exception, *ge* syllabe finale se prononce *che* que le mot ait ou non un dérivé ou un composé terminé en *gi* donnant à croire que la finale *ge* ne devrait pas se changer en *che* ; de fait on ne la change pas mais on la prononce *che* comme dans ces mots :

<i>songi</i>	<i>ji sonche</i>	s'écrit <i>ji songe</i> .
<i>forgi</i>	<i>ji fôche</i>	» <i>ji fôge</i> .
<i>messègl</i>	<i>messèche</i>	» <i>messège</i> .
<i>ligeoi</i>	<i>Liche</i>	» <i>Lîge</i> .

(1) Par exemple en grec où il a toujours le son dur à moins qu'il ne soit placé devant un autre *g* (*γ*) ou devant *κ, χ* ou *ξ*, dans ce cas, il prend le son de *n* (*ν*) ; *αγγελος* se dit *ann-ghelos*.

<i>bogi</i>	<i>ji boche</i>	»	<i>ji boge.</i>
<i>arrègi</i>	<i>j'arrèche</i>	»	<i>j'arrège.</i>
<i>hòrlogi</i>	<i>hòrloche</i>	»	<i>hòrloge.</i>
<i>ècorègi</i>	<i>corèche</i>	»	<i>corège.</i>
<i>wagi</i>	<i>ji wache</i>	»	<i>ji wage.</i>
<i>cangi</i>	<i>ji canche</i>	»	<i>ji cange.</i>

Cette syllabe muette se prononce identiquement pour les mots qui précèdent comme pour ceux qui suivent :

<i>hachi</i>	<i>ji hache.</i>
<i>herchi</i>	<i>ji hèche.</i>
<i>sèchi</i>	<i>ji sèche.</i>
<i>pochi</i>	<i>ji poche.</i>
<i>clinchî</i>	<i>ji clinche.</i>
<i>cachi</i>	<i>ji cache.</i>

Le wallon ne s'est donc pas écarté des règles de la dérivation étymologique en formant des mots à terminaison *ge* prononcée *che* ; dans certains cas, on peut même dire qu'il a suivi ces règles avec plus de scrupule que n'en a montré le français.

Voyez le mot latin *ficus* dont le wallon a fait *fique*. On ne peut prétendre qu'en prononçant *fique* il doive écrire *figue*, car l'arbre qui porte ce fruit, il le désigne sous le nom de *fiqui* et non *figui*.

Le français, de *ficus* a fait *figue*. Pourquoi ? Il n'y a aucun mot dans la famille de ce vocable qui justifie la terminaison française.

ficus,
ficulnea,
ficulneus,
ficulus,
ficulus,
ficaria,
ficarius,

tous ont le *c* dur.

Il n'y avait aucune raison pour le français de changer le

c dur en *g* et logiquement il devait faire de *ficus*, *fique* comme de *porticus* il a fait *portique*.

Le wallon a parfois aussi dans ses mots dérivés du latin, conservé mieux que le français le sens assigné par l'étymologie.

On peut prendre comme exemple *abri*. Dupiney de Vorepierre et d'autres lexicographes donnent pour étymologie à *abri* : *arbor*, *arbre*, en ancien français *abre* (en wallon *âbe*) d'où s'est formé *abri*, les arbres ayant été les premiers abris utilisés pour se garantir du soleil et de la pluie.

Littre et Scheler, comme Diez, n'admettent pas cette dérivation et prétendent qu'*abri* vient d'*apricus*.

« *Apricus*, *a*, *um* (contract. d'*apercius*, d'*aperio*, propr. ouvert, exposé, non couvert) ; de là exposé au soleil ou à la chaleur du jour, etc. »

(Dictionnaire FREUND et THEIL.)

Or si l'étymologie est bien renseignée de la sorte par ces savants linguistes, elle ne se justifie que par le sens donné au mot *abri* par le wallon.

Pour celui-ci *abri* signifie exposé à.

Esse à l'abri dè solo c'est être *exposé au soleil*.

En français *abri* a un sens diamétralement opposé, il veut dire *ne pas être exposé à*.

The first of these is the fact that the
 system is not a simple one, but a
 complex one, involving many factors
 which are not easily understood or
 explained. It is a system which is
 constantly changing, and which is
 subject to many influences, both
 internal and external. The system
 is not a static one, but a dynamic
 one, and it is constantly evolving
 and developing. The system is not
 a simple one, but a complex one,

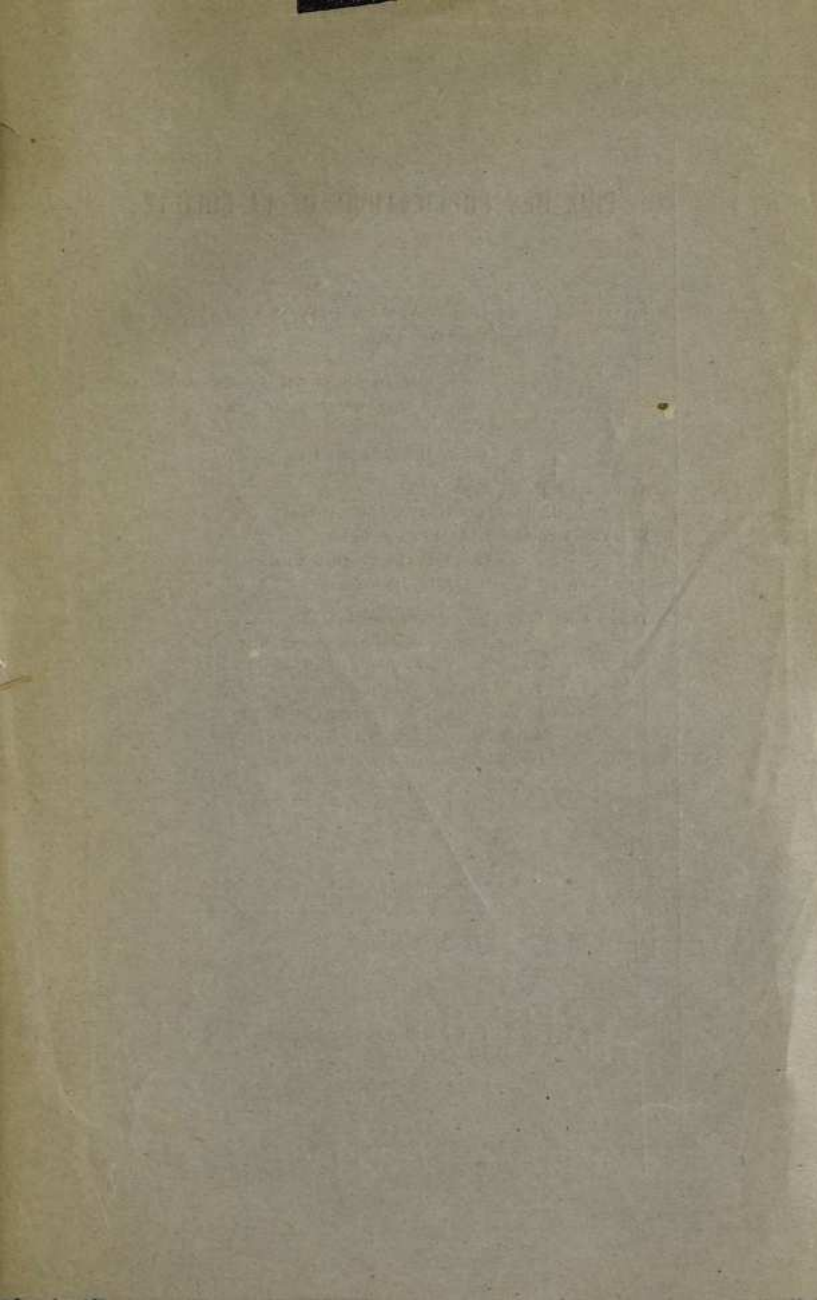
and it is constantly changing and
 developing. The system is not a
 simple one, but a complex one, and
 it is constantly evolving and
 developing. The system is not a
 static one, but a dynamic one, and
 it is constantly evolving and
 developing. The system is not a
 simple one, but a complex one,

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Rapport sur le 12 ^e concours de 1887	V — XIV
<i>Li Manège Cockraimont, comèdeie en ine ake</i> , par Toussaint BRAHY	1
<i>Fête di s'ètinde, comèdeie-vaudeville en ine ake, en vers</i> , par DD. SALME.	49
<i>Les Trim'leu, tâv'lai naturalisse è deux ake</i> , par Henri BARON	87
<i>Li Fraque èmacrallèie, comèdeie en ine ake</i> , par J. BURY.	159
Rapport sur le 14 ^e concours de 1887	189
<i>Les Pêk'teuse, tâv'lai pôpulaire en ine ake</i> , par Joseph KINABLE	193
<i>Li Loi d' Quatre-vingt-sept, scène pôpulaire</i> , par Félix PONCELET	223
Rapport sur le 1 ^{er} concours de 1887. (Etude sur une corporation, etc.)	251
Rapport sur le 2 ^e concours de 1887	261
Glossaire technologique wallon-français du <i>Métier des</i> <i>Chandelons</i> (fabricants de chandelles), par Joseph KINABLE	265
Glossaire technologique wallon-français du <i>Métier des</i> <i>Brasseurs</i> , par Joseph KINABLE	293
Rapport sur le 4 ^e concours de 1887 (mots omis dans les dictionnaires)	321
Rapport du Jury sur le 8 ^e concours de 1887	331
<i>De l'influence du wallon sur la prononciation du français</i> <i>à Liège</i> , par Joseph KINABLE	333
Table des matières	367

TABLA DE MATERIAS

1	Introducción
2	Capítulo I. Del Estado de la Nación en 1800
3	Capítulo II. Del Estado de la Nación en 1801
4	Capítulo III. Del Estado de la Nación en 1802
5	Capítulo IV. Del Estado de la Nación en 1803
6	Capítulo V. Del Estado de la Nación en 1804
7	Capítulo VI. Del Estado de la Nación en 1805
8	Capítulo VII. Del Estado de la Nación en 1806
9	Capítulo VIII. Del Estado de la Nación en 1807
10	Capítulo IX. Del Estado de la Nación en 1808
11	Capítulo X. Del Estado de la Nación en 1809
12	Capítulo XI. Del Estado de la Nación en 1810
13	Capítulo XII. Del Estado de la Nación en 1811
14	Capítulo XIII. Del Estado de la Nación en 1812
15	Capítulo XIV. Del Estado de la Nación en 1813
16	Capítulo XV. Del Estado de la Nación en 1814
17	Capítulo XVI. Del Estado de la Nación en 1815
18	Capítulo XVII. Del Estado de la Nación en 1816
19	Capítulo XVIII. Del Estado de la Nación en 1817
20	Capítulo XIX. Del Estado de la Nación en 1818
21	Capítulo XX. Del Estado de la Nación en 1819
22	Capítulo XXI. Del Estado de la Nación en 1820
23	Capítulo XXII. Del Estado de la Nación en 1821
24	Capítulo XXIII. Del Estado de la Nación en 1822
25	Capítulo XXIV. Del Estado de la Nación en 1823
26	Capítulo XXV. Del Estado de la Nación en 1824
27	Capítulo XXVI. Del Estado de la Nación en 1825
28	Capítulo XXVII. Del Estado de la Nación en 1826
29	Capítulo XXVIII. Del Estado de la Nación en 1827
30	Capítulo XXIX. Del Estado de la Nación en 1828
31	Capítulo XXX. Del Estado de la Nación en 1829
32	Capítulo XXXI. Del Estado de la Nación en 1830
33	Capítulo XXXII. Del Estado de la Nación en 1831
34	Capítulo XXXIII. Del Estado de la Nación en 1832
35	Capítulo XXXIV. Del Estado de la Nación en 1833
36	Capítulo XXXV. Del Estado de la Nación en 1834
37	Capítulo XXXVI. Del Estado de la Nación en 1835
38	Capítulo XXXVII. Del Estado de la Nación en 1836
39	Capítulo XXXVIII. Del Estado de la Nación en 1837
40	Capítulo XXXIX. Del Estado de la Nación en 1838
41	Capítulo XL. Del Estado de la Nación en 1839
42	Capítulo XLI. Del Estado de la Nación en 1840
43	Capítulo XLII. Del Estado de la Nación en 1841
44	Capítulo XLIII. Del Estado de la Nación en 1842
45	Capítulo XLIV. Del Estado de la Nación en 1843
46	Capítulo XLV. Del Estado de la Nación en 1844
47	Capítulo XLVI. Del Estado de la Nación en 1845
48	Capítulo XLVII. Del Estado de la Nación en 1846
49	Capítulo XLVIII. Del Estado de la Nación en 1847
50	Capítulo XLIX. Del Estado de la Nación en 1848
51	Capítulo L. Del Estado de la Nación en 1849
52	Capítulo LI. Del Estado de la Nación en 1850
53	Capítulo LII. Del Estado de la Nación en 1851
54	Capítulo LIII. Del Estado de la Nación en 1852
55	Capítulo LIV. Del Estado de la Nación en 1853
56	Capítulo LV. Del Estado de la Nación en 1854
57	Capítulo LVI. Del Estado de la Nación en 1855
58	Capítulo LVII. Del Estado de la Nación en 1856
59	Capítulo LVIII. Del Estado de la Nación en 1857
60	Capítulo LIX. Del Estado de la Nación en 1858
61	Capítulo LX. Del Estado de la Nación en 1859
62	Capítulo LXI. Del Estado de la Nación en 1860
63	Capítulo LXII. Del Estado de la Nación en 1861
64	Capítulo LXIII. Del Estado de la Nación en 1862
65	Capítulo LXIV. Del Estado de la Nación en 1863
66	Capítulo LXV. Del Estado de la Nación en 1864
67	Capítulo LXVI. Del Estado de la Nación en 1865
68	Capítulo LXVII. Del Estado de la Nación en 1866
69	Capítulo LXVIII. Del Estado de la Nación en 1867
70	Capítulo LXIX. Del Estado de la Nación en 1868
71	Capítulo LXX. Del Estado de la Nación en 1869
72	Capítulo LXXI. Del Estado de la Nación en 1870
73	Capítulo LXXII. Del Estado de la Nación en 1871
74	Capítulo LXXIII. Del Estado de la Nación en 1872
75	Capítulo LXXIV. Del Estado de la Nación en 1873
76	Capítulo LXXV. Del Estado de la Nación en 1874
77	Capítulo LXXVI. Del Estado de la Nación en 1875
78	Capítulo LXXVII. Del Estado de la Nación en 1876
79	Capítulo LXXVIII. Del Estado de la Nación en 1877
80	Capítulo LXXIX. Del Estado de la Nación en 1878
81	Capítulo LXXX. Del Estado de la Nación en 1879
82	Capítulo LXXXI. Del Estado de la Nación en 1880
83	Capítulo LXXXII. Del Estado de la Nación en 1881
84	Capítulo LXXXIII. Del Estado de la Nación en 1882
85	Capítulo LXXXIV. Del Estado de la Nación en 1883
86	Capítulo LXXXV. Del Estado de la Nación en 1884
87	Capítulo LXXXVI. Del Estado de la Nación en 1885
88	Capítulo LXXXVII. Del Estado de la Nación en 1886
89	Capítulo LXXXVIII. Del Estado de la Nación en 1887
90	Capítulo LXXXIX. Del Estado de la Nación en 1888
91	Capítulo LXXXX. Del Estado de la Nación en 1889
92	Capítulo LXXXXI. Del Estado de la Nación en 1890
93	Capítulo LXXXXII. Del Estado de la Nación en 1891
94	Capítulo LXXXXIII. Del Estado de la Nación en 1892
95	Capítulo LXXXXIV. Del Estado de la Nación en 1893
96	Capítulo LXXXXV. Del Estado de la Nación en 1894
97	Capítulo LXXXXVI. Del Estado de la Nación en 1895
98	Capítulo LXXXXVII. Del Estado de la Nación en 1896
99	Capítulo LXXXXVIII. Del Estado de la Nación en 1897
100	Capítulo LXXXXIX. Del Estado de la Nación en 1898
101	Capítulo LXXXXX. Del Estado de la Nación en 1899
102	Capítulo LXXXXXI. Del Estado de la Nación en 1900



PRIX DES PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ

BULLETINS. 1^{re} série. Tomes I, V, VII, VIII, IX, X, XI et XII, à fr. 5.

» » Tome IV, à 4 francs.

» » Tome XIII, 1^{re} livraison, à 1 franc.

» 2^e série. Tomes I, II, III, IV, VI, VII, à trois francs.

» » Tome V (crémignons), 15 fr., 10 fr. pour les membres de la Société.

» » Tome VIII, X, XI et XII à 6 francs.

ANNUAIRES. I, II, IV, V, IX, X, XI, à un franc.

III, VI, VII, VIII, à fr. 1,50 (portraits).

MENUS DES BANQUETS. 2^e, 4^e, 15^e, à un franc.

» 11, 12, 13, 14, 19, 20, à 2 francs.

» 16, 17, 18, à 5 francs.

TIRÉS A PART. *Body.* Les noms de famille, fr. 2.

» » Vocabulaire des Agriculteurs, fr. 2.

» » Vocabulaire des Charrons, etc., fr. 2.

» *Dejardin et autres.* Dictionnaire des Spots, fr. 3.

» *Bormans.* Métier des Tanneurs, fr. 2.

» *Hannay.* L'maie neur da Golas, fr. 2.

» Parabole de l'enfant prodigue, fr. 0,50.

» *Defrecheux.* Comparaisons, fr. 5.

» » Enfantines, fr. 2.

» » Faune wallonne, fr. 5.

* PIÈCES DE THÉÂTRE A FR. 2, 1 et 0,50.

(*Dehin, Hoven, Toussaint, Peclers, Gérard, Remouchamps, etc.*)

Dépositaires. M. Mathieu Grandjean, bibliothécaire à l'Université et
M. N. Lequarré, professeur à l'Université, rue André Dumont, n° 57